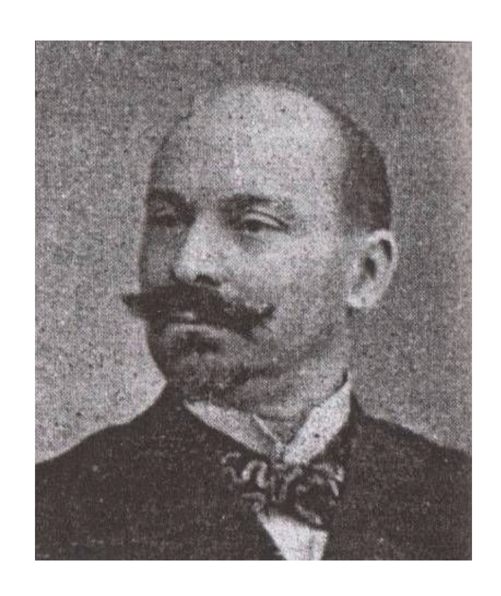
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Georges Le Faure

LE BRIGADIER FLORIDOR

Première publication *Le Matin*, 2 février au 2 mars 1901
Texte établi d'après l'édition Tallandier 1934
« Romans de cape et d'épée » n°65



ROMANS DE CAPE ET D'ÉPÉE
Amour - Héroïsme
2.95
GEORGES LE FAURE
Le brigadier Floridor
ÉDITIONS JULES TALLANDIER

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

LA VOYAGEUSE

– Postillon ! n’y a-t-il pas moyen d’avancer plus vite ?

– Eh ! citoyenne !... c’est très joli à dire... avancer... Mais faut s’estimer heureux de pas reculer. C’est à peine s’il y a place pour les pieds des chevaux.

Et le postillon indiquait, du bout de son fouet, une foule grouillante de gens qui ne s’écartaient pour livrer passage à la voiture que lorsque les roues les frôlaient de trop près.

La diligence contenait deux voyageuses : celle qui, par la portière, venait de parler au postillon, et une autre assise sur la banquette.

Celle-ci demanda avec quelque énervement :

– Que t’a dit cet homme, Pascaline ?

– Il m’a dit, mademoiselle Gilberte, qu’il était fort heureux qu’au lieu d’avancer on ne reculât pas.

– L’insolent !...

– Il faut prendre patience, mademoiselle. Nous ne sommes plus ici à la Jacotière, dans le château de votre oncle, le marquis de Vignerolles.

« Ce peuple de Paris est effrayant à voir.

L'autre haussa les épaules avec dédain, faisant de ses lèvres pâles et fines une moue dédaigneuse.

– Vous auriez dû prévenir votre cousin de notre arrivée, ajouta Pascaline : il serait venu nous attendre à notre descente de la diligence.

Mais, avec hardiesse, sa compagne riposta :

– Raymond a autre chose à faire que de jouer les écuyers cavalcadours… Le service du roi doit l'occuper tout entier.

Puis, mécontentée par une nouvelle halte de la voiture, elle gronda avec emportement :

– Il va être huit heures… le château sera fermé et il me faudra aller coucher à l'hôtel !… Mais qu'est-ce qu'ils ont donc, ces Parisiens ? Ce n'est pourtant pas dimanche, aujourd'hui.

Non ! ce n'était pas dimanche !…

C'était le mercredi 9 août 1792, jour des plus ouvriers.

Ce qui n'empêchait pas que les ateliers fussent, depuis le matin, désertés, les magasins fermés et que, artisans, boutiquiers, y compris petits bourgeois, se fussent promenés avec leurs familles, durant toute la journée.

Et, le but uniforme de toutes ces promenades, ç'avait été le château des Tuileries.

Depuis plusieurs semaines, le bruit courait, mis en circulation par les gazettes et les clubs, que le roi se préparait à massacrer le peuple ; et le peuple, bon enfant, était allé contempler ces

murailles derrière lesquelles se tramaient d'aussi horribles complots contre ses droits et sa personne.

Les visages qui se pressaient dans les rues n'avaient, d'ailleurs, rien de tragique : la journée avait été superbe, et les ouvriers, les boutiquiers, les petits bourgeois, ayant au bras leurs épouses et tirant, de la main restée libre, une théorie de marmots, regagnaient paisiblement le logis familial, car c'était l'heure du souper.

De temps à autre, cette quiétude se troublait du passage d'une troupe de citoyens armés, hurlant à pleins poumons des refrains patriotiques.

Les hommes faisaient chorus ; mais les femmes et les enfants avaient un recul instinctif de terreur.

Ces Marseillais… ces Bretons… ces Lyonnais, et bien d'autres débarqués de leur province, où ils n'avaient rien à perdre, – à Paris où ils espéraient tout gagner, ne rassuraient que médiocrement les familles.

Si on les eût interrogées, peut-être eussent-elles avoué que ces bandes de patriotes emballés leur faisaient plus peur que le roi, embusqué derrière les murs des Tuileries.

Et leur peur eût été plus grande si des piquets de cavalerie stationnés sur les places et dans les carrefours ne les eussent en partie rassurées…

La rue Saint-Antoine, qui était une des plus encombrées, comme étant une des plus populaires, était aussi celle dont les manifestations des clubs et autres interrompaient le plus fréquemment la circulation.

Aussi, devine-t-on aisément quel effet ces mots, jetés à plein gosier par le postillon par-dessus le tumulte, produisaient :

– Place ! Allons ! place !

Des coups de fouet stridents scandaient cette injonction impérieuse, que des bruits de grelots accompagnaient.

Or, malgré ses cris, ses claquements de fouet, les grelots de ses chevaux, le postillon qui menait la diligence de Bretagne allait au pas, depuis qu'il avait franchi la porte de Charenton.

– Pascaline, je t'en prie, dit Gilberte pour la dixième fois peut-être, supplie cet homme de se hâter…

Mais, au moment où Pascaline penchait son buste par la portière pour répondre à cette prière, la diligence s'arrêta net.

Une troupe, débouchant d'une rue voisine, chantait la *Marseillaise*.

– Vivent les Bretons ! clama une voix.

Cette voix était celle d'un garçon d'une douzaine d'années, soudainement juché sur le moyeu d'une des roues.

– Les Bretons ! balbutia Pascaline, subitement pâle.

– Oui ! les fédérés bretons ! répéta le jeune garçon. Vous connaissez pas ça, citoyenne ?…

La tête de colonne venait d'apparaître, précédée d'une pique surmontée d'un bonnet phrygien, frôlant presque le poitrail des chevaux.

Pascaline se rejeta en arrière, clamant :

– Noël ! C'est Noël !

Mais sa voix, étranglée par l'émotion, fut couverte par les clameurs de la foule, qui applaudissait avec enthousiasme.

Gilberte, stupéfaite, demanda :

– Tu l'as vu ?… tu as vu ton mari ?…

Au lieu de répondre, sa compagne, renversée sur les coussins, paraissait se pâmer.

– Ben quoi ! clama le gamin, elle tourne de l'œil…

Mais soudain la voyageuse, se redressant, se précipita vers la portière, l'ouvrit et se jeta dehors, où elle disparut au milieu des curieux.

– Pascaline ! Pascaline ! appela la jeune voyageuse.

Mais le gamin se mit à rire, disant :

– Va-t'en voir s'ils viennent, Jean. La citoyenne Pascaline a aperçu son amoureux, peut-être bien… et va te promener.

La voyageuse, à genoux sur les coussins, fouillait de regards anxieux les vagues humaines qui déferlaient autour de la voiture… mais vainement.

Alors, prise de peur, elle cria au postillon :

– Fouette les chevaux ! Nous ne pouvons nous éterniser ici !

– Parbleu ! riposta une femme dans la foule, v'là une citoyenne qui est bien pressée !

– Faudrait-il pas écraser le peuple pour permettre à c'tt' aristocrate d'aller plus vite rejoindre son galant !

– À pied, la citoyenne ! à pied, la marquise !

Des hommes avaient empoigné la voiture par les ressorts et la faisaient osciller violemment.

– À moi ! au secours ! clama la voyageuse.

Mais la foule s'amusait de cet effarement, et les ressorts, rudement secoués, pronostiquaient une catastrophe.

– Oh ! les lâches ! les lâches !… cria la voyageuse, il n'y aura pas un homme parmi eux pour prendre la défense d'une femme seule ?

On éclata de rire.

– Ta défense ?… pourquoi ?… contre qui ?… On ne te fait pas de mal, citoyenne… Tu voulais nous écraser… nous arrêtons ta voiture… voilà tout !

– Si le balancement te donne mal au cœur, descends.

Et la diligence continuait à osciller de droite et de gauche, craquant dans sa membrure.

Le gamin, dès la première alerte, avait sauté à bas de la roue ; mais, par contre, il avait grimpé sur le marchepied et prenait grand plaisir à ce nouveau jeu d'escarpolette.

– Ayez donc pas peur, citoyenne, dit-il, c'est des bons enfants… y vous feront pas de mal. Seulement, si j'étais de vous, je descendrais.

– Qu'est-ce que je ferais ? Je ne connais pas Paris.

– C'est-y loin que vous allez ? Je vous conduirai.

– Je vais au château des Tuileries.

Le gamin arrondit les yeux.

– Aux Tuileries ! répéta-t-il.

Mais il fut interrompu par un balancement tel qu'il crut prudent de sauter à terre.

Ouvrant la portière, il tendit les mains à la voyageuse :

– Descendez… citoyenne… supplia-t-il, citoyenne…

La jeune femme avait à peine quitté la diligence que celle-ci se renversa, dans un effroyable fracas de vitres brisées, de panneaux défoncés.

Le gamin avait saisi la main de la voyageuse, et trouant crânement la foule, l'avait entraînée sur ses talons avec une vitesse telle qu'en moins de cinq minutes ils se trouvèrent sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Là, sentant trembler les doigts fluets de sa compagne, il s'arrêta.

– Faut pas avoir peur comme ça, dit-il, y a pas d'danger.

– Peur ! moi !… dit-elle d'une voix brève… je n'ai pas peur et si j'avais eu de quoi me défendre… Mais ne perdons pas de temps… si le château était fermé, qu'est-ce que je deviendrais ?

– Ben… je vous mènerais chez mon maître… un brave homme… comédien au Théâtre-Français ; il demeure à deux pas, rue de l'Arbre-Sec… Vous le connaissez peut-être… C'est Floridor qu'il se nomme… Un drôle de nom, c'pas ?

Tout en expliquant, il avait conduit sa compagne sur le bord de l'eau, espérant qu'en suivant les rives de la Seine, il aurait plus de facilité pour arriver aux Tuileries.

Et il ne s'était pas trompé.

La foule était beaucoup moins compacte sur le quai, composée de gens paisibles qui fuyaient les manifestations.

– Comme ça, dit le gamin, vous êtes une amie du roi et de la reine ?

– Une amie… c'est beaucoup dire… mais une servante dévouée, et qui donnerait sa vie pour eux…

Ces derniers mots, la voyageuse les avait prononcés d'une voix nerveuse, amère, presque irritée, étrange dans la bouche d'une femme qui, tout à l'heure, s'était si facilement émue devant la foule.

Le gamin, très surpris, mais prêt aussi à se mettre en colère, déclara :

– On dit que c'est des méchantes gens… qui veulent la mort du peuple, et que le seul moyen de sauver le peuple, c'est d'emprisonner le roi et la reine.

D'un mouvement violent, la voyageuse abandonna la main de son guide et s'écria :

– Petit misérable ! oses-tu bien parler ainsi ?

– Y en a d'autres que moi qui prétendent ça. Si vous alliez dans les clubs, qu'est-ce que vous diriez…

Il ajouta :

– Vous savez, un conseil : vous êtes de la province, où, peut-être bien, on n'a pas les mêmes idées qu'à Paris.

« Mais, à Paris, ne vous avisez pas de parler comme vous venez de le faire. Sans ça, y aurait du vilain pour vous.

La voyageuse eut un geste décidé qui prouvait qu'elle n'était pas d'un tempérament à se laisser intimider. Puis, tout à coup, elle s'arrêta, gémissant :

– Mes bagages… ma malle… ma valise !… sur la diligence !… Ah ! mon Dieu !

Le gamin réfléchit une seconde et dit bien tranquillement :

– Vous mettez pas en peine, citoyenne… Je les réclamerai… vos bagages, au bureau des messageries, et je vous les porterai !… Où ça ?

Et, croyant remarquer chez la voyageuse une hésitation, il ajouta :

– Oh ! n'ayez crainte… on a beau crier : « À bas les aristocrates ! » et « Vive la nation ! » on n'est pas un lâche pour ça… et, foi de Nicolas Chardonnet, on vous gardera le secret.

– Quel secret ? je n’ai rien à cacher ! Je me nomme Gilberte de la Chantonnais, je suis demoiselle d’honneur de la reine, et je vais rejoindre Sa Majesté…

Nicolas Chardonnet déclara en hochant la tête :

– C’est crâne !… tout au moins !

Tout en parlant ainsi, ils étaient arrivés devant les guichets du Louvre donnant accès à la place du Carrousel.

À l’époque dont nous parlons, le palais des Tuileries était entouré d’une enceinte formée d’un mur mal crépi à la chaux, mesurant quinze pieds de hauteur et servant à clôturer une enfilade de bâtiments dans lesquels, outre le logement des concierges, se trouvaient aménagés des corps de garde et des casernes pour les troupes de service.

Dans ce mur, trois ouvertures seulement étaient pratiquées, trois portes qui mettaient en communication la place du Carrousel et les trois cours intérieures s’étendant entre ces bâtiments et la façade du château.

La cour des Suisses, voisine du pavillon de Marsan, la cour Royale qui menait au pavillon de l’Horloge et la cour des Princes, longeant la galerie du Louvre et précédant le pavillon de Flore.

Non loin de la porte qui faisait communiquer cette dernière cour avec la place du Carrousel, se trouvaient les deux guichets qui ouvraient de la place sur le quai.

Arrivé là, le guide de la jeune voyageuse s arrêta et dit :

– Je ne vais pas plus loin ; c’est rempli de Suisses de ce côté-là… et les Suisses ne se font pas faute de vous crosser les

reins. D'ailleurs, vous v'là arrivée, citoyenne… Le guichet traversé, vous trouverez tout de suite un factionnaire qui vous renseignera sur la manière d'entrer au château.

« Moi, je vous souhaite le bonsoir.

La jeune femme le retint, disant, tandis que sa main fouillait dans le réticule pendu à son bras :

– Attends que je te donne quelque chose pour ta peine.

Mais Nicolas eut un brusque mouvement de protestation.

– Non ! j'ai fait ce qu'un citoyen devait faire en vous mettant dans votre chemin… Seulement, quand je vous apporterai vos bagages, vous pourrez, si vous le voulez, me mettre à même de boire à la santé de la Liberté.

Il retira sa casquette et dit :

– Là-dessus, citoyenne La Chantonnais, bien le bonsoir.

Et tournant les talons, il s'éloigna, un refrain populaire aux lèvres, tandis que la voyageuse, fatiguée de sa course hâtive et frissonnant à l'idée de s'enfoncer dans l'ombre du guichet du Louvre, se laissait tomber sur le parapet de pierre, tout baigné de la clarté lunaire.

CHAPITRE II

LA FACTION !

Un peu de clarté traînait dans le ciel, où les derniers reflets du soleil achevaient de lutter contre la lueur des étoiles.

Un grand silence régnait, troublé seulement par le pas cadencé d'une sentinelle, placée à la porte de la cour des Princes, non loin des guichets qui donnaient sur le quai.

Peu à peu, ce factionnaire avait étendu l'espace restreint de sa promenade, de manière à pouvoir varier un peu son horizon ; celui-ci, en effet, se bornait aux maisons qui, à cette époque encore, s'élevaient entre le Louvre et les Tuileries, présentant un amas confus de constructions sordides, d'hôtels princiers, séparés par des jardins touffus et par des ruelles sombres, étroites et tortueuses.

La vue de la Seine, reflétant dans ses eaux paisibles les frondaisons vertes des arbres qui se penchaient pour se mirer dans ses eaux, distrayait les yeux et rompait un peu la monotonie du panorama de la place du Carrousel.

La sentinelle, séduite par le tableau, vraiment joli, qui se découpait dans l'ouverture du guichet, avait fini même par circonscrire sa promenade de ce côté. Et, à un certain moment, arrêtée tout à fait, elle s'immobilisa, perdue dans la contemplation de ce paysage calme et reposant.

Un rayon de lune, passant sous le guichet, venait éclairer le soldat, projetant sur le sol une ombre fine et délicate que sur-

montait, grotesque en son exagération, le grand chapeau à plumet des gardes nationaux.

Pensif, les deux mains sur le canon du fusil au bout duquel luisait la baïonnette, il se tenait, un peu courbé par la rêverie, élégant cependant d'allures et donnant à son uniforme de drap grossier un je ne sais quoi de particulier.

Soudain, il se redressa, l'oreille frappée par un bruit de pas qui se faisait entendre sur le quai et, saisissant son fusil, prit une posture plus militaire.

Une silhouette parut, sortant de l'ombre de la voûte, qui se dirigea droit sur la sentinelle ; celle-ci croisa la baïonnette.

L'autre continuant d'avancer, elle ajouta :

– Halte-là ! Qui-vive !

– Louis et Marie.

Ces deux noms prononcés, le nouveau venu s'approcha.

Un ample manteau lui tombait des épaules, laissant apercevoir le fourreau d'une épée battant les bottes éperonnées.

Sur la tête, un tricorne orné de galons dorés, que surmontait, de dimensions exagérées, – provocantes même, – une cocarde blanche. Sous le chapeau, les cheveux poudrés pendaient entre les épaules, tressés et réunis par un large ruban de moire.

C'était, pour le moins, un officier général… à moins que ce ne fût un grand seigneur de la cour.

La sentinelle rectifia sa position.

– Eh bien ! mon garçon… ça va ? demanda le nouvel arrivant, qui s'était approché.

– Oui, monsieur le maréchal.

– Tu me connais ? s'exclama l'autre, surpris.

– Il faudrait n'avoir jamais mis le pied à la cour pour ne pas connaître M. e maréchal de Mailly.

Celui-ci se pencha en avant, examina de plus près la sentinelle et laissa échapper un petit rire.

– Eh ! je vous demande pardon, monsieur !… C'est qu'en vérité je vous avais pris pour un véritable garde national.

– Dans l'ombre, monsieur le maréchal…

– Oui, sans doute… et puis, vous portez très bien l'uniforme, mon cher monsieur de… de… le diable soit de ma mémoire… Comment vous nommez-vous donc ?

– Vignerolles… comte Raymond de Vignerolles, monsieur le maréchal.

Celui-ci frappa le pavé du talon de sa botte.

– C'est pardieu vrai ! le fils de mon vieil ami.

Il prit la main de la sentinelle et la serra avec effusion…

– Et toujours à la Jacotière, le marquis ? interrogea-t-il.

– Oui, monsieur le maréchal, toujours impotent ; ce qui l'enrage de ne pouvoir être, en ces circonstances, aux côtés de Sa Majesté.

M. de Mailly fit claquer ses doigts avec désinvolture.

– Bast !… vous êtes là pour le représenter… et le remplacer… sans compter que nous n'aurons pas de peine maintenant à venir à bout de cette canaille.

Et le vieux maréchal hocha la tête dans la direction du Louvre, par-dessus lequel s'apercevaient, déchiquetant le ciel orageux, les toits de la capitale.

Une horloge égrena lentement dans la nuit les neuf coups de l'heure.

– Vous ne laisserez entrer personne, fit M. de Mailly, sauf les bataillons de la garde nationale. D'ailleurs, le général Mandat a donné des instructions : les officiers savent ce qu'ils ont à faire.

Puis, au bout d'une seconde ou deux, brusquement :

– Si vous êtes bien tel que votre père vous a dépeint à moi dans sa lettre, vous êtes brave, monsieur de Vignerolles.

– Je ne sais, monsieur le maréchal, je n'ai que vingt ans, et je ne me suis trouvé encore dans aucune situation qui me permît de vous affirmer ce que je suis…

Le vieux maréchal hocha la tête.

– Enfin, je m'entends… en outre, vous avez du sang-froid, de l'esprit d'à-propos et la repartie facile.

Le jeune homme eut un geste de protestation.

– Mon père, dans sa bonté, a beaucoup exagéré.

– Venez me trouver aussitôt votre faction terminée, j'aurai peut-être une mission à vous confier.

Le maréchal tourna les talons et s'éloigna.

Le jeune homme le vit causer quelques instants avec la sentinelle qui veillait devant la porte de la cour Royale, puis à celle postée devant la porte de la cour des Suisses, et enfin, rentrer dans le château.

Alors, le jeune de Vignerolles jeta son fusil sur l'épaule, d'un mouvement sec, et se mit à déambuler à pas nerveux, prenant plaisir à entendre les semelles de ses chaussures, que garnissaient de gros clous, marteler le pavé.

C'est que, dans sa poitrine, son cœur battait la chamade.

C'est que, dans sa tête, sa cervelle bouillonnait.

Et tout cela, pour les quelques mots que venait de lui adresser M. de Mailly !

Une mission !…

Le premier seigneur de la cour, celui en lequel le roi et la reine avaient placé toute leur confiance, celui qu'ils avaient chargé de défendre, contre la nation entière, leurs droits et peut-être aussi leurs existences, celui-là avait parlé de lui confier une mission !

C'était à peine si, dans sa joie, le jeune homme était certain d'avoir bien entendu.

Comment ! depuis six semaines seulement il était à Paris !

Depuis six semaines, il avait été présenté par M. de Mailly à Sa Majesté, laquelle avait eu la bonté de se souvenir des services rendus autrefois au roi Louis XV par le marquis de Vignerolles, son père.

Et il était question qu'il sortît de l'obscurité dans laquelle il avait craint de végéter longtemps.

C'était une chance inespérée !

Quoi que la modestie l'eût obligé à répondre tout à l'heure, oui, il se sentait brave !... oui, il se sentait du sang-froid !... et c'était ardemment qu'il souhaitait une occasion qui lui permît de prouver ce dont il était capable.

Et cette occasion s'offrait à lui.

Qui sait ? peut-être bien était-ce là le commencement d'une grande fortune !

Soudain, il s'arrêta net, laissa tomber à terre la crosse de son fusil, et s'appuyant des deux mains sur le canon, s'immobilisa, pensif, chagriné.

La fortune !

Dieu sait qu'en prononçant ce mot tout à l'heure, il n'avait en tête aucune pensée d'argent, et que, simplement, il entendait traduire ses ambitions militaires.

Mais, hélas ! dans son esprit, brusquement, venait d'être évoqué le sentiment de sa situation personnelle.

Fils aîné du marquis de Vignerolles, ancien officier général vieilli sous le harnois et qui, pour travailler à la gloire du roi,

avait négligé ses intérêts, Raymond n'avait pour tout patrimoine, que son nom et son épée.

Les biens de son père, donnés en garantie de dettes nombreuses contractées pendant trente ans de guerres devaient, après sa mort, tomber entre les mains des créanciers.

Si ce n'eût été que cela, Raymond n'eût point été si triste.

Est-ce que l'argent compte, quand on a vingt ans !

Seulement, il aimait.

Et c'était là la cause de ses souffrances !

Il aimait profondément, de tout son cœur, de tout son être… pour toute sa vie !…

Or, celle qu'il aimait ainsi, sa cousine Gilberte de Chantonnais, une orpheline que M. de Vignerolles avait élevée, était riche, si riche que le vieux marquis avait envoyé son fils à Paris pour couper court à des espérances dont sa dignité repoussait la réalisation.

– Monsieur, lui avait dit le vieux marquis en l'accompagnant à la diligence de Chaulnes, qui devait le conduire à Angers et de là à Paris, monsieur, les Vignerolles ont pour habitude de ne rien devoir qu'à eux-mêmes. De tout temps, nous avons été des gens d'épée, et non des gens d'argent… Renoncez à épouser Mlle de Chantonnais, qui n'est point un parti pour vous…

Il avait ajouté, avec un sourire de fierté :

– Dans notre famille, on est glorieux… on n'est pas riche.

Voilà ce que ce mot « fortune », prononcé à mi-voix dans l'obscurité par le jeune comte de Vignerolles, venait d'évoquer soudainement dans son esprit.

En même temps, ses yeux agrandis voyaient, comme par miracle, se profiler au milieu de la nuit la gracieuse silhouette de celle qu'il aimait.

– Gilberte ! soupira-t-il.

Et, inconsciemment, il forma le vœu que cette mission qui allait lui être confiée, pût lui rapporter à la fois gloire et fortune.

Le jeune homme tressaillit tout à coup.

De l'ombre que projetait sur le sol la voûte du guichet du Louvre, une silhouette de femme venait de surgir.

Un moment arrêtée sur le seuil de la place, elle semblait se demander de quel côté il fallait se diriger.

Immobile, appuyé sur le canon de son fusil, Raymond fixait machinalement cette silhouette, aux contours vagues, noyés qu'ils étaient dans les plis d'un ample manteau dont le capuchon était rabattu sur sa tête.

Enfin, elle se décida à s'avancer vers le factionnaire.

– Halte-là ! Qui-vive ? cria le jeune homme, se rappelant soudain sa consigne.

Timide, mais non effarée, la personne s'arrêta et dit, en élevant la voix :

– Monsieur le militaire, c'est un renseignement que je désirerais.

Ému par le son de cette voix dont l'éloignement et l'épaisseur du capuchon altéraient cependant l'intonation véritable, Raymond s'avança vivement, demandant :

– Un renseignement… quel renseignement, citoyenne ?…

– L'entrée du château… je cherche l'entrée du château…

Ce fut d'un bond que M. de Vignerolles franchit les quelques pas qui le séparaient de la nouvelle venue.

– Gilberte ! clama-t-il, en s'arrêtant saisi, hésitant, doutant du témoignage de ses yeux.

La voyageuse, car c'était elle, poussa un cri de joie.

– Raymond ! Raymond ! vous !

Elle lui avait abandonné ses mains, ses petites mains que brûlait la fièvre, tandis que dans les yeux bruns du jeune homme elle plongeait l'éclair de ses grandes prunelles bleues.

La première, elle se remit et murmura :

– Ah ! Raymond ! quelle chance de vous rencontrer ! j'étais si seule, si perdue dans ce grand Paris.

– C'est vous !… ma cousine ! C'est bien vous que je vois… ici… à Paris… si loin de la Jacotière, vous que je devais croire auprès de mon père…

Saisi d'inquiétude tout à coup, il demanda :

– Il n'est rien arrivé de fâcheux à mon père, au moins ?

Gilberte hésita un moment : le tremblement de ses doigts s'accentua, et ses mains étreignirent plus fortement, plus tendrement, les mains de son cousin.

– Raymond, dit-elle d'une, voix douce, rassurez-vous, votre père est en bonne santé ; seulement, vous savez que je suis la filleule de Mme Elisabeth, et que Sa Majesté avait promis à ma pauvre mère – alors qu'elle vivait encore – qu'elle me prendrait parmi ses filles d'honneur… J'ai écrit à Mme de Thomery pour qu'elle rappelât cette promesse à Sa Majesté, et me voici.

Le jeune homme joignit les mains, regardant d'un air apitoyé son interlocutrice.

– Mais dans quel moment arrivez-vous ? gémit-il.

– Au moment où la reine est malheureuse et a besoin d'avoir autour d'elle les cœurs les plus aimants, les dévouements les plus sincères.

– Paris n'est pas sûr !

– Y aurait-il du mérite à y venir ?

– On parle de bataille.

– Fille et nièce de soldats, l'odeur de la poudre ne me fait pas peur.

En dépit de la fermeté de son langage, la jeune fille paraissait fort émue.

Tout à coup, se pressant contre Raymond, elle murmura :

– Écoutez ! qu'est-ce que cela ?

Non loin, dans la direction de la rue Saint-Antoine, retentissait le bruit d'une troupe en marche, d'une troupe nombreuse, accompagnée d'artillerie, dont les pièces rebondissaient sur le pavé avec un vacarme de ferraille.

Presque aussitôt, du guichet qui faisait communiquer la place du Carrousel avec la rue Saint-Honoré, déboucha une tête de colonne.

D'abord un général à cheval, suivi d'un état-major nombreux.

Puis, les tambours dont les caisses de cuivre reluisaient à la clarté du réverbère suspendu à l'entrée du passage.

Ensuite, le commandant à cheval et derrière lui, compagnie par compagnie, un bataillon entier défila.

Après le bataillon, trois pièces d'artillerie avec leurs caissons et leurs prolonges allaient au pas.

« Mordieu ! songea Raymond, qu'est-ce que cela veut dire ? »

Il se demandait si – comme le bruit en avait couru depuis quelques jours – le peuple marchait sur les Tuileries, pour égorger le roi avec toute la famille royale.

Le jeune homme avait en effet reconnu de loin l'uniforme de la garde nationale, et il savait que cette troupe, à de rares exceptions près, faisait cause commune avec le peuple.

Le bataillon, cependant, s'était engagé sur la place, semblant se diriger vers le guichet qui servait de communication entre la place et le quai.

Mais voilà qu'au moment où les tambours étaient arrivés à une trentaine de mètres de Raymond, le mot « halte ! » se fit entendre.

Le bataillon s'immobilisa, sauf le général, qui dirigea son cheval vers le jeune homme.

Celui-ci poussa vivement Mlle de Chantonnais dans une encoignure pleine d'ombre, lui soufflant à l'oreille :

– Sur votre vie, Gilberte, tenez-vous muette, et ne bougez !

Puis il croisa la baïonnette et cria :

– Halte-là ! Qui-vive ?

– Garde nationale ! Bataillon de la Butte des Moulins…

Le jeune homme releva son arme et dit :

– Avancez à l'ordre.

Le général s'approcha et, arrivé près de Raymond, se courba sur l'encolure de son cheval pour murmurer à voix basse :

– Garde, je suis le général Mandat.

– C'est bien, mon général, vous pouvez passer.

L'officier ordonna :

– Faites ouvrir la porte… le bataillon doit prendre position dans la cour des Princes.

Raymond sentit un petit froid dans le dos.

Décidément, les bruits de bataille qui couraient allaient se réaliser.

Une angoisse lui serra le cœur : de la manière dont les événements tourneraient son bonheur dépendait peut-être.

Il courut vers la porte, frappa du poing, et l'officier qui commandait le poste vint en courant donner l'ordre d'ouvrir.

Le bataillon, engouffré dans la cour, suivi de ses canons, la porte se referma et la place retomba dans un grand silence.

Seulement, avant que la porte se fût refermée, Raymond avait entendu le commandant de la garde nationale dire à l'officier, un capitaine de gardes constitutionnels :

– Ceux des Filles-Saint-Thomas et des Petits-Pères nous suivent.

Le jeune homme, appuyé sur son fusil, s'immobilisa, rêveur, oubliant tout, pour un moment, même la présence de celle qu'il aimait.

C'était la bataille, alors !

La bataille entre ceux de la cour et ceux du peuple.

Une voix rauque, derrière lui, demanda, étranglée :

– On va se battre ?

C'était Mlle de Chantonnais qui, sortie de sa cachette, l'avait rejoint.

– Hélas ! je le crains... murmura-t-il avec tristesse.

– Comment, hélas ! s’écria la jeune fille stupéfaite, voudriez-vous que le roi et la reine se laissassent égorger sans se défendre ?

– Non, certes… et je serai le premier parmi leurs défenseurs, déclara énergiquement Raymond.

« Cependant, si le peuple n’en veut pas à la vie du roi…

– Que peut-il vouloir, alors ?

– Peut-être, tout simplement, desserrer les doigts qui, depuis des siècles, lui compriment la gorge… le droit de conquérir, lui aussi, une petite place au soleil.

– Je ne comprends pas.

– Comment ! vous ne comprenez pas que le peuple désire substituer, au régime du bon plaisir qui l’opprime, celui de la liberté et de l’égalité ?

« Ce serait cependant une tentative noble, qui mériterait d’être encouragée par autre chose que des coups de canon et des coups de fusil…

Gilberte sursauta et attacha sur son compagnon un regard dans lequel il y avait autant de surprise que d’affliction.

– Savez-vous, Raymond, dit-elle, que vous choisissez un étrange moment pour philosopher ?

Ce dernier mot se trouva souligné par un accent quelque peu méprisant.

Philosophes ! C’était l’épithète que le parti du roi donnait à ceux qui tenaient pour la bourgeoisie et pour le peuple. Des gê-

neurs dont les appétits mettaient en danger leurs intérêts égoïstes.

Or, Raymond, dont la mère était morte, lors de sa prime enfance, s'était pour ainsi dire élevé seul.

Son père, tout le temps en campagne à la tête de son régiment, ne s'était guère inquiété de lui que pour savoir s'il apprenait à monter à cheval et s'il était capable de jouer adroitement de l'épée.

Et l'enfant, devenu jeune homme, avait cherché dans la lecture une distraction à sa solitude et peu à peu, à son insu même, son esprit s'était imprégné des théories nouvelles qui tendaient à présenter les hommes comme des frères, à quelque classe qu'ils appartinssent.

De là son émoi, à la veille de cette bataille depuis si longtemps prédite, attendue, espérée, préparée.

Et cependant cette bataille pouvait avoir pour conséquence de réaliser ses rêves de bonheur.

– Philosophe ! répéta-t-il au bout d'un moment ; vous verrez, Gilberte, si un philosophe sait faire son devoir.

– Notre devoir à tous deux est de nous dévouer au roi et à la reine, déclara Mlle de Chantonnais.

– Mais non à ceux de la cour, riposta le jeune homme.

Gilberte eut un hochement de tête et murmura :

– Voilà qui est bien subtil !

Puis, serrant les mains de son cousin :

– Au revoir, dit-elle, à bientôt !

Courant presque, elle atteignit la porte par laquelle les gardes s'étaient engouffrés dans la cour des Princes.

Elle y frappa avec résolution et disparut.

Presque au même moment, des pas lourds écrasèrent de nouveau les pavés, des roues sautèrent bruyamment et des baïonnettes scintillèrent à la clarté louche des réverbères.

C'était le bataillon des Petits-Pères qui arrivait ; la place traversée, il pénétra dans la cour Royale.

Presque aussitôt après lui, le bataillon des Filles-Saint-Thomas entra dans la cour des Suisses.

Et Raymond se sentit tout chagrin en songeant à la réception sanglante qui attendait les insurgés, s'ils avaient l'imprudence de se présenter.

Lentement, dans la nuit, l'horloge du château sonna onze heures.

Comme le dernier coup vibrait encore, la porte s'ouvrit : un groupe d'hommes sortit et vint s'arrêter à deux pas du jeune homme.

C'était l'heure à laquelle on relevait les sentinelles.

Sa faction était terminée.

CHAPITRE III

DANS LES RUES

Une agitation fébrile régnait dans l'intérieur du château.

Des officiers, des gentilshommes se croisaient, portant des ordres, des contre-ordres.

Dans la cour, plusieurs groupes d'ouvriers travaillaient hâtivement à façonner d'énormes madriers, destinés sans doute à blinder les fenêtres pour empêcher les balles de pénétrer dans les appartements.

Les cours étaient encombrées de troupes qui campaient en plein air, derrière les faisceaux formés.

Dans l'ombre, les canons – molosses énormes – allongeaient leurs corps de bronze, dont les gueules semblaient – tendues vers la porte – renifler l'arrivée de l'ennemi.

Silencieux, les factionnaires, baïonnette au canon, se promenaient de long en large.

Les hommes dormaient à terre, pêle-mêle.

Quand il eut traversé les cours et le jardin, pour gagner l'aile du château où le maréchal de Mailly avait installé son quartier général, Raymond estima qu'il devait y avoir dans les Tuileries environ quinze mille hommes.

Le grand escalier était encombré de Suisses qui buvaient et fumaient sur les marches.

Le jeune homme eut toutes les peines du monde à se frayer un passage.

– M. le maréchal de Mailly ? demanda Raymond à un valet à moitié endormi dans un fauteuil.

– Si c'est au sujet de la défense du château que Monsieur voulait voir le maréchal, Monsieur fera tout aussi bien de s'adresser à M. le comte d'Hervilly.

– Le comte d'Hervilly !

– Mais oui, c'est lui qui, dans le fond, commande ici. M. le maréchal n'est là que pour l'étiquette…

En prononçant ces mots, le valet posait la main sur le bouton d'une porte qui se trouvait derrière lui.

– Non, c'est au maréchal lui-même que j'ai affaire, répondit le jeune homme.

– Qui dois-je annoncer ?

– Le vicomte de Vignerolles.

Pendant qu'on l'annonçait, le jeune homme s'approcha d'une fenêtre et regarda au dehors.

Du ciel étoilé tombait une clarté vague qui argentait les feuillages sombres des grands arbres.

Dans l'obscurité du jardin, les faisceaux des baïonnettes mettaient de petites lueurs sinistres, semblables à des feux fol-

lets. À terre, aussi loin que la vue pouvait porter, des silhouettes humaines, étendues, sans mouvement.

La perspective de la lutte prochaine remplit Raymond de trouble et il s'éloigna de la fenêtre, le cœur étreint de tristesse.

– Monsieur le maréchal, je viens me mettre à vos ordres…

– J'ai besoin d'une personne sûre pour s'en aller en reconnaissance dans le faubourg Saint-Antoine ; si nos renseignements sont exacts, c'est de là que doivent partir les premières colonnes d'insurgés… et je voudrais savoir pour quelle heure nous devons nous attendre à être attaqués.

Un nuage passa sur le visage du vicomte.

M. de Mailly s'en aperçut et demanda :

– Cela ne vous convient-il pas ?

Raymond protesta.

– À Dieu ne plaise, monsieur le maréchal, que du moment que j'ai ce bonheur insigne de pouvoir être utile à Sa Majesté, j'hésite. Seulement, quand vous m'ayez parlé d'une mission, j'avais espéré…

– … Qu'il s'agissait d'aller parader, l'épée au poing, n'est-ce pas ? interrompit M. de Mailly d'un ton sec et narquois.

Il ajouta, en faisant claquer ses doigts :

– Tous les mêmes.

Un silence suivit, auquel Raymond coupa court en disant :

– Quelles sont vos instructions, monsieur le maréchal ?

– Je n'en ai aucune à vous donner : je vous ai dit ce que je désirais. À vous de faire en sorte de réussir le plus aisément et le plus promptement possible.

« Si vous le pouvez, poussez jusqu'à la salle de réunion des Minimes. Là, vous apprendrez peut-être des choses intéressantes… J'ajoute, si cela peut rendre à vos yeux cette mission plus attrayante, qu'il y a pour vous danger de mort, au cas où vous seriez reconnu.

Au moment où le jeune homme, après avoir salué, gagnait la porte, le maréchal conseilla :

– Conservez votre uniforme de garde national… c'est encore le meilleur déguisement que vous puissiez adopter. Seulement, faites-vous passer pour appartenir aux bataillons du faubourg Saint-Marceau.

Raymond sortit.

À vrai dire, ainsi que l'avait laissé deviner l'expression de sa physionomie, c'était pour lui une désillusion profonde.

Il avait espéré quelque mission périlleuse qui lui offrirait l'occasion de faire montre de son courage, de son audace et de se signaler.

Au lieu de cela, c'était presque une expédition policière dont on le chargeait.

Il avait rêvé de se battre.

On l'envoyait en éclaireur anonyme, examiner, surveiller l'ennemi, au lieu de lui dire de le charger.

Cela n’allait guère à son tempérament crâne et loyal.

L’attitude du maréchal de Mailly n’avait rien de commun avec celle d’un général qui attend l’ennemi, décidé à lutter carrément, loyalement, les yeux dans les yeux, à la face du soleil.

De nouveau, le jeune homme traversa les jardins, les cours, encombrés de troupes et de canons, et sortit : la place du Carrousel, déserte, lui sembla lugubre.

À sa grande surprise, au fur et à mesure qu’il remontait le faubourg, le silence devenait plus profond, le calme plus absolu dans les rues désertes.

Les rues, les façades des maisons étaient sombres, mornes, et les volets grands ouverts permettaient de voir les fenêtres, derrière lesquelles personne ne veillait.

Les habitants dormaient aussi tranquillement, aussi insouciamment que si quelques heures à peine ne les eussent séparés du combat.

De temps en temps, une patrouille apparaissait, troublant, de son pas cadencé, la nuit qui semblait ensuite plus opaque, plus silencieuse.

Le jeune homme continuait d’avancer, sans appréhension, plein de confiance dans cette population qui dormait, éprouvant comme une honte des préparatifs formidables qu’avait faits le château, ne pouvant admettre encore que l’insurrection fût si proche que paraissaient le croire le roi et son entourage.

Soudain, comme il approchait de la place Royale, une troupe bruyante déboucha d’une rue et, avant qu’il eût le temps de se jeter dans un renfoncement de porte, il se trouva pris dans

ces flots humains qui l'emportèrent, le roulant avec eux comme une épave.

– Vivent les Bretons ! cria une voix, à côté du jeune homme.

Il se retourna et vit un garçon d'une douzaine d'années qui agitait avec enthousiasme sa casquette à bout de bras, découvrant des cheveux blonds dont les boucles folles emmêlées l'auréolaient.

C'était Nicolas Chardonnet !

– Pourquoi cries-tu : « Vivent les Bretons ! » demanda Raymond.

– Tiens !... Vous ne savez pas ça, vous ?... Vous n'êtes donc pas du quartier ?

– Non... je suis du faubourg Saint-Marceau.

– Ah ! c'est autre chose, alors... Eh bien ! mais c'est les fédérés bretons qui se rendent à la section des Minimes.

Raymond tressaillit ; la recommandation du maréchal de Mailly lui revenait en mémoire et il s'applaudit de ce que la Providence favorisât ainsi sa mission.

Cependant, le voisin de Raymond avait empoigné le fourreau de son sabre.

– Ça vous est-il égal, citoyen garde, demanda-t-il soudain, que je me cramponne à vous... J'ai peur qu'on me pile par terre, tellement on pousse.

– Ne ferais-tu pas mieux d'être couché... à ton âge !

– Je vais avoir treize ans, répliqua le gamin, offensé… et on dit comme ça, dans les réunions, que la patrie a besoin de tous ses enfants.

Raymond haussa les épaules et continua d'avancer, entraîné par la foule.

En tête, un homme marchait, de haute taille, qui brandissait un drapeau rouge, dont le coin était écartelé des armes de Bretagne.

À côté de lui, un autre homme, porté sur les épaules de quatre manifestants, haranguait le peuple.

Arrivés devant la salle de la section, il y eut un moment d'arrêt.

Une troupe sortait, hurlant, et il fallut que celle qui arrivait attendît que l'autre eût défilé pour pénétrer à son tour.

Un réverbère accroché entre deux drapeaux au-dessus de l'entrée, éclairait d'une lueur louche cette foule qui grouillait dans une pénombre sinistre ; les bras agitaient des coiffures, des piques, des fusils.

Raymond commençait à revenir de l'impression qu'il avait éprouvée tout à l'heure en traversant ce quartier si tranquille. Ces gens-là avaient une allure menaçante qui ne faisait rien présager de bon pour le château, s'il était vrai qu'ils eussent l'intention de s'en emparer.

– Hein ! citoyen, fit le petit voisin de Raymond en se haussant vers lui, de rudes hommes, les Marseillais…

Raymond se retourna pour jeter un coup d'œil curieux vers les énergumènes qui défilaient, criant et gesticulant.

– Ah ! ce sont les Marseillais ?

– Oui, les fédérés arrivés à Paris depuis un mois… Ils ont demandé à marcher en tête… Les Suisses n'ont qu'à bien se tenir.

Le jeune homme allait répliquer ; mais une poussée formidable se produisit et, d'un seul coup, lui fit franchir le seuil de la section, le poussant aux premiers rangs des spectateurs.

Le gamin, cramponné à lui, avait suivi le mouvement et tentait de se hausser pour mieux voir.

Ce qu'il y avait à voir était cependant très banal.

Un quadrilatère, long, étroit et si bas de plafond que les quinquets, accrochés de distance en distance à des tringles de fer, faisaient sur la chaux de larges ronds fumeux.

Tout autour, une barrière derrière laquelle se pressaient des visages d'hommes, de femmes brillants de sueur, aux traits convulsés, aux bouches grimaçantes, dont les regards se tournaient vers l'estrade sur laquelle, derrière une table couverte d'un tapis, siégeaient cinq citoyens.

Celui qui se tenait au milieu présidait…

C'était un beau jeune homme, d'une physionomie douce, paraissant avoir de vingt-huit à trente ans et dont la moindre parole était applaudie à outrance.

– Oh ! murmura le gamin, voudriez-vous me lever un peu pour que je puisse voir le citoyen Tallien ?

Raymond fut sur le point de demander qui était ce Tallien dont la contemplation tentait si fort son jeune voisin.

Mais il craignit de se compromettre et, se baissant, il saisit le gamin pour l'élever à bout de bras.

Précisément, une des poutres qui soutenaient le plafond de la salle se trouvait à portée de Nicolas Chardonnet qui l'empoigna des deux mains et s'y plaça à califourchon.

– Première loge de face ! cria-t-il à Raymond… Il y a encore de la place pour vous, citoyen garde.

Mais l'attention du jeune homme était concentrée toute sur ce qui se passait…

L'homme qui marchait en tête de la colonne des fédérés bretons, perché sur les épaules de son compagnon, avait sauté à terre et s'était emparé de la tribune.

Il était de petite taille et avait une jolie tête énergique. Mais le dessin des lèvres était cruel et faux.

– Citoyens !… cria-t-il, crispant ses poings sur le rebord de la tribune, citoyens, les Tuileries préparent un coup !… Une colonne de Suisses et de gardes du corps sortent du Carrousel pour marcher sur l'Hôtel de Ville et mettre la main sur la municipalité !…

Des hurlements véritables accueillirent ces mots. Des mains s'agitèrent, armées de cannes, de piques, de bâtons.

– Mort aux Tuileries !… Vive la nation !

Et l'orateur de crier, d'une voix qui dominait le tumulte :

– Aux Tuileries ! aux Tuileries !

On se rua vers la porte.

Le président se leva, le bras étendu pour réclamer le silence.

– Citoyens, nous sommes ici pour délibérer et non pour dicter des ordres à la Commune… Laissons à la municipalité le soin de défendre Paris…

L'orateur se retourna furieux, demandant :

– Faut-il nous laisser surprendre et égorger ?

– Non… la preuve c'est que je te remercie, au nom de la nation, du renseignement que tu viens d'apporter. As-tu encore quelque chose à dire citoyen ?

– Oui… répondit l'autre d'une voix forte ; et c'est au nom des fédérés bretons que je parle… C'en est assez des trahisons du gouvernement royal !… qu'on le chasse !…

« Les prussiens sont aux frontières, amenés par les émigrés, les amis du roi et de la reine… Et déjà ils se figurent être les maîtres, puisqu'ils se permettent de nous parler comme le fait Brunswick dans son manifeste…

– Bravo !… À bas Brunswick !… À bas la Prusse !… À bas l'Autriche !

Ces mots tombèrent du toit, proférés par le gamin qui applaudissait à tout rompre.

– On prétend que Brunswick se propose de venir dicter des lois à la France, au sein même de la capitale.

« Se figure-t-il donc qu'on puisse faire trembler Paris comme Berlin ?… En tout cas, il ne faut pas que, lorsqu'il se présentera – s'il l'ose – devant Paris, le roi puisse lui ouvrir les portes.

On trépignait.

– Au nom des Bretons, je demande la déchéance du roi.

– La déchéance !… la déchéance !

La main de Raymond se crispait sur la garde de son sabre ; un flot de sang lui monta à la tête et il allait certainement, oubliant toute prudence, se livrer à quelque éclat, lorsque, derrière lui, une voix tremblante supplia :

– Citoyen… je vous en prie, permettez-moi de passer…

Il s'écarta et laissa devant lui un espace libre, qui aussitôt se trouva occupé par une femme.

Il ne pouvait la voir que de dos ; mais elle lui parut être de la campagne, avec son fichu de couleur croisé sous les bras et son bonnet de linge coiffant des cheveux noirs massés sur la nuque en un énorme chignon.

– La déchéance s'impose, poursuivait l'orateur. Que les sections nomment des délégués ayant pouvoir de remplacer la municipalité et de s'occuper de la défense de la capitale !…

« Si Paris ne s'occupe pas cette nuit de sauver sa liberté, l'aube verra Paris prisonnier du roi.

Ce fut une explosion.

– Tallien !… Tallien !… hurla-t-on de tous côtés.

L'orateur devint pâle et se cramponna à la tribune, dont ses ongles égratignaient le bois.

Une voix cria :

– Noël Cerizay !… Nommons Noël Cerizay !

Un flot de sang empourpra la face pâle de l'orateur.

Mais cette voix ne rencontra pas d'écho.

Ou plutôt, comme un écho formidable, la foule répondit :

– Tallien ! Tallien !…

Une poussée avait jeté Raymond à côté de la femme à laquelle, un instant plus tôt, il avait livré passage.

Il l'entendit murmurer, défaillante :

– Mon Dieu !…

Le jeune homme suivit la direction de ses regards et vit qu'elle tenait ses yeux attachés sur l'orateur.

Celui-ci était devenu plus pâle que le col de sa chemise et il semblait que, lui aussi, il allait défaillir.

Cependant Tallien s'était levé et, très digne, imposait, d'un geste très large, silence aux assistants.

– Citoyens, dit-il d'une voix qui tremblait, celui qui vient de parler a raison… l'aube qui va luire décidera des destinées de la capitale… C'est cette nuit ou jamais que ceux qui aiment vraiment la patrie devront montrer ce dont ils sont capables…

« La liberté ou la mort !… Voilà quelle doit être la devise de tous les enfants de Paris !… Citoyens, je jure de donner ma vie pour l'accomplissement du mandat que vous me confiez…

Et, à l'orateur qui se tenait immobile et comme frappé de stupeur, cramponné à la tribune :

– Toi, brave citoyen… tu as eu le courage d'émettre un des premiers cette proposition… À toi l'honneur de m'accompagner à l'Hôtel de Ville !…

Mais alors, renversant la barrière qui séparait la foule de l'estrade où siégeaient le président et ses assesseurs, la voisine de M. de Vignerolles s'élança.

Les bras en croix, elle barra le passage à Tallien qui s'avançait vers la sortie, appuyé sur l'épaule de l'orateur, et s'adressant à celui-ci, d'une voix forte que faisait cependant trembler un sanglot, elle cria :

– Tu ne passeras pas !…

Ce fut une stupeur !

La voix grave de la femme avait dominé ce tumulte et les cris d'enthousiasme de la foule en délire.

Soudainement, on avait fait silence, et même les assistants s'étaient écartés, laissant entre eux et la femme qui venait de surgir un large espace libre…

Tallien s'était arrêté net et regardait avec étonnement l'inconnue qui, toujours immobile, obstruait la porte.

L'autre, le citoyen Cerizay, se tenait, comme figé, le masque blême, les regards flamboyants.

Un tremblement convulsif agitait ses lèvres minces et ses doigts se crispaient nerveusement sur l'étoffe de sa carmagnole.

La femme tout à coup bégaya :

– Misérable ! misérable !

On eût dit qu'elle avait dépensé tout son énergie dans le mouvement de colère qu'elle venait d'avoir et que, maintenant, elle fût sur le point de défaillir.

Tallien demanda alors :

– Qui es-tu, citoyenne, et que veux-tu ?

« Il faut que le motif qui te guide soit bien impérieux pour que tu oses ainsi entraver le peuple dans ses manifestations de colère et de justice.

Coupant la parole à la femme, le citoyen Cerizay balbutia :

– Une folle ! sans doute…

Alors, elle éclata en sanglots et agitant les bras lamentablement :

– Une folle ! moi ! une folle ! Il m'injurie maintenant. Ah ! le misérable ! Le misérable ! Et moi qui l'aimais…

« Lâche ! lâche ! lâche !

Très haut, une voix cria :

– Bravo ! la citoyenne, bravo !

C'était Nicolas Chardonnet qui venait d'envoyer ainsi son approbation.

On eût dit qu'il avait suffi de cette voix de gamin pour que le sentiment contenu dans le cœur de chacun des assistants de cette scène tragique fît explosion.

Des applaudissements éclatèrent de toutes parts.

Ceux qui se trouvaient là ne savaient à quoi s'en tenir sur la vérité.

Cette femme, ils la voyaient pour la première fois.

Mais sa crânerie lui avait instantanément conquis la sympathie de tous les assistants.

Cependant Tallien, d'esprit plus pondéré, de sens plus rassis, s'interposa entre la foule et le citoyen Cerizay auquel ces forcenés voulaient faire un mauvais parti.

– Pour la seconde fois, je te demande qui tu es ?

Alors, d'une voix forte, dans laquelle se sentait un sanglot difficilement contenu, elle répondit :

– Je suis sa femme.

Il y eut un silence… suivi presque aussitôt d'une rumeur terrible.

En même temps, une poussée se produisit, qui jeta la femme presque face à face avec l'homme.

– Oui, cria-t-elle, je suis sa femme ! sa femme légitime, entendez-vous bien. Il m'a lâchement abandonnée, après avoir mangé l'argent de ma dot !...

Pascaline s'était approchée davantage encore, au point que son souffle ardent balayait le visage de son mari.

– Tu es bien Noël Cerizay ? demanda-t-elle d'une voix forte qui, de nouveau, domina le tumulte.

– Oui, je suis Noël Cerizay, répondit-il. Mais je ne vous connais pas.

Elle chancela et il sembla qu'elle allait tomber à terre.

Heureusement, Raymond de Vignerolles se trouvait là, et instinctivement il la soutint.

Un long moment, ou du moins un moment qui parut long, la pauvre créature demeura immobile.

Puis, soudain, le visage ruisselant de larmes, elle s'écria lamentablement :

– Il me renie ! Il me renie !... Ah ! douce Vierge ! Ah ! mon Jésus !

« Et personne... personne pour dire à tous ceux qui sont là que je suis bien sa femme... Pascaline Cerizay...

« La sœur de lait à Mlle de la Chantonnais !

Un murmure se fit entendre, hostile.

– Une aristocrate !

Du plafond, Nicolas Chardonnet cria alors, dominant le tumulte, de sa voix aigre :

– Oui… je peux le dire… oui, cette citoyenne s'appelle Pascaline…

« Qu'elle s'appelle aussi Cerizay, ça c'est une autre affaire.

« Mais pour ce qui est de connaître la citoyenne Chantonnais, ça, j'affirme que je les ai vues ensemble.

Il avait suffi du nom prononcé par Nicolas Chardonnet pour mettre en fureur cette foule surexcitée déjà par les discours que venaient de prononcer les chefs de parti.

Les fédérés bretons, surtout, qui enrageaient de l'atteinte portée au prestige de leur chef, se mirent à crier :

– Foin des aristocrates ! à la lanterne !

On se rua vers elle.

Le danger imminent qui la menaçait ne parut aucunement impressionner la pauvre femme.

Elle croisa les bras, la tête haute, les yeux fixés sur l'homme blême, les regards chargés d'éclairs.

– La mort ! soit ! mais porte-moi le premier coup !… Lâche !… Il ne te manque que d'être assassin !

Il fut jeté sur elle par le flot qui le poussait.

Elle trébucha, perdit l'équilibre et tomba sur les genoux.

En un clin d'œil, dix, vingt, cinquante bras se dressèrent sur sa tête, menaçants.

Alors, écœuré, indigné, ayant honte de son inaction, Raymond se précipita, tête baissée, sur cette meute hurlante.

– Arrière ! lâches !… cria-t-il… depuis quand des hommes se mettent-ils soixante pour assassiner une femme ?

Empoignant par le collet de son habit Noël Cerizay qui titubait sur ses jambes comme un homme ivre :

– Et toi, misérable, lâche, défends ta femme… ou je te passe mon sabre au travers du corps.

Nicolas Chardonnet applaudit, criant à tue-tête :

– Bravo ! le garde national ! bravo !

Les autres, voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à un seul adversaire, reprirent courage.

Les baïonnettes, les piques, les sabres menaçaient la poitrine du courageux champion qui dut mettre sa lame hors du fourreau pour défendre sa vie.

Car en dépit de l'intervention énergique de Tallien, il était sur le point de se faire massacrer.

Brusquement il avait repoussé derrière lui Pascaline Cerizay et il tomba en garde.

Le premier qui se trouva auprès de lui fut Noël.

Maintenant qu'il n'était plus contraint de frapper sur sa femme, le misérable avait repris toute son assurance.

Un sabre de cavalerie à la main, il allait fondre sur Raymond, quand soudain il s'arrêta, saisi, et s'écria :

– Elle est bien bonne !

« Savez-vous quel est celui-ci ? Un aristocrate.

« Oui, ce garde national, ce soi-disant soldat du peuple, c'est un ennemi !

Tallien s'avança, ému, et s'adressant au jeune homme :

– Qu'as-tu à répondre à l'accusation du citoyen Cerizay ?

– ... Que c'est un misérable et un lâche !... car l'homme qui, ayant épousé une fille honnête, et l'ayant rendue mère, l'abandonne après lui avoir mangé sa petite dot, est un lâche et un misérable.

Cerizay rougit, les poings crispés, semblant prêt à se jeter sur Raymond.

– Ce n'est pas de moi... mais de toi qu'il est question, l'aristocrate !

« Nieras-tu que tu sois Raymond de Vignerolles... fils d'un marquis, et que cet uniforme ne soit pas le tien ?

Le jeune homme ne répondit pas.

Alors, Tallien, d'une voix autoritaire, lui dit :

– Prends garde ! ton silence t'accuse… et je vais être obligé de te mettre en état d'arrestation.

Cerizay cria :

– À la lanterne !

Et, aussitôt, une cinquantaine de fédérés bretons de hurler à pleine gorge :

– À la lanterne, l'aristocrate !

Pascaline, immobile, se cramponnait à son uniforme, gémissant :

– Ah ! monsieur ! monsieur ! c'est pour moi que vous vous êtes perdu !

Tallien, cependant, examinait Raymond.

– Que fais-tu ici… sous cet uniforme d'emprunt ? demanda-t-il. Dans quel but t'es-tu introduit ici… un soir comme celui-ci ? Réponds, citoyen, et réponds franchement… sinon…

Le jeune homme, conservant haut la tête et gardant ses yeux fixés sur son interlocuteur, répondit :

– Je n'ai rien à dire… Je suis en votre pouvoir… Faites de moi ce que vous voudrez.

Et Cerizay de hurler férocement :

– À moi, citoyens !… un coup de main pour accrocher l'aristocrate.

Déjà les brutes se ruaient sur lui.

Tallien, encore une fois, les arrêta, disant d'une voix forte :

– Un moment : l'aventure n'est pas aussi simple que vous paraissez le croire ; si cet homme est vraiment un ami du tyran, s'il est envoyé en reconnaissance par le roi pour surprendre nos secrets, il peut être lui-même fort utile à notre cause, et le témoignage de cet homme nous servira sans doute demain, suivant la tournure que prendront les événements.

« Qu'on le garde ici jusqu'à nouvel ordre.

« Je vais faire mon rapport. La Commune décidera.

Des applaudissements éclatèrent.

Cerizay s'avança, criant :

– Si tu permets, citoyen, je garderai l'homme et je jure qu'avec moi il ne s'échappera pas.

Mais Tallien secoua la tête et, désignant Pascaline :

– Tu as une autre chose à faire pour l'instant, citoyen : si cette femme est vraiment la tienne, vous avez à causer tous deux.

Cerizay jeta à la malheureuse un regard farouche.

– Cette femme est folle et je ne la connais pas, déclara-t-il.

Elle chancela et s'abattit sur le sol.

Alors, tandis que les fédérés bretons se ruaient dehors, à la suite de Tallien, en hurlant le *Chant du départ*, deux de ceux qui s'étaient préposés d'eux-mêmes à la garde du prisonnier, saisi-

rent Pascaline par le bras et la tirèrent ainsi qu'un paquet hors de la salle de la section et la laissèrent dans la rue, inanimée.

Ensuite, ils fermèrent la porte soigneusement et revinrent trouver leurs camarades, une demi-douzaine, au moins, qui entouraient un sergent.

Celui-ci donnait ses ordres, indiquant aux volontaires quels emplacements ils devaient occuper pour exercer sur le prisonnier une surveillance effective.

Tout comme pour un poste régulier, le sergent avait divisé sa troupe en deux parties, dont l'une devait veiller pendant que l'autre se reposerait.

Lui-même, ses factionnaires posés, s'étendit sur le plancher boueux et la tête sur son feutre, en guise d'oreiller, il ne tarda pas à s'endormir.

CHAPITRE IV

UN GAMIN DE PARIS

Le silence profond dont se trouva soudainement enveloppée la salle, rappela M. de Vignerolles à la situation.

Seulement alors, il réfléchit qu'il avait commis une grave imprudence.

La mission dont il était chargé était d'importance et il n'avait pas le droit de compromettre, ainsi qu'il l'avait fait, le sort du château qui dépendait forcément du rapport que lui avait demandé M. de Mailly sur les intentions des insurgés.

En outre, il songea que si ceux-ci attaquaient le roi, il ne serait pas à la place de combat que lui assignait son devoir et que son absence, en une situation si critique, ressemblait à une désertion.

Enfin, devant ses paupières mi-closes, passa l'image adorée de Gilberte et il frémit en pensant que si le château était pris d'assaut – il fallait tout prévoir – il ne serait pas là pour défendre, pour protéger celle qu'il aimait.

Un désespoir amer s'empara de lui.

Mais que pouvait-il faire ?

Sa vie n'était rien et il ne regrettait pas de l'avoir compromise en intervenant en faveur de cette malheureuse.

Mais la vie de Gilberte… mais le service du roi…

Soudain, il entendit un petit bruit qui ressemblait à un claquement de langue très discret.

Étonné, il tressaillit et regarda autour de lui :

Là-bas, les gardes nationaux étendus sur le sol ronflaient comme des orgues, et les sentinelles, fatiguées de déambuler, paraissaient assoupies, adossées à la muraille, les mains croisées sur le canon de leurs fusils.

Raymond leva les yeux vers la voûte de la salle, et à la lueur des quinquets fumeux, distingua sur la poutrelle qui soutenait le toit, une silhouette humaine.

C'était Nicolas Chardonnet qui, en raison des intentions peu conciliantes témoignées à son égard par Noël Cerizay, était demeuré là, allongé sur la poutre, du haut de laquelle il avait assisté à toute la scène précédente.

Et maintenant, dissimulé autant que possible, il s'était traîné sur le ventre, de façon à arriver juste au-dessus du prisonnier dont il avait, après quelques minutes d'efforts, réussi à attirer l'attention.

– Chut !… ils dorment tous… si vous voulez… on peut s'envoler par la fenêtre… là-bas…

– La sentinelle ?

– Bast ! Je connais celui qui monte la garde, c'est un épicier qui demeure à côté de chez le citoyen Floridor et qui sait mieux manier un bâton de vanille qu'un fusil. Je le rejoins, je cause avec lui, je l'amuse… Et, pendant ce temps-là, vous vous coulez

vers la fenêtre, vous l'ouvrez au moment où le père Boucard a le dos tourné…

« Et voilà…

– Et toi ?…

– Si vous croyez que je tarderai à vous emboîter le pas ! Vous aussitôt dehors, je file.

Le jeune homme hésitait :

– La femme, que tu oublies… fit-il, je ne peux pas l'abandonner…

– Eh bien ! tenez, citoyen, si ça peut vous aller, vous l'emporterez et vous la cacherez chez mon patron.

– Tu es un brave garçon.

Prenant ces mots pour un acquiescement, leste comme un singe, Nicolas se glissa sous la poutre.

Puis, empoignant à bras-le-corps un poteau qui soutenait la voûte, il se laissa couler sans bruit jusqu'au sol.

Là, il s'immobilisa, craignant que le frottement de ses jambes sur le bois n'eût éveillé les gardes.

Mais point : ils dormaient consciencieusement.

Alors, il se dirigea sur la pointe des pieds vers l'endroit où, adossée au mûr, dormait la sentinelle qu'il connaissait tandis que Raymond, conformément au conseil qu'il avait reçu, se faufilait dans l'ombre vers la fenêtre.

Soudain, la sentinelle tressaillit et se redressa :

– Qui va là ? bégaya-t-elle d'une voix enrouée.

– Eh ben ! quoi, père Boucard… plaisanta le gamin en s'approchant vivement, vous ne me reconnaissez pas ?… Nicolas Chardonnet, l'officieux du citoyen Floridor.

L'autre écarquillait les yeux, tout pleins de sommeil.

– Nicolas Chardonnet… balbutia-t-il, c'est ma foi vrai, c'est toi.

« Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

– J'étais entré avec la foule pour entendre le citoyen Tallien. Puis, voilà-t-il pas que s'produit un tumulte, que les gens sortent en courant, qu'on ferme les portes… et que je reste comme une souris dans une souricière…

– Fallait te faire ouvrir !

– On m'aurait peut-être pris pour un aristocrate, observa le gamin.

– Alors, qu'est-ce que tu veux ? demanda l'épicier.

– … Que vous me laissiez passer. Vous me connaissez, vous savez que je ne suis pas un ami du château, moi, que je crie avec les patriotes : « Vive la Nation ! »

Tout en parlant, le gamin attirait l'attention de la sentinelle, faisait des mines drôles et des grimaces, pour l'empêcher de regarder du côté du prisonnier.

Celui-ci, voyant la sentinelle enfoncée dans sa conversation avec le gamin, ouvrit l'un des vantaux, enjamba l'appui de la croisée et sauta.

Par malheur, en sautant, le jeune homme tomba un peu lourdement et Boucard, se retournant, cria :

– Aux armes !

En un clin d'œil, le poste fut debout.

Mais, dans la demi-obscurité qui régnait, les gardes nationaux, ne sachant pas de quoi il s'agissait, couraient de côté et d'autre en s'interrogeant.

Nicolas, lui, n'avait pas attendu que le père Boucard eût reconquis son sang-froid ; il avait enjambé la fenêtre avec l'agilité d'un singe et avait disparu dehors.

Raymond avait couru à la porte de la salle, dans l'espoir d'y retrouver Pascaline. La pauvre femme gisait à terre, inanimée.

Le jeune homme se courba vers elle, la saisit dans ses bras et la souleva aussi légèrement qu'une plume.

– Passe devant, dit-il à Nicolas, je te suis.

– … Et ne flânons pas… À la manière dont hurlent ces lascars-là, nous allons avoir tout le quartier sur les reins.

Ce disant, le gamin s'élançait dans une ruelle, puis se jetait dans une autre, faisant mille et un détours, entraînant Raymond sur ses talons.

Avec une connaissance parfaite du quartier, il passait par des rues étroites, des ruelles qui conduisaient là où il voulait

aller, sans user de la rue Saint-Antoine, qui devait être remplie de monde, car au fur et à mesure qu'on avançait, une rumeur s'élevait sur la gauche des deux fugitifs et allait grandissant.

Indistincte d'abord et semblable au murmure que fait au loin la mer en déferlant contre la falaise, cette rumeur se précisait pour ainsi dire à chaque pas, et l'oreille pouvait discerner l'un de l'autre les mille bruits dont elle était formée.

Les cris, les chants, les commandements, les roulements de tambour et aussi les tressauts lourds des pièces d'artillerie sur les pavés inégaux, auxquels se joignaient par instants le claquement sec des fouets, semblables à une détonation.

Raymond précipitait sa course, enrageant de ne pouvoir aller plus vite.

Son devoir était là-bas ; non ici, dans cette rue, avec cette femme sur les bras et cet enfant qui bavardait.

– Nous n'arriverons donc jamais ! finit-il par grommeler.

Il se sentait les bras brisés sous le fardeau humain qu'il portait, si léger fût-il ; ses jambes fléchissaient, et il avait beau se raidir contre la fatigue, un voile s'étendait devant ses prunelles : un faux pas l'étendrait à terre.

Nicolas Chardonnet s'écria :

– Un peu de nerfs, citoyen !... nous n'en avons plus pour longtemps maintenant : cinq cents mètres à peine.

Le jeune homme respira avec force, fit appel à toute son énergie et poursuivit sa course.

Là-bas, sur la gauche, les colonnes d'hommes hâtaient le pas, hurlant le *Chant du Départ* et la *Carmagnole*.

Raymond sentit un frisson lui secouer les membres.

Arriverait-il avant eux au palais pour mettre le maréchal de Mailly au courant de ce qui se passait ?

Pourrait-il revoir Gilberte une dernière fois, avant d'aller prendre son poste de combat ?

Voilà ce qui l'angoissait.

Hélas ! il avait une autre angoisse encore.

Il se demandait ce qui allait sortir de tout cela.

Monarchiste, mais patriote et libéral par éducation, il ne savait dans quel sens formuler ses vœux.

S'il y avait bataille le lendemain, entre le peuple et le roi, pour qui devait-il souhaiter la victoire ?

Pour le roi ? Ou pour le peuple ?

Vainqueur, le roi, l'esprit perdu par de maladroits amis, n'userait-il pas de mesures de rigueur envers ceux qui avaient voulu l'entraîner en avant dans la voie de l'avenir et du progrès ?

En cette fin du siècle vers laquelle chaque mois écoulé précipitait l'humanité, la société ne serait-elle pas plus avancée qu'à la mort de Louis XIV ?

D'un autre côté, une victoire possible du peuple l'épouvantait.

Louis XVI, c'est vrai, avait des amis maladroits, mais la maladresse des amis du peuple n'était pas moindre et leur impuissance était plus grande encore.

Ivre du succès, ne se sentant plus refréné par le pouvoir, ayant pour la première fois, depuis des siècles, conscience de sa force, qui savait à quelles extrémités pourrait se porter le peuple ?

Et alors, cette révolution française qu'avaient prêchée et prophétisée les plus grands esprits philosophiques, n'aboutirait-elle pas à une anarchie sanglante dans laquelle pourrait sombrer le pays ?

Brusquement, au tournant d'une rue, Nicolas s'arrêta et dit :

– Pas de bruit, maintenant… là-bas… la maison juste devant le réverbère…

« C'est là qu'habite le citoyen Floridor… c'est au rez-de-chaussée.

Raymond demanda avec une appréhension véritable :

– Mais dis-moi, ce citoyen Floridor voudra-t-il bien se charger de cette femme ?

– Ayez pas peur. C'est un brave homme… d'ailleurs, il joue les rois au Théâtre-Français… ainsi…

Il ajouta :

– Seulement, retenez bien l'adresse, si vous voulez avoir des nouvelles de la citoyenne, au cas où demain elle ne serait

pas rentrée au château… c'est rue de l'Arbre-Sec ! le citoyen Floridor, artiste…

Puis, tout à coup :

– D'ailleurs, je vous en donnerai des nouvelles, moi, puisqu'il me faut conduire les bagages de la citoyenne Chantonnais.

« Si la malade va mieux, je lui dirai de venir avec moi.

« Comme ça, elle retrouvera sa maîtresse.

Tout doucement, Raymond avait déposé Pascaline à terre, sur le seuil de la boutique aux volets clos, en ayant soin de l'adosser à la porte même.

– Prends bien garde ! dit-il à Nicolas. Et au revoir…

– Au revoir, citoyen… à bientôt.

Raymond filait déjà.

Par-dessus les maisons qui séparaient les deux rues lui arrivaient, de plus en plus distinctes les unes des autres, les mille rumeurs dont se composait ce tonnerre qui roulait vers le château.

Aurait-il le temps d'arriver ?

La rue était déserte : il se mit à courir, avec l'intention de devancer les têtes de colonnes d'attaque et de parvenir à rejoindre ses compagnons, avant que la bataille fût engagée.

Au bruit de ses lourdes chaussures battant les pavés de leurs semelles éculées, parfois des volets s'entre-bâillaient, laissant apparaître quelque tête curieusement effarée.

Parfois aussi, une voix criait :

– Eh ! citoyen ! eh !...

Mais le jeune homme n'avait cure de ces appels et il n'en précipitait que davantage sa marche.

Enfin il déboucha devant le Théâtre-Français et tourna à gauche.

Il arrivait trop tard.

Les côtés de la rue étaient déjà occupés par des bataillons de gardes nationaux qui campaient là, en plein air, à la lueur des falots accrochés aux baïonnettes.

On voyait les faisceaux formés avec une irrégularité qui trahissait chez les soldats improvisés le manque des habitudes militaires.

On chantait, on buvait, on criait dans les groupes, accroupis à terre, sous la clarté des étoiles.

Des orateurs en uniforme péroraient au milieu des cercles ardents qui applaudissaient à outrance les paroles de menaces adressées aux habitants du château.

Par moments, c'étaient des hurlements de bête fauve qui s'élevaient et qui devaient aller, crevant les vitres, frapper de terreur les malheureuses femmes que leur devoir ou leur sympathie retenaient auprès de la reine.

Raymond songea tout de suite à Gilberte !

Pauvre Gilberte ! en vérité, elle avait bien choisi son jour pour venir à Paris et donner à sa souveraine des marques de son dévouement.

Ce dévouement, elle le paierait peut-être bien cher.

Grâce à son uniforme, le jeune homme réussit, se faufilant à travers les groupes, à passer sous l'une des voûtes du palais et à pénétrer dans la cour des Tuileries.

Là, comme dans la rue Saint-Antoine, on avait l'impression d'un camp retranché.

En trois heures, c'est-à-dire depuis le moment où le jeune homme avait quitté le château pour exécuter les instructions de M. de Mailly, une foule considérable s'était concentrée là.

Les faisceaux luisaient dans l'ombre, innombrables, et l'on voyait, de-ci, de-là, s'allonger les corps de bronze des pièces d'artillerie.

Les servants étaient couchés à terre, contre leurs canons.

Ce n'était donc pas une simple manifestation pacifique, appuyée par des démonstrations guerrières, que voulait faire le peuple.

Il avait l'intention de donner l'assaut, au besoin aidé par l'artillerie.

Le jeune homme frissonna des pieds à la tête.

Il frissonna non seulement d'angoisse en songeant à Gilberte qu'il aimait, au roi que ses convictions lui ordonnaient de défendre… mais aussi il frissonna d'horreur, à la pensée de la

lutte fratricide qui allait, dans quelques heures, peut-être, ensanglanter ces pavés qu'il foulait en ce moment.

Des sentinelles étaient posées, face au château, formant un cordon serré destiné à empêcher les curieux d'approcher des murs des Tuileries.

Savait-on ce qui pouvait arriver ?

Les amis du tyran pouvaient tenter d'embaucher les citoyens libres.

Il fallait tout prévoir et les délégués des sections avaient tout prévu.

D'ailleurs, il semblait que les défenseurs du château eussent, de leur côté, voulu empêcher toute communication avec les manifestants.

Les sentinelles qui, au moment du départ de Raymond, veillaient aux portes, étaient rentrées.

Maintenant, de l'autre côté de la zone neutre qui séparait les casernes royales du front de bandière du camp révolutionnaire, il n'y avait personne.

Les étroites lucarnes qui éclairaient les casernes et les communs étaient sombres.

On eût pu croire que, dans les Tuileries, tout le monde dormait.

Silence inquiétant, sinistre.

Raymond, repoussé plusieurs fois par les sentinelles, finit cependant par tromper la vigilance de l'une d'elles.

D'un pas rapide, courant presque, il s'avança dans l'espace libre en avant de la foule des gardes nationaux.

Aussitôt, on le héla de toutes parts :

– Eh ! citoyen… Eh ! le garde !

– Crois-tu que tu vas emporter tout seul le château ?

– Et ton fusil !… prends au moins un canon avec toi !…

Les quolibets tombaient sur lui, drus comme grêle.

On croyait qu'il s'agissait d'un patriote ayant abusé de libations, et que son ardeur emportait ainsi.

Mais quand on le vit frapper à la porte qui ouvrait sur la cour des Suisses, on commença à s'inquiéter.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Les quolibets se changèrent en insultes, même en menaces.

Quelques-uns, le fusil à la main, s'élancèrent.

Mais avant qu'ils eussent atteint le mur de clôture, la porte s'était ouverte… puis refermée.

CHAPITRE V

LE 10 AOÛT

Comme la demie de cinq heures sonnait, le roi sortit de ses appartements pour passer en revue la garnison du château.

Il y avait là, rangées dans la grande cour d'honneur, huit sections de garde nationale, un corps de gentilhommes insuffisamment armés et les Suisses que la prévoyance du maréchal de Mailly avait fait venir, depuis deux ou trois jours, de leurs casernes de Rueil et de Courbevoie.

Un religieux silence planait sur ces hommes qui avaient fait, par avance, le sacrifice de leur vie à la défense de la famille royale.

On savait, par le rapport de Raymond de Vignerolles, que les faubourgs de la capitale s'étaient mis en état d'insurrection.

On l'eût ignoré que le bruit de la foule cernant le château eût éclairé les plus aveugles.

Le roi était accompagné de la reine, suivie de Mme Élisabeth portant le dauphin ; Madame Royale donnait la main à sa mère.

Lentement, le cortège se dirigea vers le centre des troupes en bataille.

Alors, le maréchal de Mailly, tirant son épée, se jeta tout à coup aux pieds du roi, dont il baisa la main.

Après quoi, se redressant, il fit serment, au nom de la noblesse française et des soldats présents, de défendre jusqu'à la mort la vie de la famille royale et les droits de la monarchie.

Il termina en criant, plein d'enthousiasme :

– Vive le roi !… Vive la famille royale !

Du front des troupes partaient comme des échos sonores et poussés avec fermeté, ces mêmes mots :

– Vive le roi ! Vive la famille royale !

Le visage de Louis XVI, assombri et morose, s'éclaira d'une lueur passagère. Il parut qu'il voulait prendre la parole.

Mais son émotion était telle qu'il lui fut impossible d'articuler un mot.

Sa main tremblante se porta à sa gorge et il fit signe qu'il ne pouvait parler.

Ce fut la reine qui, saisissant dans les bras de Mme Élisabeth, le dauphin, l'éleva pour le présenter aux troupes, en disant :

– Merci, mes amis, merci !

Ce fut tout.

Le groupe royal, sans même passer sur le front de bataille, rentra au château, et aussitôt le maréchal de Mailly donna l'ordre que chaque corps gagnât sans tarder sa place de combat.

Un grand enthousiasme régnait : chacun était animé de la plus entière confiance et l'on avait bon espoir que force resterait au parti de l'ordre.

On ignorait encore que, dans le cours de la nuit, un nouveau gouvernement avait siégé et qu'en face de l'autorité monarchique, la Commune se dressait, représentant la revendication du peuple contre la monarchie séculaire.

Tout à coup, deux nouvelles se répandirent, l'une après l'autre, jetant un grand trouble parmi les défenseurs des Tuileries.

Sept sections de la garde nationale, sur dix, venaient de faire défection, emmenant leur artillerie, qui constituait d'ailleurs la seule existant au château.

La déclaration trop catégorique du maréchal de Mailly avait éclairé les gardes sur le rôle qu'on attendait d'eux.

Et quelques meneurs, introduits par les comités révolutionnaires dans les bataillons considérés comme tièdes, avaient entraîné leurs camarades.

Comme on s'effarait autour de Raymond, le jeune homme répondit, sur un ton plein de confiance :

– Mieux vaut avoir ses adversaires devant soi que derrière soi. Ils auraient été capables de nous tirer des coups de fusil dans le dos.

On en fut quitte pour changer au dernier moment le plan de défense, et la confiance ne tarda pas à renaître.

Vainement, depuis qu'il était de retour au château, le jeune homme avait cherché à rencontrer Mlle de Chantonnais.

Gilberte, enfermée dans les appartements de la reine, n'avait point paru.

Et Raymond eût bien voulu cependant lui faire ses adieux avant la bataille imminente.

Soudain, comme il écoutait les instructions dernières que lui donnait, ainsi qu'à une douzaine d'autres gentilshommes, le chef du poste auquel il appartenait, voilà que la jeune fille lui apparut.

Elle se tenait immobile, à quelques pas, dans le même habit de voyage dont il l'avait vue vêtue la veille.

Pour chapeau, elle s'était simplement enveloppé la tête d'une gaze de soie blanche qui jetait sur ses traits énergiques un nuage vaporeux.

Inquiet de cette présence inattendue, il courut vers elle.

Tout de suite, la jeune fille lui prit les mains pour l'entraîner à l'écart.

– Ah ! Raymond ! gémit-elle, le roi est parti !

– Le roi parti !

« Que voulez-vous dire… ma chère Gilberte ?…

« Parti pour où ?… En fuite ?…

– Non pas : cédant aux conseils de quelques amis, il s'est rendu avec la reine et les enfants à l'Assemblée nationale.

– Ce n'est pas possible.

– J'en viens d'avoir l'assurance d'une des dames d'honneur qui les a accompagnés jusqu'à la rue Saint-Antoine, à travers les jardins.

Raymond paraissait aussi abasourdi que si la foudre fût tombée à ses pieds.

– Mon Dieu ! balbutia-t-il. Que m'apprenez-vous là ?

« Mais pourquoi le roi a-t-il agi ainsi ?

« N'avait-il pas confiance dans la valeur des défenseurs du château ?

« Il savait bien que tous, jusqu'au dernier, nous nous serions fait tuer avant qu'on arrivât jusqu'à lui.

Il ajouta :

– Mais alors, clama-t-il, nous n'avons plus rien à faire ici ! Notre présence ne s'expliquait que par la défense du roi.

« Pourquoi se faire tuer maintenant ?

« Pour protéger des pierres ?... À quoi bon ?

– Voudriez-vous faire croire à toute cette canaille que les serviteurs du roi sont des lâches ?

La jeune fille, en parlant ainsi, étendait tragiquement la main vers la cour du Carrousel, de laquelle s'élevaient les mille cris de la populace.

Raymond tressaillit et finit par murmurer :

– Est-il bon d'ensanglanter ses mains dans une lutte fratricide, pour défendre une maison vide ?

– Une maison vide ?

Il semblait que cette parole apparût aux yeux de la jeune fille comme un sacrilège.

Elle se redressa de toute sa hauteur, le toisa d'un regard flamboyant d'indignation.

– Une maison vide, répéta-t-elle, le château où dorment les traditions de notre pays, de notre race, de notre famille !

« Ah ! Raymond, votre père avait raison !… la philosophie vous a perdu.

Au dehors, du côté de la cour donnant sur la place du Carrousel, un brouhaha énorme s'entendait.

– Voilà le peuple ! déclara Gilberte.

– Qu'allez-vous faire ? demanda Raymond.

– Je suis Chantonnais, moi, déclara-t-elle, et vous me demandez ce que je vais faire ? Mon devoir.

– Votre devoir est auprès de la reine… et non ici… dans un château qui, dans une heure d'ici, sera livré peut-être aux horreurs d'une lutte fratricide.

– Sa Majesté, en nous quittant, ne nous a donné aucune instruction spéciale.

« Elle ne nous a même pas parlé de son départ. J'attends son retour.

– Mais c'est de la folie !...

– Folie ou non, c'est ainsi. Je voulais vous serrer la main pour la dernière fois peut-être et maintenant séparons-nous...

Mais le jeune homme lui répondit en lui saisissant les mains qu'il étreignit avec tendresse :

– Non, Gilberte... nous ne nous sommes pas dit tout ce que nous avions à nous dire. Je ne sais ce qu'il adviendra de moi aujourd'hui, je ne sais si les événements me permettront de vous revoir...

« Il se peut que ce soit la dernière fois qu'il me soit possible de vous affirmer mon amour et je veux vous répéter que depuis que j'ai l'âge d'homme, je n'ai jamais aimé que vous... que je n'aimerai jamais que vous... et que, si je dois mourir, votre nom sera le dernier que balbutieront mes lèvres.

Il y avait dans ces paroles, dans le ton sur lequel elles avaient été prononcées, une si profonde tendresse que, touchée jusqu'aux larmes la jeune fille défaillante s'appuya sur l'épaule de son ami, balbutiant :

– Raymond, mon cher Raymond...

« Mon cœur est à vous... vous le savez bien !... et il sera à vous jusqu'à mon dernier soupir.

– Promettez-moi de ne pas abandonner les appartements de la reine. Vous y serez relativement en sûreté.

« Promettez-le-moi, sinon, je serai dans une inquiétude mortelle, et cette préoccupation m'enlèvera une présence d'esprit dont j'aurai grand besoin.

Elle lui répondit, grave, le regardant dans les yeux :

– Je vous le promets ; je rentre dans les appartements et n'en sortirai que lorsque vous viendrez m'y chercher.

Un éclair de joie illumina le visage bouleversé de M. de Vignerolles.

Il porta les mains de la jeune fille à ses lèvres et les baisa avec transport.

– À tantôt… dit-il.

Elle lui avait retiré ses mains, sentant la nécessité de brusquer la séparation, et s'enfuyait à travers les groupes de gardes nationaux et de gentilshommes.

Raymond demeura à la même place, suivant des yeux la jeune fille jusqu'à ce qu'il la vît disparaître.

Puis, quand la gracieuse silhouette se fut évanouie, il poussa un soupir et murmura d'une voix ferme :

– Adieu, mes amours ! Maintenant, à mon devoir.

Et il rejoignit son poste au moment même où la première colonne des assaillants envahissait la cour royale.

C'étaient des ouvriers armés de piques et de fusils qui formaient une sorte d'avant-garde aux forces régulièrement organisées par les chefs de section.

Ceux-là, ne répondant que d'eux-mêmes, n'avaient point eu la patience d'attendre et ils avaient commencé le mouvement, grisés d'alcool, et grisés aussi par l'éloquence des orateurs

populaires qui leur avaient monté la tête durant une partie de la nuit.

Conformément aux instructions données par le maréchal de Mailly, la cour royale avait été abandonnée par les défenseurs du château.

Il avait jugé inutile de mettre immédiatement en présence les adversaires, et il avait voulu retarder le plus possible le moment où ils se trouveraient en contact.

Avec une naïveté qui faisait honneur à ses sentiments de conciliation, mais constituait une faute grave chez le commandant d'une place assiégée, le maréchal avait espéré que le peuple se contenterait peut-être de franchir la grille d'honneur et de s'installer dans la cour.

Or, était-il nécessaire de faire couler le sang pour défendre quelques pavés ?

Il avait donc reculé ses avant-postes autant que le lui permettait la sécurité de la famille royale ; lorsqu'il avait appris le départ de celle-ci pour l'Assemblée nationale, il n'avait pas jugé à propos de modifier ses instructions premières.

Bien au contraire.

Il s'était contenté d'établir une forte garde sous le vestibule du palais ; cette garde se composait de grenadiers suisses, auxquels avaient été adjoints une certaine quantité de gentilshommes costumés en gardes nationaux.

Parmi ceux-là se trouvait M. de Vignerolles.

On avait construit là une forte barricade qui barrait le chemin conduisant à la chapelle, et, en retour, aux appartements royaux.

Sur les marches de cet escalier, sur ses larges paliers latéraux, à son sommet et à sa base, dans toute l'étendue de la travée qui le précédait, étaient postés d'autres soldats et d'autres gardes.

Cette position était la clef du château et le maréchal avait donné ordre qu'on fît l'impossible pour empêcher que le peuple ne la franchît.

Une fois cette position forcée, c'était le pillage, le meurtre de tous ceux qui avaient voulu demeurer présents, par fidélité au roi et pour n'avoir point l'air de fuir.

Raymond, pour sa part, était bien décidé à se faire tuer là…

Par l'escalier, à la défense duquel il était chargé de coopérer, on accédait, nous l'avons dit, aux appartements.

Par cet escalier, les révolutionnaires pourraient atteindre Gilberte. C'était pour elle, plus que pour un principe, qu'il était résolu à mourir.

Soudain, dans une poussée formidable, la tête de la colonne populaire vient se jeter sur le vestibule.

Les Suisses croisent la baïonnette.

Les premiers rangs du peuple croisent leurs piques et leurs fusils.

Il y a un moment d'arrêt, très court.

Le face à face est tragique.

Lequel des deux partis va reculer ?... Aucun.

De quels rangs va partir le premier coup de feu qui décidera des destinées ?

D'abord ce sont des huées, des quolibets, des insultes qui pleuvant sur les défenseurs du château.

Ceux-ci, véritables soldats, demeurent impassibles.

Jusqu'à ce que la bataille soit commencée, les Suisses se conduisent comme étant seulement de garde.

On ne parle pas sous les armes.

Quant à Raymond et à ses compagnons, leur fierté naturelle dédaigne les insultes partant de si bas.

Les insolences, les menaces, tintent dans le silence.

Les yeux dans les yeux, on se dévisage, on se provoque.

Soudain, un coup de feu éclate, éveillant dans les larges couloirs, sous les hautes voûtes du palais, de sonores échos.

Mais, échos plus sinistres encore, à ce coup de feu, ce sont des cris et des malédictions qui répondent.

Un sergent de grenadiers suisses, atteint en pleine poitrine, tombe d'un chapiteau sur le sommet duquel il était placé, et s'écrase, sanglant, aux pieds de ses soldats.

C'est une balle de pistolet qui vient de le frapper, et ce pistolet, c'est un homme du peuple, au premier rang de la colonne

d'envahissement, qui le brandit à bout de bras, d'un air vainqueur.

– Feu ! camarades, commande une voix.

Les grenadiers épaulent.

Le massacre va être affreux… les officiers, les gentilshommes se précipitent au-devant des fusils.

Trop tard.

Un feu de salve retentit, jetant bas une vingtaine d'hommes du peuple.

Leurs compagnons ripostent et comme des furieux bondissent en avant, lardant avec leurs piques, assommant avec la crosse de leurs fusils.

La bataille devient générale.

Le peuple a pour lui l'avantage du nombre.

Les défenseurs du château ont la science de leurs armes et surtout la discipline.

Un nuage épais de fumée envahit bientôt l'escalier où ceux qui l'occupent menacent d'être asphyxiés.

Tout à coup, sans attendre de commandement, obéissant seulement à l'instinct de la conservation, ils font une sortie.

Les assaillants, ahuris, apeurés, reculent.

Les Suisses, les gardes nationaux, les corps de gentilshommes, opèrent deux sorties simultanées, l'une du pavillon de Flore, l'autre du pavillon de l'Horloge.

Ils balayent les cours, poursuivant les fuyards, baïonnettes aux reins, jusqu'au delà de l'enceinte des Tuileries.

Arrivés sur le Carrousel, les défenseurs du château se rangent en bataille et commencent aussitôt des feux de salve vers l'ouverture des rues, qui débouchent sur la place, et dans lesquelles on avait vu les fuyards se réfugier, pour se rallier sans doute.

Il importe de les empêcher de se reformer et de revenir à l'assaut.

Mais à ce moment même, voilà que se présente sous les guichets du Louvre la tête de colonne des Marseillais et des fédérés bretons, servant d'avant-garde à la masse armée qui descend du faubourg Saint-Antoine.

Les Suisses et ceux de la garde nationale sont pris en flanc.

Celui qui commande l'avant-garde des révolutionnaires juge d'un coup d'œil combien est défectueuse la position de l'ennemi.

L'énergie farouche et l'exaltation sanguinaire de ce chef improvisé ont conquis en route la confiance de ces énergumènes.

Tandis que les éclaireurs défilent sous les guichets et viennent se ranger en tirailleurs sur la place du Carrousel, il a fait mettre rapidement en batterie deux pièces de canon qui accompagnent l'avant-garde.

Puis, brusquement, à son commandement, la première ligne s'ouvre, tandis que les deux pièces crachent à bout portant des torrents de mitraille sur les défenseurs du château.

Ils tombent, fauchés comme des épis de blé, et les rares survivants, frappés de panique, font retraite précipitamment dans la cour des Tuileries.

Devant le pavillon de l'Horloge, ils s'arrêtent, se rallient et, rangés en bataille, ils attendent de pied ferme les adversaires qui arrivent, baïonnette basse, hurlant leurs refrains révolutionnaires et enlevés par des roulements frénétiques de tambours.

Deux feux de salve les arrêtent ; ils reculent, vont se rétablir à quelque distance, contre un mur qui leur permet de se défiler du feu de ceux qui les fusillent par les fenêtres.

La mousqueterie continue avec une intensité qui ne s'arrêtera plus jusqu'à la fin de cette triste journée.

Soudain, une fougasse, lancée contre les communs où se sont retranchés une certaine partie des Suisses, y met le feu.

Des torrents de fumée tourbillonnent dans l'espace, empestant l'air, obscurcissant l'atmosphère.

Des flammèches viennent tomber sur le toit des Tuileries.

Le château royal va brûler.

On croit même qu'il est en flammes, car la fumée est si épaisse qu'il est impossible de distinguer ce qui se passe.

Les adversaires, à peine séparés par une centaine de mètres, ne s'aperçoivent même pas.

Parfois, à la lueur fulgurante de la fusillade, par une trouée de cet écran, on voit les révolutionnaires, entassés dans la cour des Tuileries et sur le Carrousel, qui tirent sans discontinuer, mais sans grand résultat.

Ils manquent de méthode, d'organisation, de discipline.

Leur feu à volonté est dirigé là où chacun croit trouver une cible plus commode. Et ce feu est sans efficacité.

La seule chose qu'ils aient faite et qui soit susceptible d'avoir des conséquences pratiques, c'est d'avoir incendié les communs.

Les Suisses, dont la fusillade les prenait en flanc, ont dû faire retraite vers le château et ont tous, ou presque tous, été massacrés en route.

Ceux qui ne sont pas tombés sous la fusillade du peuple ont été grillés dans les flammes…

Mais bientôt les grenadiers suisses doivent abandonner le perron devant lequel ils sont rangés en bataille.

Dans cette position, ils se trouvent pour ainsi dire inexpugnables.

Ils sont protégés par des feux croisés qui partent du grand balcon.

Ses défenseurs dominent tout le champ de bataille, interdisant à l'ennemi d'approcher du château.

Soudain, les insurgés avancent près de la grand'porte une pièce de quatre, la mettent en batterie, en dépit de la grêle de balles qui les accable et tirent à mitraille.

Le feu qui partait du grand balcon, immédiatement s'arrête.

Aussitôt les grenadiers suisses, découverts, sont attaqués avec une furie inconcevable.

Pris entre deux feux, ils ne peuvent tenir plus longtemps, et ils abandonnent la position, en laissant derrière eux les deux tiers de leur effectif.

Ils viennent se masser dans le vestibule, dont ils sortent par pelotons, pour tirer sur les assaillants.

Les Tuileries sont destinées fatalement à tomber entre les mains du peuple.

C'est une marée humaine qui monte, monte toujours, s'engouffrant sans discontinuer dans la cour du château. De la cour du Carrousel, du quai, de la rue Saint-Antoine, il en vient toujours, toujours…

Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit qu'un hérissement de baïonnettes et de piques, de sabres, et aussi l'étincellement des pièces d'artillerie.

Raymond a fait vaillamment son devoir.

Il a lutté jusqu'au dernier moment, non pour le roi ni la reine.

Eux, se trouvent en sûreté dans le sein de l'Assemblée nationale et n'ont pas besoin du sacrifice de sa vie.

Mais pour Gilberte, dont il voit passer devant ses yeux la fière et résignée silhouette.

Gilberte, qu'il devine là-haut, dans les appartements, debout derrière une porte, suivant avec une angoisse à chaque instant croissante, les phases de cet épouvantable combat.

L'amour du jeune homme s'affole à la pensée de ce qui va survenir.

Il prévoit l'envahissement du château.

Le pillage, le massacre, peut-être, de tous les êtres inoffensifs qui vont se trouver à la merci de l'ivresse populaire.

Coûte que coûte, il lui faut retrouver Gilberte et l'arracher, si faire se peut, au sort qui l'attend.

Mais, d'un autre côté, peut-il abandonner ainsi ses camarades qui luttent pied à pied avec un acharnement héroïque sur le seuil du grand vestibule ?

C'est là que doivent mourir les défenseurs du château.

S'ils laissent la marée humaine les repousser de la position, c'en est fait d'eux… c'en est fait de ceux qu'ils ont mission de protéger… c'en est fait du principe au nom duquel ils se battent.

La lutte est acharnée.

Ils sont cent… contre mille.

La marée humaine, toujours croissante, vient battre par instants les murs même du château ; puis, refoulés par un effort

désespéré, les assaillants reculent jusque de l'autre côté de la cour.

Et la fusillade, un moment interrompue par un corps à corps sanglant, reprend de plus belle.

Par instant, cependant, elle mollit du côté des insurgés.

Les munitions manquent et il faut attendre que les combattants des premières lignes soient ravitaillés.

Assurément, s'il s'agissait d'une troupe régulière, une autre fraction armée viendrait remplacer celle qui n'a plus rien dans sa giberne.

Mais ceux qui sont au premier rang ne le veulent point quitter. L'arme au pied, ils se font plutôt fusiller sans défense par les Suisses et les gardes nationaux.

Cependant, plusieurs d'entre eux, plus enragés que les autres, quittent les rangs, se glissent en rampant sur le sol jusqu'aux cadavres qui jonchent le milieu de la cour, et là, impassiblement, sous la fusillade des gens du château, dépouillent les morts de leurs cartouchières.

Raymond, en dépit de ses préoccupations, suit ce manège avec curiosité. Il ne peut s'empêcher d'admirer la crânerie de ses adversaires et il songe combien d'actes d'héroïsme accompliraient ces gens-là si, au lieu de se trouver en face de leurs frères, Français comme eux, ils étaient lancés contre l'ennemi.

Il a cessé de tirer, éprouvant un scrupule à abattre des gens sans défense, ne songeant pas que ces cartouches qu'ils vont ramasser sont destinées à le tuer, lui aussi, peut-être.

– Ah ! soupire-t-il, quels soldats cela ferait !

Et, tout à coup, voilà que parmi ces audacieux ramasseurs de cartouches, il avise quelqu'un de sa connaissance.

Celui-là, par exemple, est plus audacieux que les autres.

Il ne se donne même pas la peine de se baisser, pour présenter aux balles une cible moins commode.

Dédaigneux des projectiles qui lui sifflent aux oreilles, il court en zigzag, pour dérouter le tir des Suisses et, crânement, il vide les cartouchières des morts.

Raymond a tout de suite reconnu le gamin qui lui a servi de guide la veille et chez le patron duquel Pascaline Cerizay a trouvé un refuge…

C'est Nicolas Chardonnet.

À l'âge où l'on joue aux billes et au cerf-volant, le voilà qui joue à la révolution !

Jeu tragique, dont l'enjeu est la peau du joueur.

Une immense pitié gonfle le cœur du jeune homme ; il a de la reconnaissance à ce gamin qui, la veille, au péril de sa vie, lui a sauvé la sienne.

Sans la crânerie de Nicolas Chardonnet, peut-être au lieu d'être là, défendant le château et Gilberte, se trouverait-il étendu dans quelque coin, avec, dans le corps, les douze balles d'un peloton d'exécution.

En ce temps-là, on ne badinait pas et les exécutions suivaient de près les sentences.

Raymond trembla à voir la crânerie de cet enfant.

– Couche-toi ! cria-t-il, couche-toi donc !

Sa voix domina le bruit de la fusillade et parvint jusqu'à Nicolas qui, surpris, releva la tête, regardant devant lui.

Instinctivement, le jeune homme s'était avancé de quelques pas et, par une trouée pratiquée à travers l'écran de fumée, Nicolas l'aperçut.

Il le reconnut aussitôt.

Soulevant sa casquette, il cria en riant, d'un air de bonne humeur :

– Bonjour, citoyen, bonjour.

– Imprudent ! va-t'en, tu vas te faire tuer…

– Baste ! j'ai été baptisé, citoyen, et puis des dragées de plomb, c'est pas fait pour moi !…

La fusillade des Suisses faisait rage, et le gamin poursuivait sa besogne avec un imperturbable sang-froid.

Soudain, Raymond dut cesser de s'occuper de Nicolas pour songer à lui.

Les insurgés arrivaient en masse et tentaient un mouvement en avant. Force lui fut de battre en retraite pour rejoindre les défenseurs du vestibule, sous peine de se faire fusiller par ses amis.

Une poussée formidable se produisit.

Les tambours battaient avec rage et les chants de l’insurrection roulaient sous les voûtes du château en échos terrifiants.

Mon Dieu ! comme devaient trembler là-haut les pauvres femmes que leur devoir et leur dévouement à la famille royale avaient empêchées de fuir avant l’assaut définitif !

Maintenant il était trop tard, il leur fallait mourir, lorsque seraient tombés un à un les vaillants qui se faisaient tuer dans le grand escalier.

Au pas de course, le peuple avait traversé la cour et s’était rué sur les Suisses, avec lesquels il avait pris contact.

Pendant un instant, on s’égorgea à la baïonnette.

Raymond, tout à coup, se trouva face à face avec un énergumène qu’il ne reconnut pas tout de suite.

Un masque de sang rendait ses traits méconnaissables.

Ses vêtements étaient en lambeaux et ses mains étaient noires de poudre.

C’était l’un de ceux qui avaient pris part à la bataille avec le plus d’acharnement.

– Ah ! c’est toi, mon beau Vignerolles, cria-t-il.

En même temps il lançait à Raymond un formidable coup de baïonnette que le jeune homme eut à peine le temps de parer avec son sabre.

À la voix, il reconnut qu’il avait affaire à Noël Cerizay, le mari de Pascaline.

Il comprit alors qu'il lui fallait tuer cet homme, s'il ne voulait être tué par lui.

Alors il l'attaqua désespérément, songeant qu'il devait défendre sa vie pour protéger Gilberte.

L'autre cherchait à le larder avec sa baïonnette.

Raymond, qui avait conservé son sang-froid, se contentait de parer, attendant l'occasion favorable pour lui allonger un coup de sabre qui le débarrasserait définitivement de lui.

Malheureusement, tout à coup, il sentit au bras une douleur extrême et il lui fallut une extraordinaire force de volonté pour ne pas laisser son sabre tomber à terre.

Une balle venait de l'atteindre à l'épaule droite.

De la main gauche, il saisit son arme et se défendit tant bien que mal. Mais il avait l'instinct que sa défense ne pourrait se prolonger longtemps.

Son bras s'engourdissait, une sorte de voile s'étendait devant ses yeux ; il allait perdre connaissance.

Alors, comme il voyait Nicolas Chardonnet qui continuait à ramasser des cartouches, il l'appela :

– Nicolas ! Nicolas !

Le gamin releva la tête et poussa une exclamation chagrine en remarquant la large tache de sang, qui maculait l'uniforme de M. de Vignerolles.

Il accourut et avec une agilité surprenante, se baissant, passa entre les jambes de Cerizay, qui tomba à la renverse.

Dans sa chute, le crâne du Breton porta sur l'angle d'une marche et il demeura étendu, immobile, étourdi si rudement, qu'il semblait mort.

– Excusez ! ricana Nicolas en lui faisant un salut ironique, le citoyen a envie de dormir ! Qu'il fasse dodo !

Puis, voyant chanceler Raymond, il courut à lui :

– C'est sérieux ? demanda-t-il d'une voix émue.

– Oui… mais ne perds par ton temps avec moi.

« Tu es capable d'une bonne action ?

– Ça ne fait jamais de mal, ça.

– Monte l'escalier, tu vois, là où sont les Suisses. À droite, tu trouveras les appartements de la reine… Mlle de la Chantonnais est là… Montre-lui ce mouchoir et dis-lui que c'est de ma part que tu viens. Peut-être consentira-t-elle à te suivre…

Et sans attendre la réponse de Nicolas, Raymond se tourna vers les Suisses qui tiraillaient dans l'escalier et leur cria :

– Mes amis, laissez passer l'enfant.

Ses yeux se fermèrent ; il chancela et il tomba à la renverse sur un monceau de cadavres, dans le coin écarté où l'avait acculé Cerizay, non loin du corps de son adversaire.

CHAPITRE VI

LES VOLONTAIRES

– Où suis-je ?

M. de Vignerolles, soulevé sur un coude, promenait autour de lui des regards surpris, curieux, cherchant à se reconnaître, mais vainement.

C'était une chambrette de pauvre apparence, aux murs blanchis à la chaux, tout nus.

Une petite fenêtre, garnie de rideaux de percale d'une propreté douteuse, éclairait la pièce que de rares meubles garnissaient.

D'abord, le lit de fer dans lequel était couché le jeune homme ; puis, dans un coin, un escabeau boiteux ; dans un autre coin, une planche servant de toilette, supportant une cuvette et un pot à l'eau, tous les deux ébréchés.

Et c'était tout…

Non ; car le regard du jeune homme, après avoir ainsi erré, faisant l'inventaire de la pièce, ce qui n'avait pas été long, était revenu tout près de lui.

À son chevet, dans un vieux fauteuil en crin, qu'une main ingénieuse avait raccommodé avec de la ficelle, une femme était étendue, qui dormait.

Cette femme, Raymond ne la reconnut pas tout de suite, non plus qu'il ne se rendit compte de ce qu'elle faisait là.

À un sursaut plus brusque que les autres et qui arracha un craquement à sa couchette, la femme fit un mouvement.

Alors, il la reconnut.

– Pascaline ! s'exclama-t-il.

En entendant son nom, la dormeuse tressaillit et parut gênée.

– Je me suis assoupie, murmura-t-elle… j'en demande pardon à monsieur le comte…

Il l'écoutait, n'en pouvant croire ses oreilles.

Il la regardait, doutant du témoignage de ses yeux…

– Pascaline ! répéta-t-il, c'est vous !

Mais, ayant voulu s'incliner vers elle, il sentit une vive douleur et ne put retenir une exclamation rauque.

Pleine de sollicitude, Pascaline se pencha sur le lit.

– Ah ! mon Dieu ! Je parie que vous avez déplacé votre appareil.

Étendu sur le dos, replacé dans cette position par la douce pression des mains de la jeune femme, il balbutia :

– Quel appareil ?

Prestement, mais sans qu'il sentît pour ainsi dire l'effleurement de ses doigts, elle déboutonnait la chemise.

– Un appareil ! Quel appareil ? demanda-t-il.

Surprise, doutant qu'il parlât sérieusement, elle dit :

– Mais vous êtes blessé, monsieur le comte… ne vous souvenez-vous plus ?…

– Blessé ! moi ?

Il passa la main sur son front, cherchant à se rappeler.

Et alors, avec un visible effort de volonté, il se souvint :

L'attaque des Tuileries, la bataille, sa lutte avec Cerizay.

Puis, plus rien.

Comme si un voile s'était étendu devant sa mémoire à partir du moment où il était tombé.

– Gilberte ! balbutia-t-il d'une voix angoissée.

Sa pensée se reportait, à peine éveillée, vers celle qu'il aimait.

– Gilberte !

– Rassurez-vous, dit vivement Pascaline, Mlle de la Chantonnais est en sûreté.

Il poussa un soupir, interrogeant du regard la jeune femme, qui expliqua :

– Mademoiselle est repartie pour la Vendée, auprès de M. le marquis, votre père.

« Grâce à un sauf-conduit qu'on lui a procuré, elle a réussi à franchir les portes de Paris et, à l'heure actuelle, elle ne court aucun danger.

Raymond murmura, sur un ton de regret :

– Partie !

Pascaline crut deviner que dans ces deux syllabes, il y avait quelque reproche à l'adresse de la jeune fille.

Elle dit vivement :

– Mlle de la Chantonnais ne voulait pas vous quitter et elle a cédé à mes instances, mais seulement lorsque M. le comte a été hors de danger.

« Elle a voulu veiller à votre chevet, pendant les premiers jours, passant ses nuits à cette même place, dans ce même fauteuil où je me suis si maladroitement endormie, cette nuit, au lieu de veiller sur vous.

« Elle n'a consenti à s'éloigner que lorsqu'il lui a été démontré que sa présence vous mettait en péril de mort.

– Moi ! s'exclama Raymond, en péril de mort ! Et comment cela ?

– On vous cache, monsieur le comte, et c'est déjà un tour de force de vous avoir soustrait aux perquisitions.

« Mais cacher deux personnes devenait impossible et vous garder tous deux ici, c'était vous perdre tous les deux.

« Alors, Mademoiselle est partie.

« Il y a de cela huit jours.

Les yeux de Raymond s'écarquillèrent et il balbutia :

– Huit jours ! Tant que cela ! Mais quel jour sommes-nous donc ?

Pascaline consulta un calendrier accroché au mur par un clou et répondit :

– Le 14 septembre... monsieur le comte.

La surprise du jeune homme s'accrut davantage encore.

– Le 14 septembre !... Mais alors, il y a plus d'un mois que...

La jeune femme inclina la tête affirmativement.

– Oui, monsieur le comte, voilà un mois, il y a trois jours – c'était le 10 août – que ceux du peuple ont pris le château des Tuileries.

Raymond n'en pouvait croire ses yeux.

– Un mois ! alors, il y a un mois que je suis dans ce lit ?

– Oui, et bien malade... Nous avons même cru que vous alliez mourir.

« C'est miracle que vous ayez pu réchapper... et il y a cinq jours seulement que Mlle Gilberte est partie.

– Vous êtes sûre qu'elle ne court aucun danger ?

– Aucun ; on l'a accompagnée jusqu'en dehors des barrières : elle est sortie, déguisée en femme du peuple, dans une voiture de maraîcher.

« À Ablon, elle est montée dans une chaise de poste et voilà.

Raymond poussa un soupir.

Puis il demanda :

– Et le roi ?

– Hélas ! monsieur le comte, je n'entends rien à la politique ; mais d'après ce que j'entends dire, les choses vont mal pour Sa Majesté.

Comme elle achevait ces mots, voilà qu'au dehors, une rumeur sourde se fit entendre, grandissant d'instant en instant.

Puis soudain, par-dessus les bruits, venant de la rue Saint-Antoine, des chants éclatèrent qui firent tressaillir le jeune homme dans son lit.

Malgré la douleur qu'il ressentait à l'épaule, il s'était redressé sur un coude pour mieux entendre.

Inquiète, Pascaline demanda :

– Qu'avez-vous donc ?... vous êtes tout pâle !

– Laisse... ne crains rien... ce sont ces chants...

Au dehors, des centaines de voix hurlaient :

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière.

Des roulements de tambour, assourdissant les oreilles, couvraient par instants les voix, donnant à tout ce tumulte quelque chose d'impressionnant.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Raymond tout surpris.

– Les volontaires qui viennent de s'enrôler sans doute, et qui partent.

Raymond n'en revenait pas : les paroles de Pascaline n'avaient pour lui aucun sens.

Depuis un mois qu'il était étendu là, sur ce lit de douleur, ne pensant à rien, ne sachant rien, que d'événements s'étaient écoulés dont il n'avait pas conscience !

Et dans ses yeux il y avait un si grand étonnement, en même temps qu'une si intense curiosité, que sa compagne lui dit :

– Oui, l'ennemi menace la frontière.

« Les membres de la Convention ont déclaré la Patrie en danger, et les hommes se font soldats pour arrêter les Prussiens.

Raymond écoutait, ne pouvant se persuader qu'il entendait bien.

Il comprit cependant ou crut comprendre.

– Le roi de Prusse vient remettre de l'ordre en France ? dit-il.

– Oui, c'est cela.

– Il fait bien, déclara le jeune homme.

Comme il avait parlé un peu haut, Pascaline se pencha vers lui, un doigt sur la bouche, et d'une voix suppliante :

– Chut ! monsieur le comte… taisez-vous !… si l'on vous entendait…

– On ?… Qui cela… on ?… où suis-je donc ici ? Chez toi, n'est-ce pas ?

– Non. Vous êtes chez le maître du petit Nicolas Chardonnet.

– Chez le citoyen Floridor ?

– Parfaitement… Ah ! le gentil garçon ! et crâne et malin !

« Croyez-vous qu'il a réussi à faire passer Mlle de la Chantonnais pour une parente à lui, domestique au château, et qu'il l'a cachée ici pendant trois semaines, sans que son patron y voie autre chose que du feu !

« Et vous donc, un garde national qu'il avait vu blesser, dans le jardin des Tuileries, par un Suisse…

Les sourcils froncés, Raymond écoutait ces explications qui lui paraissaient tellement extraordinaires qu'il n'était pas éloigné de les trouver invraisemblables.

– Maintenant, murmura Pascaline, je crois que le patron de Nicolas n'a pas été dupe des ruses du gamin.

« Mais c'est un brave homme qui n'a pas trouvé sans doute qu'une jeune fille et un blessé puissent nuire aux intérêts du peuple.

Au dehors, la foule enthousiasmée défilait toujours et les chants continuaient d'emplir l'espace.

Raymond écoutait, tout troublé, tout bouleversé, se sentant en proie à un sentiment étrange, tout nouveau pour lui.

Pascaline murmura doucement :

– Le docteur a recommandé que vous ne vous fatiguiez pas ; votre blessure est cicatrisée, mais le moindre effort pourrait la rouvrir.

– Laissez-moi, dit presque brutalement le jeune homme.

L'oreille tendue, il écoutait… lui, qui en était toujours au même point où il en était un mois auparavant, lorsqu'il avait participé à la défense des Tuileries, il frémissait en écoutant passer ces masses populaires, en route pour la frontière où elles allaient barrer le passage à l'ennemi.

Mais l'ennemi du peuple, c'était l'ami du roi !

Ces étrangers, qui venaient remettre sur son trône le représentant de la monarchie française, ces étrangers, lui, Raymond de Vignerolles, son devoir était de faire des vœux pour leur succès.

Et cependant, ces succès, les Prussiens ne pouvaient les obtenir qu'en battant leurs adversaires.

Ils ne pouvaient gagner Paris qu'en marchant sur le ventre du peuple parisien.

Une angoisse douloureuse lui étreignait la gorge.

Il retrouvait les sensations atroces qu'il avait éprouvées et qui l'avaient torturé, un mois auparavant, lorsqu'il s'était vu soudainement face à face avec les insurgés du 10 août.

Sans doute, ils s'attaquaient à tout ce qu'il y avait de respectable et de vénérable dans le pays.

Sans doute, ils étaient en révolte contre les lois et contre les usages.

Mais il n'en était pas moins vrai qu'ils étaient Français et que pour faire son devoir, il lui avait fallu se meurtrir le cœur.

Il en était là de ses amères réflexions, lorsqu'on heurta tout doucement à la porte…

– Qui vient là ? demanda-t-il brusquement à Pascaline.

Celle-ci eut un sourire entendu et murmura :

– Ce doit être le petit Nicolas qui vient prendre des nouvelles de M. le comte.

Le visage du blessé se détendit et il repartit :

– Fais-le entrer… que je le remercie, ce brave gamin, non pas tant de ce qu'il a fait pour moi… que de ce qu'il a fait pour Gilberte.

La jeune femme s'était dirigée vers la porte, sur la pointe des pieds, et l'avait ouverte.

Par l'entre-bâillement passa la tête au masque futé de Nicolas Chardonnet.

– Comment va ce matin ? demanda-t-il tout bas.

Mais Raymond, qui avait entendu, lui dit :

– Entre, petit, ça va bien… et je veux te dire quelque chose.

– Bah ! Revenu à lui ! en v'là un événement !

Et s'avançant vers le lit, Nicolas ajouta, mi-railleur, mi-ému :

– Vous savez… c'est pas pour dire… mais vous y avez mis la réflexion avant de savoir si vous vouliez, oui ou non, descendre la garde.

– Petit malheureux ! s'écria Pascaline en joignant les mains.

– Ben quoi ! ça fait pas mourir de parler de ça… Pas vrai… citoyen ?

Raymond saisit la main du gamin et la serra avec force.

– Tu sais, dit-il, que tu n'as pas obligé un ingrat ; je suis au courant de ce que tu as fait pour Mlle de la Chantonnais… et, plus tard…

Mais le gamin lui coupa irrévérencieusement la parole en ricanant :

– Plus tard… ben, vous savez, faut vous dépêcher… parce que, vous savez, j'ai idée que nous allons avoir une distribution de pruneaux qui ne seront pas d'Agen… et dame !… ça tape dans

le tas, sans discerner si c'est des petits ou des grands que ça fauche.

Raymond le regardait, ne comprenant pas.

– Ben, oui… je pars… je viens de signer mon engagement et je me mets en route ce soir pour Verdun où on rassemble un corps d'armée.

Pascaline bégaya, effarée :

– Vous ! un enfant… soldat ?…

Nicolas releva fièrement la tête et jeta à la jeune femme un regard courroucé :

– Un enfant ! Demandez donc au citoyen s'il s'en souvient, comment l'enfant s'est conduit au 10 août.

« Sûr que ça ne devait pas l'enchanter de me voir faire ça… mais enfin, chacun ses idées, pas vrai, citoyen.

Et avant que Raymond eût pu placer un mot, le gamin poursuivit :

– Souhaitez seulement que le roi de Prusse en ait beaucoup du calibre de Bibi en travers de sa route : et vous ne le verrez pas si vite que ça venir parader au Cours-la-Reine à la tête de ses soldats, comme le duc de Brunswick s'en est vanté.

Raymond, à ces mots, sentit un petit picotement au cœur.

– Non… tu peux être un gamin, dit-il, mais tu te conduis comme un homme ; seulement, ce dont je te sais un gré infini, ce n'est pas tant de la manière dont tu te bats que de la manière dont tu agis dans la victoire.

Alors, avec une emphase qui sentait le club d'une lieue, Nicolas déclama :

– Les hommes libres, citoyen, sont les seuls à être vraiment magnanimes.

Puis, redevenant gamin, il ajouta, avec une émotion vraie :

– Ce n'est pas pour dire, citoyen, mais je suis joliment content de vous voir comme ça, rapport à ce que les choses vont se gâter peut-être !

– Se gâter !

– Oui, depuis deux ou trois jours, il y a de vilaines figures qui rôdent autour de la maison, des figures de mouches… vous savez, des agents de police… et aussi quelques têtes que j'ai reconnues pour les avoir vues à la section des Minimes… le fameux soir…

Il s'interrompit. Pascaline était devenue toute pâle et ses mains s'étaient jointes dans un mouvement d'effroi.

– Mon Dieu ! balbutia-t-elle ; est-ce que vous auriez vu ?…

– Le citoyen Cerizay… oui, citoyenne…

La jeune femme dut s'asseoir sur un fauteuil, pour ne pas défaillir.

Nicolas murmura :

– Vous m'excuserez, citoyenne, de vous faire de la peine comme ça ; mais vaut mieux que vous sachiez la vérité.

« Parce que, faut pas plaisanter, il y va de votre tête.

– De ma tête ?... Qu'ai-je fait ?

– Vous êtes une amie d'une amie de la reine, et ça suffit pour vous faire jeter en prison ; or, une fois en prison, vous savez, je ne donnerais pas un liard de votre peau.

Raymond demanda :

– Tu crois qu'on viendrait arrêter Pascaline... et que ce serait son mari...

– J'en sais rien... j'ai appris ça par un gamin du quartier dont le père est très lié avec un garde national de Charonne.

« Paraît qu'y va y avoir un chambardement général et que des arrestations vont être opérées dans notre rue.

Pascaline s'était redressée, pâle, mais soudainement vaillante.

– Eh bien ! qu'il vienne, déclara-t-elle d'une voix vibrante, je l'attends ; je veux voir si ce monstre aura le courage de m'arrêter, de me tuer, de...

Nicolas ne la laissa pas achever.

– C'est de la folie, déclara-t-il, et vous ne ferez pas ça.

« Vous serez bien avancée quand vous pourrirez au fond d'une prison, comme un tas de braves gens qu'on y a jetés pêle-mêle depuis un mois.

– Il n'oserait pas !

– Vous oubliez qu'il n'est pas seul, citoyenne... Les autres, les fédérés bretons, sont comme des enragés.

« Ils savent que vous étiez au service d'une aristocrate et c'est assez pour qu'on vous coupe la tête.

La jeune femme poussa un soupir et murmura :

– Pour ce que l'avenir me réserve ! Autant en finir tout de suite. À quoi voulez-vous donc que j'emploie ma vie ? murmura-t-elle d'une voix brisée.

Nicolas haussa les épaules et riposta :

– Voulez-vous que je vous indique de l'occupation, et un genre d'occupation qui vous changera diantrement les idées ?

« Venez avec moi.

– Avec toi ? répéta la pauvre femme... Quoi faire ?

– Vous verserez à boire à ceux qui auront soif... Vous panserez ceux qui seront blessés ; vous consolerez ceux qui auront de la peine et qui regretteront leur fiancée ou leur femme...

Raymond, ahuri par cette proposition à laquelle il était loin de s'attendre, fixait sur le gamin des regards surpris.

– Tu veux qu'elle aille à la frontière ? demanda-t-il...

– Pourquoi non ? répliqua Nicolas, un peu froissé.

« Jusqu'à présent, c'est des femmes qui ont fait le métier de vivandière, et je vous jure qu'en ce moment on en a besoin.

« Tous ceux qui s'engagent… emballés par les applaudissements, par les roulements de tambours, par les chansons, quand y se trouveront nez à nez avec les soldats à Brunswick… dame ! j'imagine que ça leur fera un drôle d'effet… et un petit verre d'eau-de-vie ne sera pas de trop pour leur remettre les jambes d'aplomb.

Il plaisantait en disant cela et il ajouta :

– Tous n'ont pas vu le feu comme Bibi… et la première balle… ça impressionne toujours.

Pascaline ne savait que résoudre, que dire.

Elle se tourna vers M. de Vignerolles, semblant lui demander conseil.

Le jeune homme paraissait fort perplexe.

– Écoutez, lui dit-il tout à coup, à tout prendre, le conseil que vous donne notre ami n'est point aussi déraisonnable qu'il le paraissait tout d'abord.

« Vous voici privée de votre défenseur naturel, qui était votre mari, sans famille… avec un gros chagrin dans le cœur.

« Il faut sauver votre vie et ne pas vous laisser mourir de chagrin.

« Vous avez un fils pour lequel vous devez vous conserver.

« L'armée, c'est une famille aussi, plus grande que l'autre, mais dont tous les membres se soutiennent mutuellement, se défendant et s'aimant.

« Nicolas a raison : vous trouverez à l'armée la protection et la distraction qui vous font défaut.

Nicolas la regardait, attendant sa décision.

– Eh bien ! dit-il, faut prendre un parti... et pas trop traîner... car j'ai idée que les fédérés bretons ne tarderont pas à venir promener leurs sabots par ici. En ce cas, vous savez...

Brusquement, Pascaline déclara :

– Soit ! aussi bien, comme vous le disiez, monsieur le comte, ça me changera de voir du pays ; et au moins, je serai utile à tous ces pauvres garçons qui vont se trouver bien dépaysés.

Nicolas battit un entrechat.

– Chouette !... je vous ferai mettre de la même demi-brigade que moi... nous ferons campagne ensemble. Nous nous couvririons de gloire.

Et il se mit à hurler à tue-tête :

– Vive la Nation !

Mais presque aussitôt, épouvanté par les échos qu'avait éveillés dans toute la maison sa voix perçante, il se tut, prit une mine piteuse et murmura :

– Nom d'une trompette !... si le citoyen Floridor m'entendait... ça ferait du propre !

« Lui qui a tant peur des ennuis... il serait capable de mettre le citoyen dehors, de peur que lui, on le mette dedans...

Pascaline demanda :

– Mais qu'est-ce que va devenir M. le comte ? Tu pars, tu ne seras plus là pour le protéger.

« Tu me fais partir, et je ne serai plus là pour le soigner.

Les regards de Nicolas s'effarèrent.

– C'est que c'est vrai, tout de même ! j'oubliais le citoyen comte.

« Diable ! diable ! et moi qui ai ma feuille de route pour gagner Verdun dès demain.

M. de Vignerolles eut un geste plein d'assurance.

– Ne t'inquiète pas, mon garçon, déclara-t-il ; dès demain, j'aurai trouvé un autre gîte et Pascaline pourra s'en aller, le cœur tranquillisé !

– Je ne quitterai pas monsieur le comte, qu'il ne soit complètement guéri.

Nicolas déclara :

– Oh ! complètement, citoyenne, c'est peut-être demander beaucoup.

« Il ne faut pas être trop exigeant : sinon les fédérés bretons pourraient bien se charger d'une guérison plus radicale.

Comprenant ce à quoi le gamin faisait allusion, Pascaline poussa une exclamation terrifiée.

– Dame ! riposta le gamin en étendant le bras, comme on dit, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

« Jusqu'à présent, je n'ai rien dit, parce que m'était avis qu'il n'y avait pas de danger.

« Mais maintenant, dame ! on est sous le coup d'une visite désagréable.

« Et je vous préviens.

Pascaline bégaya, la tête perdue, en regardant Raymond avec des yeux effarés :

– Que faire ?

– Nicolas va m'aider à me lever, à m'habiller, déclara M. de Vignerolles sur un ton d'assurance qui tranquillisa presque la jeune femme.

« Ensuite, s'il ne craint pas de se compromettre, il me prêtera son épaule pour sortir et m'accompagner là où je veux aller.

– Mais vous ne pourrez pas ! s'écria Pascaline.

– On peut ce qu'on veut, répondit tranquillement le jeune homme ; passez dans la pièce voisine et laissez-nous.

Les yeux rouges de larmes, la poitrine oppressée, Pascaline obéit.

Demeuré seul avec Raymond, le gamin se mit en mesure de remplir son office de valet de chambre improvisé.

Grâce à une force de volonté peu commune, le jeune homme réussissait à se maintenir sur ses jambes fléchissantes.

Il déclara, en haussant les épaules :

– Maintenant, je n'ai plus besoin de personne : me voici debout, vaillant et ingambe.

Mais Pascaline, qui venait de rentrer dans la chambre, se rendait bien compte des efforts que faisait le pauvre garçon, car elle eut un hochement de tête et murmura :

– Hélas ! monsieur le comte, êtes-vous aussi vaillant que cela ?

– Tu vas voir, répondit-il avec assurance.

Et achevant de boutonner une veste appartenant à Floridor, que Nicolas était allé lui chercher, il enfonça, jusqu'aux yeux, d'un coup de poing délibéré, un vieux feutre, couvre-chef du comédien.

– En route ! dit-il à Nicolas.

Et à Pascaline :

– Ma chère amie, nous nous quittons… il me reste à te souhaiter bonne chance et à te dire au revoir.

La jeune femme, angoissée :

– Au revoir, répéta-t-elle.

Elle avait des larmes plein les yeux, et on sentait que les sanglots, à grand'peine contenus, l'étouffaient.

CHAPITRE VII

LES VOLONTAIRES (*suite*)

Après avoir pris congé de M. de Vignerolles place du Palais-Royal, nouvellement dénommé « Palais-Égalité », Nicolas se mit en marche à grandes enjambées, dans la direction de l'Hôtel de Ville ; là, des bureaux avaient été installés pour recevoir toutes les demandes d'engagement des volontaires qui voulaient partir à la frontière.

Une foule compacte stationnait devant le palais municipal, foule composée de femmes, d'hommes d'enfants, de vieillards.

Ceux qui venaient de signer leur engagement étaient accompagnés par leurs familles, pleines d'enthousiasme.

Les chants succédaient aux chants, les acclamations aux acclamations, et par-dessus tout, les roulements de tambours éclataient, sonores, vibrants.

Prestement, Nicolas, qui ne se sentait pas la patience de faire la queue, ce qui aurait pu le conduire jusqu'à la nuit, se glissa à travers les groupes, comme une anguille.

Il trouva le moyen de franchir le cordon de sentinelles qui maintenaient l'ordre, en contenant les impatiences patriotiques des citoyens volontaires et, en un clin d'œil, arriva dans un bureau où deux employés se tenaient, écrivant les déclarations, recevant les signatures, et assignant une garnison à ceux qui se présentaient.

En voyant Nicolas, ils se mirent à rire.

– L'Assemblée nationale n'a pas encore décrété qu'il serait formé un corps d'enfants de troupe, dit l'un d'eux.

– Tu repasseras dans quelques années, fit l'autre.

Le gamin devint rouge comme une pivoine ; il redressa sa petite taille et, toisant fièrement ses interlocuteurs :

– Ce que c'est que de parler sans savoir, citoyens.

« Ce qui prouve que la longueur de la langue est proportionnée à la longueur des jambes.

« Je suis soldat !

– Toi ! s'écrièrent-ils ensemble, véritablement stupéfaits.

Et l'un des deux agents, le plus incrédule :

– Je demande à voir.

Nicolas ne se fit pas prier ; il prit dans la poche de sa veste le précieux papier, revêtu de cachets authentiques, signé par le secteur de son quartier et contresigné par un membre de la Commune.

– Voilà ! dit-il, en le mettant brutalement sous le nez des employés.

Ceux-ci n'en pouvaient croire leurs yeux.

– Faut-il tout de même qu'on ait peur des Prussiens pour qu'on accepte les enfants de ton âge ?

– Parbleu ! Tu ne sais donc pas lire ? Tu n'as pas vu que j'étais tambour…

« Un tambour !

« Y a pas besoin d'avoir du poil sous le nez pour vous rouler une charge, ou battre des raflafla.

Honteux un peu de s'être fourvoyé de la sorte, un des commis demanda :

– Qu'est-ce que tu veux, alors, puisque tu es engagé ?

– Un engagement pour ma sœur.

– … Qui veut être tambour, elle aussi ? ricana l'un des individus.

– Non, elle veut être vivandière.

L'employé fit claquer sa langue et dit narquoisement :

– Mazette ! rien que ça d'ambition !

– Ça vaut-il pas mieux que de s'aplatir là sur une chaise, devant une table, à inscrire ceux qui veulent aller servir la patrie ? riposta le gamin, au nez duquel la moutarde commençait à monter.

L'autre voulut se mettre en colère.

– Attends, galopin ! cria-t-il, en faisant mine de lui tirer les oreilles.

Mais Nicolas eut un geste très digne et riposta :

– Prends garde, citoyen, tu vas mettre la main sur un des soldats de la Nation, et il pourra t'en cuire.

– Un soldat, toi ! un enfant de troupe, veux-tu dire ?

– N'empêche que dans quelques jours, j'aurai un sabre au côté, et que j'ai la prétention de m'en servir avec autant de courage qu'un autre.

Il ajouta, en dévisageant son interlocuteur :

– Et estime-toi heureux que je ne l'aie pas sous la main, car tu aurais bien pu t'assurer par toi-même si la lame en était bien affilée.

– En tout cas, répondit l'employé en riant à se tordre, si ton sabre ne l'est pas, ta langue l'est joliment.

Et lui tendant un papier que son compagnon avait griffonné pendant cette altercation :

– Tiens ! voilà pour la vivandière Pascaline… et vive la Nation !

Nicolas s'empara du précieux papier avec un empressement qui eût pu paraître louche aux employés de la Commune.

Et il hurla à pleins poumons :

– Vive la Nation !

Des escaliers, des couloirs, des galeries, aussitôt monta vers lui, semblable à un écho formidable :

– Vive la Nation !

C’étaient les volontaires qui prenaient patience, avant que d’être admis à signer leur engagement.

Comme il avait fait pour entrer à l’Hôtel de Ville, Nicolas, pour arriver à en sortir, dut se glisser à travers les groupes, passant comme une anguille entre les jambes de ceux qui stationnaient, écrasant quelque peu les pieds et meurtrissant les côtes.

Enfin, il fut dehors et s’élança comme un cerf à travers les rues.

Il avait hâte de rejoindre sa protégée, ayant l’angoisse que quelque incident ne fût survenu durant son absence, incident qu’il redoutait depuis quelques jours.

Il l’avait dit, avec une grande franchise, à Pascaline et à M. de Vignerolles : depuis deux ou trois jours, de vilaines figures rôdaient dans la rue de l’Arbre-Sec, des figures de fédérés bretons ou marseillais, énergumènes prêts à tout.

Et parmi ces figures, il lui avait bien semblé reconnaître celle du citoyen Cerizay, l’homme de la section des Minimes.

Ce n’avait pas été d’ailleurs pour une autre raison qu’il avait hâté le départ du jeune comte, malgré sa blessure, et qu’il était venu sans tarder à la Commune chercher ce papier concernant Pascaline.

Papier sauveur dont il sentait toute l’importance et qu’il serrait nerveusement contre sa poitrine.

Pourvu qu’en son absence il ne fût rien arrivé !

Hélas ! les pressentiments du gamin étaient justes.

Il n’y avait pas deux heures que Nicolas avait quitté le logis du citoyen Floridor, que la rue de l’Arbre-Sec avait été mise en émoi par l’arrivée d’une troupe de fédérés.

Ils étaient, pour la plupart, pris de boisson et ils hurlaient à tue-tête les refrains révolutionnaires les plus épouvantables.

Tous les habitants de la rue coururent à leur fenêtre, descendirent sur le pas de leur porte.

C’était, de leur part, de l’audace, car on commençait à pressentir l’importance que la canaille allait prendre et les honnêtes gens tremblaient.

Aussi, chacun, en voyant arriver ces énergumènes armés de sabres, de piques, s’était-il demandé, si, par hasard, ce ne serait pas lui l’objet de cette visite.

Chacun respira, quand il vit la troupe s’arrêter devant la porte du voisin.

L’homme qui paraissait conduire les autres heurta rudement la porte avec la crosse d’un pistolet d’arçon qu’il brandissait comme il eût fait d’un sabre de commandement.

Ce fut Floridor lui-même qui vint ouvrir.

À la vue de ces gens armés, à mines patibulaires et à attitudes menaçantes, l’artiste recula d’un pas.

Le chef de la bande l’interpella rudement et allant droit au but de sa visite :

– Citoyen, tu as été signalé comme donnant asile chez toi à des ennemis de la Nation.

Floridor devint tout pâle et fléchit sur ses jarrets.

– Moi ! balbutia-t-il, à des ennemis de la Nation !

Il se mit à rire, mais d'un rire forcé, qui s'étrangla dans sa gorge, et il balbutia :

– Je suis bien connu dans le quartier pour mon civisme et ceux qui t'ont dit de telles choses t'ont mal renseigné.

– Alors, tu nies avoir personne chez toi ?

– Je n'ai pas dit cela. Je dis que ces personnes sont dévouées à la Nation comme tu peux l'être toi-même.

– C'est bon ; mène-moi à elles.

Plus mort que vif, l'artiste se mit à marcher, suivi de Cerizay et d'une demi-douzaine de ses compagnons.

Les autres formèrent un cordon armé autour de la maison, gardant la porte et les fenêtres pour empêcher quiconque de sortir sans permission.

Quand elle vit apparaître son mari, Pascaline jeta un cri.

S'adressant à Floridor, Cerizay dit rudement :

– On m'avait signalé la présence d'un homme. Je ne le vois pas.

– C'est vrai, balbutia le pensionnaire du Théâtre-Français, dont les yeux roulaient, affolés, dans l'orbite.

Surpris de ne pas apercevoir le prétendu garde national, il ajouta :

– Je ne le vois pas non plus.

Et à Pascaline :

– Qu'est-il devenu ?

Éperdue, mais cependant conservant, par une force de volonté remarquable, sa présence d'esprit, la pauvre femme répondit :

– Il est sorti avec votre petit domestique ce matin même, pour s'en aller à la Commune.

Noël Cerizay fronça les sourcils :

– Quoi faire à la Commune ?

– S'engager.

Noël Cerizay eut un hochement de tête plein de menaces.

– La belle histoire !... S'engager !... comme si les aristocrates allaient prendre les armes pour défendre la Nation !...

Floridor haussa les sourcils :

– Un aristocrate ?... lui... ce brave garçon... blessé à l'attaque des Tuileries.

– Blessé par qui ?

– Par un Suisse... C'est mon officieux qui y était et qui l'a vu.

L’artiste retrouvait un peu d’assurance. Étant donnée la tournure que prenaient les choses, il comprenait que l’aventure était sérieuse et pourrait même tourner au tragique.

C’était de sa liberté… de sa vie même qu’il s’agissait.

Noël demanda à Pascaline :

– Vont-ils revenir ?

– Je ne sais qu’une chose : c’est qu’ils sont partis.

L’énergumène lâcha un juron épouvantable et, se tournant vers ses hommes, il gronda avec rage :

– Voyez-vous ! les oiseaux sont envolés !

Puis, se tournant vers Pascaline :

– En tout cas, vous, vous payerez pour eux !

Floridor voulut intervenir ; c’était un brave homme et, quoiqu’il eût grand’peur, une force supérieure à sa peur le poussait à prendre la défense de cette malheureuse.

– Mais c’est une brave femme, déclara-t-il.

– Elle ? l’interrompit brusquement Noël… c’est une servante des aristocrates.

L’artiste, stupéfait, s’écria :

– C’est impossible ! c’est une…

Mais le terrible Breton ne le laissa pas poursuivre :

– Tais-toi ! gronda-t-il ; tu joues ta tête !

Et s'adressant à Pascaline :

– Nieras-tu que tu sois la servante de la citoyenne Chantonnais, demoiselle d'honneur de l'Autrichienne ?

Pascaline leva fièrement la tête et répondit avec fermeté :

– Je n'ai rien à nier de ce qui est honorable… C'est vrai, j'ai comme sœur de lait Mlle de la Chantonnais, au service de laquelle j'étais.

Noël Cerizay poussa un cri de joie, et se tournant vers ses acolytes :

– Vous l'entendez ? dit-il.

Des rugissements lui répondirent, et un mouvement se fit parmi les brutes qui l'avaient accompagné.

On eût dit que ces misérables allaient se jeter sur la malheureuse.

Toute droite, les défiant du regard, elle les attendait.

Impressionnés peut-être par la crânerie de cette attitude, ils s'immobilisèrent.

Alors, elle demanda :

– C'est là tout mon crime… c'est d'avoir été au service d'une jeune fille aussi innocente que moi-même, et qui était presque une sœur.

Une voix lui répondit brutalement :

– Élevée ainsi, il est impossible que tu aimes la Nation.

– Si la Nation n'a d'autres amis que ce misérable, – et elle désignait son mari, – ah ! certes non, je ne l'aime pas !

Tout pâle de colère, Noël hurla :

– Vous l'avez entendue… elle insulte la Nation. Empoignez-la et qu'on la mène en prison.

En ce moment, il y eut des cris au dehors, un bruit d'armes, des appels, des jurons.

Puis un remous se produisit dans les rangs de la petite troupe de gardes nationaux qui avait accompagné Cerizay.

Et dans le vestibule qui précédait la pièce dans laquelle ils se trouvaient, une voix répéta :

– En prison ! Oh ! la ! la !

Et un grand éclat de rire plein de moquerie.

Tous les assistants furent saisis et regardèrent Noël Cerizay.

Une pâleur livide avait envahi son visage : quel était donc celui qui se permettait de ridiculiser ses ordres ?

Il s'élança vers la porte, écartant, les soldats pour s'emparer lui-même de celui qui…

Mais il s'arrêta net sur le seuil, se trouvant nez à nez avec un gamin qui le regardait, en se moquant de lui.

Ah ! ce gamin !

Il le reconnut tout de suite ; c'était celui qui, pendant cette fameuse séance à la section des Minimes, au cours de laquelle sa femme était venue le relancer, c'était ce gamin qui l'avait nargué si crânement, sifflant quand il parlait, applaudissant lorsque parlaient ses adversaires.

Il étendit la main vers lui.

Mais Nicolas, agile comme un singe, sauta de côté, se mettant, d'un bond, hors de sa portée.

Là, il plaça les poings sur les hanches et dit :

– Touche pas, citoyen ! sans ça, il pourrait t'en cuire.

– Citoyens ! cria Noël, aveuglé par la fureur, saisissez cet avorton.

– Le premier qui me touche, je le mouche, déclara Nicolas sans forfanterie.

Et il sortit de dessous sa carmagnole un grand pistolet d'arçon, qu'il avait conservé depuis le jour de la prise des Tuileries.

Cela l'amusait de jouer au soldat, et puis, par ces temps troublés, savait-on ce qui pouvait arriver ?

Les gardes, un peu interloqués, s'immobilisèrent.

Nicolas en profita pour déclarer :

– Je suis soldat… j'appartiens à la 2e demi-brigade en formation à Verdun… je pars demain pour rejoindre mon corps.

« Un sectionnaire qui aurait l'audace de toucher à un soldat de la Nation… il aurait affaire à la Commune.

– Soldat, toi ! ricana Cerizay, un peu interloqué cependant par la belle assurance du gamin… il y a donc des nourrices, à Verdun !…

– On est toujours assez grand pour battre une charge, riposta l'enfant.

« Et j'aime mieux jouer au soldat devant les Prussiens et les Autrichiens, que de jouer au bourreau et au geôlier devant des enfants et des femmes.

L'attaque était tellement directe que Cerizay fit un pas, levant la main.

Nicolas braqua dans sa direction le canon de son pistolet.

– C'est pour toi, la dragée, Cerizay, déclara-t-il, et quoiqu'elle ne soit pas de Verdun, je la crois de bonne qualité.

– Tu as des papiers établissant que tu dis la vérité ?

– Voici ma feuille de route… si tu sais lire.

Et le petit tendait au misérable un papier qu'il avait tiré avec importance de la poche de sa veste.

Cerizay y jeta un coup d'œil et le lui rendit brutalement, sans pouvoir retenir un grognement plein de rage.

Il voyait sa proie lui échapper.

Une partie de sa proie seulement ; car restait Pascaline qui allait payer pour les deux, elle.

– C'est bien ! grommela-t-il.

Et tournant les talons, il dit à la pauvre femme :

– Tu vas nous suivre, citoyenne.

– Bien ! dit-elle avec calme.

Mais Nicolas s'élança et se plaça devant elle :

– Non ! dit-il crânement ; vous ne suivrez pas cet homme, citoyenne ; car vous n'avez désormais d'autres ordres à exécuter que ceux que vous donnera votre général.

Pascaline s'était arrêtée, interdite.

Cerizay eut un mouvement de colère.

Il tendit son poing fermé vers le gamin, en grondant :

– Misérable avorton, tu me paieras cher ta conduite…

Nicolas eut un geste gouailleur pour traduire impertinemment l'effet que lui produisait la menace du fédéré breton.

– Pour ça, dit-il, citoyen, c'est une autre affaire : quand vous voudrez… mais pas sous la forme qu'il vous plaira.

« Je suis soldat, maintenant, et je suis prêt à vous passer au travers du ventre mon sabre… quand on m'en aura donné un.

Et à Pascaline :

– Ne craignez rien, citoyenne, vos papiers sont en règle, et si cet homme a des réclamations à adresser, qu'il écrive au général Anselme, qui commande le corps d'armée du Midi.

Puis il tourna le dos sans façon à Cerizay, écumant de rage, et s'approcha de la jeune femme, en proie à un trouble inexprimable.

– Vous partez ce soir, lui dit-il, le comité de la guerre a réquisitionné des voitures pour transporter le plus rapidement possible les volontaires de Paris sur le lieu de la guerre ; j'aurais voulu vous avoir avec moi ; mais pas moyen.

« Vous n'avez que le temps de faire vos préparatifs.

Abasourdie, Pascaline ne savait que répondre.

Cerizay et ses hommes étaient toujours là, qui l'hypnotisaient par leur présence.

Alors le gamin, s'adressant à eux :

– Citoyens, leur dit-il délibérément, certes, je serais désolé que vous puissiez croire que mon intention est de vous renvoyer.

« Loin de moi une pareille pensée.

« Mais j'ai idée que mon patron, le citoyen Floridor, un dévoué à la Nation, celui-là, ce qui ne l'empêche pas d'être, en même temps, un brave homme, j'ai idée qu'il ne serait pas fâché de passer avec moi, en famille, pour ainsi dire, les dernières heures que la Patrie me permet de lui consacrer. Donc…

Et d'un geste ironique, il leur montrait la porte.

Des protestations forcenées se firent entendre.

Cerizay, blême de colère et les yeux fulgurants, s'avança vers lui.

– Si je te faisais fourrer en prison ? grommela-t-il.

Le jeune garçon haussa les épaules avec une indifférence merveilleuse.

– C'est à tenter, citoyen ; seulement j'ai bien peur que, ce faisant, tu ne prépares tout simplement ton cachot.

« La patrie est en danger, et le citoyen délégué à la guerre pourrait peut-être trouver mauvais alors qu'on manque de soldats aux frontières, que tu fasses jeter en prison ceux qui veulent bien aller risquer leur peau pour défendre la tienne.

Et brusquement :

– Maintenant, proposa-t-il, il y aurait peut-être un moyen de s'arranger : pars à ma place.

« En ce cas, comme la patrie gagnerait à troquer un gamin tel que moi contre un homme comme toi, solide, vigoureux et capable de fournir de longues étapes, je saurais me résigner… dans l'intérêt du pays.

Cela, il l'avait dit avec un merveilleux aplomb.

Ce petit Nicolas eût été un comédien admirable.

Seulement il ne put garder longtemps son sérieux.

Il finit par éclater de rire, ajoutant :

– Mais je suis bien tranquille : ce ne sont pas les plus empressés à attaquer les femmes et les blessés qui se soucient le plus d'aller exposer aux balles prussiennes leur précieuse vie.

« Donc, tout fédéré que tu sois et tout Breton que tu sois aussi, tu vas me faire le plaisir de tourner les talons pour nous laisser en paix à nos épanchements de famille.

« Il n'y a ici que de braves gens… tu entends, citoyen Cerizay : c'est te dire que ta place est ailleurs.

Cerizay tremblait de colère, sa main étreignait nerveusement la poignée du grand sabre, dont le fourreau traînait à terre avec un bruit de ferraille, agaçant et ridicule, étant donnée la personnalité de celui qui avait cru devoir s'affubler de cet engin guerrier.

– En route… mais c'est pour revenir.

Nicolas lui adressa un salut moqueur, lui criant pour qu'il entendît bien, car il avait déjà franchi le seuil de la porte :

– On te verra toujours avec plaisir, citoyen fédéré !

Floridor demeurait là, abasourdi, épouvanté aussi de cette audace.

Pascaline prit entre les siennes les mains du gamin.

– Imprudent ! dit-elle, cet homme est méchant et vous perdra.

– Croyez-vous donc que je vais l'attendre, riposta Nicolas. Il croit que nous partons ce soir, c'est tout de suite qu'il nous faut filer.

« J'ai appris à la Commune que vous étiez signalée et moi aussi, rapport à Mlle de la Chantonnais et à M. de Vignerolles.

« L'air de Paris ne nous vaut rien, ni à l'un, ni à l'autre.

« Dans le Midi, vous serez en sûreté ; le drapeau vous protégera.

– Croyez-vous que cet homme hésitera à venir me relancer jusque-là ?

– Vous verrez bien… d'ailleurs, le temps qu'il vous cherche et qu'il vous trouve…

Et à son patron, délibérément, il dit :

– Allons, citoyen Floridor, allez chercher dans votre cave une de ces bonnes bouteilles qui vous restent ; vous ne sauriez la mieux employer qu'à boire avec nous le coup de l'étrier.

CHAPITRE VIII

SUR LA GRAND'ROUTE

On se battait partout…

Au nord, à l'est contre les Prussiens et les Autrichiens.

Au sud-ouest contre Espagnols.

Au sud-est contre les Piémontais.

En un clin d'œil, il avait fallu que la Convention organisât des armées pour couvrir ses frontières.

Et l'enthousiasme était tel que, partout, on faisait face à l'ennemi !…

Bien plus, les troupes de la Nation prenaient en certains points l'offensive.

Custine envahissait l'Allemagne.

Montesquiou conquérait la Savoie.

Le général Anselme entreprenait de chasser les Piémontais du comté de Nice.

Son corps d'armée, fort à peine de quelques milliers d'hommes, ayant pour toute cavalerie deux escadrons de dragons, appuyé, il est vrai, par la flotte de l'amiral Truguet, avait franchi le var, avec Nice pour objectif…

Entreprise téméraire, si l'on veut réfléchir que le roi de Sardaigne avait dans le comté environ huit mille hommes de troupes régulières, dont quatre régiments suisses de deux bataillons et dix à douze mille hommes de milice du pays.

Le tout aux ordres du général Saint-André.

Deux cent quatorze pièces de canon garnissaient Nice, Montalban, les côtes et la rive gauche du Var.

Les Piémontais étaient en outre bien approvisionnés en subsistances et en munitions de guerre de toute espèce.

Le général Anselme, avec les maigres ressources dont il disposait, demanda le succès à l'audace…

Il s'approcha hardiment du Var, faisant faire à ses soldats des marches et des contre-marches, donnant partout sur son passage des ordres pour le logement de quarante mille hommes, cherchant à illusionner l'ennemi sur le nombre de ses troupes et à donner à celles qu'il commandait l'allure d'une simple avant-garde.

C'est ainsi qu'il avait traversé sans escorte tout le département, n'ayant rencontré nulle part une résistance sérieuse.

Les troupes sardes se retiraient devant lui, épouvantées par l'annonce de l'armée formidable qu'il devait soi-disant précéder.

Le 20 septembre, les éclaireurs étaient arrivés à quelques portées de fusil de Nice.

Par ses espions, Anselme avait appris que la population, surexcitée par les émigrés, songeait à se défendre…

Il n'approchait donc que lentement, avec les précautions d'usage, son mince corps d'armée couvert par un rideau d'éclaireurs choisis parmi ses cavaliers les plus intelligents.

Le fusil sur la cuisse, le doigt sur la détente, prêt au coup de feu, un dragon s'avançait au petit pas de son cheval, une grande rosse efflanquée, dont les côtes saillaient, telles des cercles de barrique, sous la peau râpée par la gale, et dont les jambes décharnées semblaient ne pouvoir qu'à grand'peine supporter le poids de son cavalier.

Celui-ci offrait, au contraire, un magnifique échantillon de son espèce.

Bien planté sur sa selle, il présentait une poitrine large sous les revers de l'uniforme et avait, dans le port de la tête, quelque chose d'imposant, de majestueux, de théâtral.

Le front, haut, se noyait d'ombre sous la visière en saillie du casque ; le nez, à l'arête proéminente, s'avançait comme un bec d'aigle au-dessus de moustaches formidablement hérissées.

Et cependant, les lèvres, fortes et sanguines, étaient bonnes ; l'œil bleu, à fleur de tête, était plein de douceur.

Pour l'instant, tout en tournant fréquemment la tête pour s'assurer qu'il était à distance suffisante de l'avant-garde, dont les casques jetaient au loin, sur la route poudreuse, un éparpillement de points brillants, notre dragon sifflotait un air de gavotte…

Dans le ciel azuré, le soleil de septembre mettait un rayonnement qui faisait étinceler la mer jusqu'aux confins de l'horizon…

À sa gauche, le cavalier pouvait voir les cimes neigeuses des Alpes dont les glaciers semblaient escalader les nuages.

Un moment, arrêté au sommet d'une pente, il laissa souffler sa monture et promena autour de lui un regard plein d'admiration.

– Parbleu ! murmura-t-il, voilà un décor qui enfonce de cent coudées tout ce que nous avons jamais fait de mieux à la Comédie-Française !

Et, d'un geste circulaire semblant s'enivrer du paysage :

– Ah ! jouer Corneille… Racine… Voltaire, dans un pareil décor… quel rêve !

Il ajouta, changeant de ton :

– Pour le moment, un rêve creux.

Mais tout à coup, brusquement, sa voix se fit sonore ; il déclamait :

Prends un siège, Cinna… prends, et sur toute chose,
Observe aveuglément la loi que je t'impose…

Comme par enchantement, l'expression de sa physionomie s'était transformée.

Dans l'œil bleu, une flamme venait de s'allumer et ses narines larges palpitaient.

Satisfait de la sonorité de son organe, il reprenait :

Prends un siège, Cinna, prends, et…

Un coup de feu l'interrompit.

Une balle siffla.

– Tonnerre de sort ! clama le dragon.

À la tête, il avait ressenti une commotion violente, – si violente que son casque, troué de part en part, roula sur la route.

Au-dessus des vignes, un petit flocon de fumée flottait immobile dans l'air tiède.

Épaulant son mousquet, il fit feu, au jugé.

Un cri retentit, cri de douleur qui fit pâlir le cavalier.

– Crédié !… murmura-t-il ; on dirait un enfant !

Les sourcils froncés, les lèvres crispées d'un pli nerveux, il se dressa sur son cheval, haut sur les étriers, la main en visière, cherchant à se rendre compte.

Il lui sembla, à une quinzaine de mètres de la route, distinguer un frémissement parmi les ceps, comme si quelqu'un se glissait sous les feuilles…

– J'en aurai le cœur net… déclara-t-il…

Et, mettant pied à terre, il grommela, sur un ton de brave homme :

– Peut-être ai-je tué un pauvre diable ?

Il commença par ramasser son casque qu'il examina d'un œil ahuri, et cet examen le fit frissonner…

– Brrr ! fit-il en secouant les épaules… un peu plus…

Il s’en était fallu d’un demi-pouce que la balle, en traversant le casque, ne crevât le crâne en même temps…

Puis il eut un haussement d’épaules, se coiffa et, la bride de son cheval passée dans le bras, il entra dans les vignes.

Tout en marchant, il jetait un coup d’œil du côté de la route ; les casques, plus visibles maintenant, se trouvaient encore à huit cents mètres au moins et n’avançaient que lentement.

Ses regards se portèrent sur le coteau verdoyant qu’escaladaient les vignes dans lesquelles il s’était engagé.

Là-bas, dans le vallon, à une petite lieue, les toits rouges de Nice flambaient sous les feux du soleil couchant, mettant dans l’eau, d’un bleu déjà plus sombre, comme des reflets d’incendie…

– Hum ! murmura le dragon, l’air perplexe…

Mais tout à coup, apparaissant derrière le cap Martin, comme en une magistrale mise en scène, une file de vaisseaux s’avança vers la ville en ordre de bataille…

– Ah ! l’amiral Truguet est au rendez-vous… voilà qui va bien…

Sur sa droite, un nouveau gémissement s’éleva, qui le fit tressaillir et le rappela à son but.

– Tiens !… c’est vrai, fit-il… J’oubliais.

Il abandonna son cheval, trop épuisé et à bout de souffle pour profiter de cette liberté, et continua seul sa recherche.

Brusquement, au milieu des feuilles, se dressa une figure d'enfant, pâle, souillée de poudre et de sang, avec de grands yeux bleus dans lesquels, cependant, il n'y avait pas d'effroi…

– Monsieur le soldat, dit-il en joignant les mains, d'une voix suppliante, ne le tuez pas !…

Car ce n'était pas pour lui-même que le brave petit demandait grâce, mais pour un malheureux étendu là, sous les feuilles, et que, tout d'abord, le dragon n'avait pas aperçu…

L'enfant pouvait avoir huit ans ; des boucles blondes encadraient son petit visage énergique, et ses vêtements en lambeaux dénotaient une apparence de confortable et même d'élégance qui frappa le soldat…

– Français ? interrogea-t-il rudement.

– Oui… fit le gamin avec franchise.

– Émigrés ?

– Oui… mais je vous en conjure, monsieur le soldat, ne l'achevez pas… c'est mon frère…

Le dragon fronça les sourcils.

– Eh ! Sommes-nous donc des cannibales ? grommela-t-il.

Et, sous le coup d'une poignante perplexité, il tordait ses grosses moustaches, tenant ses regards attachés sur le blessé.

Celui-ci était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans ; ses cheveux étaient noirs, tressés en queue, sans poudre, et une légère moustache brune ombrait sa lèvre supérieure…

Ses yeux très grands étaient frangés de cils soyeux comme ceux d'une femme…

Ses mains soignées, quoique noires de poudre, dont l'une se crispait encore sur le canon d'un fusil de chasse, auraient suffi à le trahir.

Sans doute le dragon pestait-il contre la mauvaise chance qui lui avait fait si mal accommoder cet infortuné.

– Que diable, aussi, pourquoi me tirer dessus ?

Il reprit son casque à la main, introduisit l'index dans le trou percé par la balle et, avec un hochement de tête :

– Un peu plus… grogna-t-il.

Le gamin comprit et, d'une voix désolée, murmura :

– Vous vous êtes bien vengé…

Le dragon poussa un juron et roula des yeux furieux.

– Vengé !… ne parle pas comme ça… ou, foi de Floridor, je te passe ma latte au travers du corps !

Sans trembler, l'enfant répondit :

– S'il doit mourir, tuez-moi aussi.

– Mourir… mourir… balbutia le soldat qui paraissait en proie à une incompréhensible émotion, est-ce qu'on meurt comme ça !… D'abord, j'ai tiré au jugé… je ne voyais rien…

Il s'interrompit, s'agenouilla, redressa le buste du blessé et l'appuya contre sa cuisse.

Aussitôt, un flot de sang jaillit des lèvres décolorées.

L'enfant jeta un cri de terreur ; le dragon devint tout pâle.

– Diable ! murmura-t-il…

Et, songeant au gamin dont il voyait tout le chagrin :

– Ça, c'est la preuve qu'il n'est pas mort !…

Cependant, il prit la gourde attachée par une ficelle à son ceinturon, la déboucha et fit couler quelques gouttes de son contenu dans la gorge du blessé…

– Tiens ! fit-il, tu vois… le voilà qui revient à lui…

En effet, déjà les pommettes se coloraient un peu, les muscles tressaillaient, les paupières battaient faiblement.

Le petit garçon, lui aussi, s'était agenouillé et avait saisi la main défaillante de son frère.

– André… murmura-t-il… André… c'est moi… Jean… m'entends-tu ? … Réponds-moi…

De grosses larmes roulaient de ses yeux et sa voix tremblait si fort que le dragon était tout ému de cette violente douleur.

– Voyons, voyons… fit-il, il ne faut pas te mettre dans un état pareil… Une balle, ça n'est pas la mort d'un homme…

– Il ouvre les yeux… Ah ! tenez… voyez, monsieur… André !… André !…

L'enfant se penchait sur le blessé.

Le dragon l'écarta.

– Laisse-le ! bougonna-t-il, tu vois bien que tu l'empêches de respirer…

Les lèvres du blessé frémirent ; il balbutia :

– Ah !… c'est toi… mon petit Jean !…

Puis, apercevant la face moustachue du dragon, il ajouta, la voix mauvaise :

– Tu aurais mieux fait de me tuer, brigand !…

– Pourquoi ça ?… Tant qu'il y a de la vie, il y a de la ressource, citoyen.

– … Pour le peloton d'exécution, n'est-ce pas ?…

Le cavalier se redressa, une flamme dans les yeux.

– Ah çà ! pour qui me prenez-vous ? Pour un sauvage !… Qui donc a tiré le premier ? On peut ne pas aimer votre ci-devant roi et être un brave homme tout de même.

Puis, se courbant, il le saisit dans ses bras.

– Arrive, dit-il à l'enfant ; tu vas prendre la bride de mon cheval et me suivre.

Le petit Jean sentit l'espoir lui gonfler le cœur, un espoir inexplicable, né de l'air compatissant du soldat.

Celui-ci gagnait la route, mais en se dirigeant vers un petit bois d'oliviers qui mettait, à une cinquantaine de mètres, son triste feuillage grisâtre dans le ciel bleu.

Il y entra, contournant les troncs d'arbres énormes, traçant comme un profond sillage au milieu des hautes fougères.

En un endroit où celles-ci étaient plus épaisses, il s'arrêta et déposa le corps inerte du blessé, évanoui de nouveau, sur un épais tapis de mousse.

Puis, au petit garçon :

– Écoute-moi bien, gamin... Voici ce que tu, vas faire, expliqua-t-il : ce garçon a besoin de soins. Sa blessure n'est pas dangereuse, mais encore faut-il qu'elle soit pansée sans retard, car avec cette damnée chaleur, la gangrène s'y mettrait... et alors...

L'enfant devint tout pâle, et dans ses yeux passa une lueur d'effroi.

Le dragon poursuivait :

– D'un autre côté, il ne faut pas songer à vous faire voir ni à rentrer dans Nice. Votre sort serait vite réglé... Nos soldats vous fusilleraient, ou les jacobins de la ville vous livreraient aux commissaires...

– Alors, que faut-il faire ?...

– Eh bien ! voilà : il y a, comme vivandière, avec nous, une brave femme… Je suis sûr qu'en t'adressant à elle, elle ne demandera pas mieux que de vous sauver tous deux.

– Voudra-t-elle ?

– La citoyenne Pascaline, comme les soldats l'appellent, est la bonté même ; et puis, elle aime les enfants… Enfin, quand tu lui diras que c'est de la part de Floridor…

Les grands yeux de l'enfant trahirent sa surprise.

– Qui ça, Floridor ?… balbutia-t-il.

Le dragon ne put s'empêcher de sourire.

– Floridor, mon garçon, c'est moi. Un drôle de nom, n'est-ce pas ?… Mais ça sonne bien… et puis, ça rime avec Messidor… Thermidor… Enfin, pour en revenir à notre affaire, adresse-toi à la citoyenne Pascaline, et vous serez sauvés, ton frère et toi… d'autant plus que c'est une fine mouche et que, si ça lui plaît, le général et le commissaire du gouvernement n'y verront que du feu…

À mesure qu'il parlait, les traits du jeune garçon se rassérénaient.

– Seulement, demanda-t-il, comme le dragon mettait le pied à l'étrier, comment la reconnaîtrai-je, Mme Pascaline ?…

– Elle marche à la queue de la colonne avec une carriole attelée d'un âne qui s'appelle Gédéon… C'est un renseignement, ça…

Floridor s'était remis en elle.

– Allons, bonne chance, fit-il, et ne tirez plus sur les dragons… car vous en trouveriez de moins bons garçons que moi…

Cela dit, il poussa son cheval, franchit la lisière du bois et se retrouva sur la route.

Tout près, débouchant enfin sur le plateau d'où se découvraient Nice et la mer, les casques des premiers dragons de l'avant-garde se montraient.

Floridor mit l'éperon aux flancs de sa monture et s'éloigna grand train, pour regagner la distance perdue.

Maintenant, il dévalait une pente aboutissant à la vallée dans laquelle Nice est construite, et le panorama de la région s'étalait devant lui merveilleux, éclairé par les derniers feux du soleil incendiant la mer.

Aux environs de la ville, une animation extraordinaire semblait régner…

Des masses d'hommes armés défilaient sur la route d'Italie ; les baïonnettes, les casques, les sabres criblaient d'un scintillement d'acier les champs d'oliviers gris.

Au trot les canons filaient, escaladaient les pentes raides, tandis que, par delà, les canots sillonnaient la mer, entre la jetée et l'escadre.

Les Piémontais évacuaient Nice, sans même chercher à la défendre, épouvantés par l'approche du corps d'armée français et par les sommations de l'amiral Truguet, qui menaçait de bombarder la ville…

Floridor, sa distance reprise, avait remis son cheval au pas et descendait la pente tout en sifflotant.

Il était content de lui, de ce qu'il avait fait ; sa modération lui mettait le cœur en gaieté ; il était persuadé que la vivandière saurait sauver ces deux enfants…

Tournant les choses au mieux, il songeait :

« C'est heureux encore, après tout, que nous ayons échangé ces deux coups de feu… autrement, nous entrions dans Nice comme dans un moulin… »

D'une pression soudaine, il arrêta son cheval, arma son fusil et cria :

– Halte-là !

Au tournant de la route, il venait d'apercevoir une troupe d'hommes qui montait la côte avec rapidité, suant, soufflant sous la chaleur.

Endimanchés, ces gens semblaient grouper toutes les classes sociales du pays.

Il y avait là des artisans d'humble condition, vêtus de leurs habits de fête, de riches négociants, des bourgeois cossus, des gentilshommes.

Tous marchaient confondus, en un vague troupeau, où le satin et le velours coudoyaient la bure, le droguet et la toile…

Tous, par exemple, sur leur visage, portaient marquée une même expression de joie grave et aussi d'appréhension incertaine.

À l'injonction de Floridor, ils s'étaient arrêtés.

D'un coup d'œil, le dragon avait constaté l'apparence évidemment pacifique de ces gens. Néanmoins, il avait fait craquer la batterie de son fusil, tout en criant :

– Qui êtes-vous ?... Que voulez-vous ?

Un individu se détacha du groupe et s'avança vers le soldat.

Celui-là était le plus vieux de tous, avec un visage glabre émergeant du jabot qui s'étalait sur son gilet de satin à fleurs et des cheveux poudrés, coiffés en aile de pigeon, tressés en queue sur le collet montant d'un habit de velours violet.

Respectueusement, arrivé près de l'étrier de Floridor, il se découvrit ; puis, en français passable, mais avec un accent italien prononcé, il débita, sur un ton de harangue :

– Signor soldat, ces signori et moi sommes envoyés par la ville de Nice pour inviter le général commandant les troupes françaises à vouloir bien entrer chez nous...

Floridor, durant que le vieillard parlait, laissait tomber sur lui un regard plein de condescendance ; retroussant sa moustache d'un air important.

– Citoyen, répondit-il, voilà qui est bien, et qui témoigne, de la part des Niçois, d'une heureuse jugeotte... car, si vous aviez voulu résister nous aurions tout sabré, tout massacré.

Dignement, l'autre riposta :

– Mais, signor... c'est moins la peur de vos sabres, de vos fusils et de vos canons que notre amour pour la Révolution et la liberté qui nous pousse à faire cette démarche.

Floridor ne put s'empêcher de rire.

– Bien répliqué ! fit-il ; seulement, pour ce qui est de vos braves Piémontais, que je vois là-bas filant comme des lapins, n'essayez pas de me faire croire que l'amour de la Révolution soit pour grand chose dans leur fuite précipitée.

– Ce sont des lâches.

Cette réponse satisfit Floridor.

– Citoyen, dit-il, je ne vous contredirai pas… Mais je me vois obligé de vous prier de bien vouloir attendre ici que j'aie prévenu de votre arrivée, afin qu'on vous fasse conduire auprès de lui, le général commandant la colonne.

Le vieillard acquiesça d'un signe de tête et retourna vers ses compagnons, tandis que, faisant volte-face, le dragon piquait des deux vers l'avant-garde.

CHAPITRE IX

LA VIVANDIÈRE

– Maintenant, les enfants, ça va aller tout seul !... Merci... et au trot !... S'agit pas de manquer l'entrée dans Nice... Gédéon et moi, nous saurons nous tirer d'affaire.

– À tantôt, citoyenne Pascaline !

Et, prenant leurs fusils qu'ils avaient suspendus à la carriole pour pouvoir mettre toutes leurs forces à pousser à la roue, les deux grenadiers s'élancèrent sur la route poudreuse.

Là-bas, à cinq cents mètres au moins, les grands feutres de l'arrière-garde ne faisaient plus qu'un fourmillement confus de petites taches noires pointillées de rouge par les hauts plumets.

– Si on soufflait un peu, dis, Gédéon ? fit la vivandière en s'adossant au brancard...

Dans l'ombre du grand chapeau de paille qui la coiffait brillaient deux yeux noirs magnifiques, et les dents étincelaient, blanches comme de la nacre, entre les lignes rouges de lèvres un peu fortes, mais d'un sourire plein de bonté.

En dépit du teint hâlé par le grand air, les traits paraissaient fins, non privés de distinction, que rehaussait une grande énergie dans le dessin du nez et de la bouche.

De taille élancée, avec des épaules larges et une belle carrure, telle était la citoyenne Pascaline présentement vivandière à la 8e demi-brigade.

Durant quelle reprenait haleine, Gédéon – un âne superbe, grand comme un baudet – attachait sur elle son gros œil noir, luisant d'attachement, et fouettait du bout de sa queue ses flancs trempés de sueur que les mouches harcelaient.

Doucement, délicatement, la vivandière entr'ouvrit la toile qui fermait la carriole et regarda à l'intérieur.

Son regard, en ce moment, avait une expression de douceur infinie, et son visage, un peu rude, reflétait une tendresse émue.

– Comme il dort ! murmura-t-elle.

Puis elle laissa retomber la toile et dit :

– Allons, Gédéon...

Docilement, la bête tendit le cou et, d'un effort vigoureux, fit démarrer la voiture, dont l'essieu grinça dans le silence de la route, déserte maintenant.

Et tous les deux, la femme et l'âne, partirent d'un bon pas, pressés, l'un comme l'autre, de gagner l'étape, cette étape tant souhaitée où la première aurait du pain blanc pour faire la soupe, et le second une botte de foin avec un boisseau d'avoine pour son repas.

On eût pu croire que le bon Gédéon avait comme une prescience instinctive des événements, et qu'il comprenait quels avantages représentait pour lui la conquête du comté de Nice...

Soudain, de la lisière d'un petit bois qui longeait la route une vois émue se fit entendre, timide :

– Madame Pascaline...

La vivandière s'arrêta net, et, promenant autour d'elle des regards surpris :

– Qui m'appelle ? demanda-t-elle très haut.

Alors d'entre les branches, un enfant se faufila qui, après avoir lancé de droite et de gauche des coups d'œil inquiets, enjamba le fossé et courut vers la jeune femme.

– C'est vous qui êtes Madame Pascaline, la vivandière ? interrogea le gamin.

– Oui, mon beau mignon... répondit Pascaline ; qu'est-ce qu'il y a pour ton service ?...

Puis, elle s'écria :

– Mais c'est du sang que tu as aux mains et sur ton habit !...

Il murmura, tête basse et comme confus :

– Oui... c'est du sang, madame...

Méfiante, elle reprit sèchement :

– On dit citoyenne !... Enfin, qu'est-ce que tu veux ?

Elle n'avait plus sa bonne voix de tout à l'heure, et son regard si tendre flambait comme d'une lueur menaçante.

– Mad… citoyenne, répondit l'enfant, c'est un dragon qui m'a dit que vous étiez bonne.

– Que je suis bonne… ou je ne le suis pas… c'est mon affaire… En quoi ça t'intéresse-t-il ?… et puis, comment s'appelle-t-il, ce dragon ?

– Floridor, madame…

– Citoyenne, je t'ai dit… rectifia-t-elle.

Mais l'expression mauvaise de son visage avait disparu et, dans son œil noir, c'était maintenant de la curiosité qui luisait.

– Ah ! tu connais Floridor ?… fit-elle ; et comment ça, le connais-tu ?…

– Parce que mon grand frère avait tiré sur lui.

– Sur Floridor !… Et il l'a blessé ?

– Non… c'est le dragon qui a blessé mon frère…

– À la bonne heure ! fit la vivandière avec un soupir de satisfaction.

– Alors, citoyenne, le dragon m'avait dit comme ça que, si vous vouliez sauver mon frère…

– En voilà une affaire !… C'est donc un Piémontais, ton frère ?… Pourtant, t'es Français, toi !…

Et les sourcils de la vivandière se froncèrent : le soupçon de la vérité venait de percer dans son esprit.

– Est-ce que tu serais, par hasard, un émigré ?... demanda-t-elle.

Comme honteux de cet aveu, l'enfant raconta son histoire. Son père avait quitté la France dès le début de la Révolution et, depuis lors, habitait Nice avec ses deux enfants.

Il avait été, quelques mois auparavant, tué en duel par un certain chevalier de Santa-Foce, gentilhomme piémontais, et le petit Jean était resté sous la protection de son frère aîné, attendant, pour rentrer en France, la fin de la Révolution... quand, brusquement, on avait annoncé l'approche des Français...

Alors, les émigrés avaient voulu défendre Nice et le grand frère avait dû prendre les armes.

Posté en sentinelle sur le bord de la route, il avait tiré sur le dragon, quand celui-ci avait paru.

– Il a touché Floridor ?

– Non... son casque seulement, qui a été troué. Mais c'est lui... c'est André, qui est blessé... Ah ! mon pauvre André !...

Ces dernières paroles, l'enfant les avait prononcées d'une voix désolée, faisant de surhumains efforts pour retenir les larmes qui gonflaient ses paupières...

– Où est-il ?... demanda Pascaline, apitoyée, mais bourrue quand même en songeant que Floridor aurait pu être tué.

Jean traversa la route, enjamba le fossé, entra dans le bois et s'arrêta...

La vivandière l'avait suivi.

– Mais, c'est un enfant, lui aussi !... s'exclama-t-elle, en s'agenouillant auprès du corps inerte...

Elle avait soulevé la tête brune, aux paupières closes, aux lèvres frangées de sang...

– Ça a vingt ans... pas plus... j'en jurerais... fit-elle.

– Vingt-deux ans... murmura le garçonnet.

Il demanda, suivant avec angoisse les gestes de la vivandière, qui défaisait l'habit et mettait à nu la poitrine :

– Est-ce que c'est grave ?

– Hum !... on ne sait jamais...

Jean balbutia, la voix pleine de sanglots :

– Si on pouvait le transporter... À Nice, il y a des médecins...

Les sourcils de la vivandière se haussèrent.

– Ouais !... à Nice... comme tu y vas !... Tu ne sais donc pas que le général Anselme y est, à cette heure, et que les émigrés qui auront concouru à la défense de la ville et qui auront eu l'imprudence de s'y attarder n'y vont pas être en bonne odeur.

L'enfant joignit les mains.

– Surtout, poursuivit Pascaline, ceux qui auront fait le coup de feu contre nous...

Le visage assombri, la voix soudain plus dure, elle ajouta :

– C'est le conseil de guerre… sûr… et le reste…

Le pauvre enfant se désolait.

Il ne savait que murmurer d'une voix étranglée :

– Mon Dieu… mon Dieu…

La vivandière, la face grave, réfléchissait, et l'on voyait, à l'expression de son visage, qu'un combat se livrait en elle.

Tout à coup, elle dit :

– Ne te désole pas… mon fiston… on va arranger ça pour le mieux… En ce moment, s'agit de parer au plus pressé… Ensuite… comme ensuite…

Elle se releva, tenant dans ses bras vigoureux le blessé, toujours inerte et sans connaissance…

– Suis-moi ! fit-elle laconiquement…

Elle sortit du bois, enjamba le fossé et revint vers la carriole.

– Monte, commanda-t-elle à l'enfant, écarte la toile… doucement… ne fais pas de bruit… il y a mon petit qui dort…

Jean obéit et, la toile écartée, vit dans la pénombre qui emplissait l'intérieur de la carriole, un enfant tout petit, enveloppé dans une capote de soldat, qui reposait paisiblement sur une botte de foin…

Une épaisse litière de paille tapissait le fond de la carriole et contribuait à amortir les cahots de la route.

– Qu'il est mignon ! balbutia le gamin.

– C'est mon fils ! déclara la vivandière, touchée de cette admiration naïve et spontanée… Il n'a que six mois… mais c'est un gaillard !

Puis, soulevant à bout de bras le corps du blessé :

– Tiens… tire-le à toi… bon… attends, maintenant… tiens-le bien… je monte.

Lestement, elle escalada le marchepied ; elle rejoignit le petit Jean et, avec son aide, étendit doucement le malheureux jeune homme sur le lit de paille qui garnissait le fond de la carriole.

– À présent, dit-elle, satisfaite, tu peux être tranquille… ni vu ni connu… C'est pas le général Anselme ni le citoyen représentant qui viendront mettre leur nez là dedans… Pour ce qui est du médecin… je vais ruminer, d'ici que nous soyons à Nice, une petite histoire de ma façon.

L'enfant saisit la main de la vivandière et la baisa en murmurant :

– Vous êtes bonne !

– C'est bien… c'est bien… on fait ce qu'on peut… Pour l'instant, s'agit de rattraper le temps perdu… V'là le soir qui vient vite, et nous sommes loin de l'arrière-garde.

Elle réfléchit un moment ; puis, d'une voix ferme, elle ordonna :

– Je vais rester là dedans pour panser la blessure de ton frère, et en même temps pour donner à boire à mon p'tit… c'est

son heure… Toi, tu vas prendre Gédéon par la bride et le faire avancer, le plus rondement possible…

Elle s'interrompit et demanda, gouailleuse :

– Tu sauras faire marcher un baudet ?

– Il y avait des chevaux, chez mon père, répondit l'enfant, songeant avec tristesse au passé.

Il sauta à terre et saisit l'âne par le mors.

– Hue… Gédéon !… cria la vivandière.

Et la carriole, de nouveau, roula sur ses essieux grinçants et sur ses roues brinqueballantes…

On gagna, enfin, Nice.

Mais à Nice, l'étape n'était pas achevée.

Quand la carriole, après avoir eu beaucoup de peine à se frayer un passage à travers les rues encombrées de la ville, parvint enfin sur la place des Victoires, la vivandière apprit que son bataillon était au fort de Montalban, dont le général Brunet venait de s'emparer.

Ordre lui fut donné de le rejoindre.

Heureusement, un caporal et deux soldats de sa compagnie, demeurés avec l'arrière-garde, se rendaient à la citadelle.

Ils s'offrirent à faire route ensemble.

Gédéon, les oreilles basses, repartit de son pied traînant, mais sans donner aucun signe d'impatience.

Il avait le stoïcisme du soldat, ce brave baudet ; et il accomplissait son devoir sans manifester sa rancœur.

Pourtant, sa charge s'était encore accrue.

Oh ! pas de beaucoup, car le petit Jean ne pesait pas lourd ; et c'est pourquoi la vivandière, voyant trébucher l'enfant exténué, avait exigé qu'il montât à côté d'elle.

Ils allaient lentement, paisiblement… Le caporal tenait la bête au mors, les deux troupiers poussaient aux roues.

La route montait, sablonneuse, roide, défoncée par l'artillerie piémontaise.

Et Gédéon n'était pas au bout de ses peines.

Bien loin encore, là-haut, s'apercevaient, claquant à la brise du soir, les trois couleurs du drapeau.

Soudain on déboucha dans un étroit vallon.

D'un côté, on avait vue sur la mer, tandis que du côté de la terre, un petit bois d'oliviers barrait l'horizon.

Alors l'équipage s'arrêta.

– Eh bien ! quoi ? on n'en veut plus, camarade ? dit le caporal en s'adressant au baudet.

« En ce cas, haltons !

Il se retourna vers la carriole et ajouta :

– Citoyenne Pascaline, Gédéon n'en veut plus… m'est avis qu'il va falloir gîter ici.

– Du moment que Gédéon n'en veut plus ! mon bon Cognac, fit la vivandière…

« Alors, il n'y a plus moyen.

Et lestement elle sauta à terre.

Puis elle dit aux grenadiers qui, tout en sueur, eux aussi, attendaient ses instructions :

– Mes enfants, en v'là assez pour aujourd'hui ; demain matin, on s'lèvera de bonne heure pour se hisser là-haut.

« Quant à présent, en place, repos !

C'était dit rapidement, d'une voix un peu rude, mais de cette rudesse bon enfant que donnent la fréquentation des camps et l'habitude de commander à des soldats.

Elle engagea sa tête sous la toile, et ajouta :

– Allons, petit Jean, en bas… et va nous chercher du bois mort pour faire la soupe !

Elle prit le gamin dans ses bras pour le mettre par terre, mais ne le lâcha qu'après lui avoir plaqué sur les joues un retentissant baiser.

En même temps, elle trouva moyen de lui glisser à l'oreille ces mots :

– N'aie pas peur, tout marchera bien.

Et elle ajouta à haute voix :

– Fais vite.

– Oui, mad… oui, citoyenne.

Pendant qu'il s'éloignait en courant, l'un des troupiers s'occupait à caler les roues de la carriole, étayant en outre la caisse pour l'empêcher de basculer…

L'autre dételait le baudet, lui enlevait ses harnais et l'attachait aux ressorts par son licol…

La vivandière, agile et leste, avait sauté sur le marchepied et s'était glissée sous la bâche.

Des gémissements s'entendirent, très doux.

– Quoi donc qu'il a, le mioche ? demanda Cognac… C'est-y qu'y serait malade ?

Il y avait comme de l'inquiétude dans la voix du brave garçon.

Pascaline répondit, de l'intérieur de la voiture :

– Malade ? vous voudriez pas ?… Seulement je le change… et dame ! c'est pas dans ses goûts.

Les gémissements persistaient, un peu plus distincts, de plus en plus forts.

L'un des troupiers fit remarquer à son camarade :

– Crédié ! en a t'y une voix, ce gamin-là !… Si on dirait pas une personne qui geint…

Au même instant, des cris stridents éclatèrent, et, faisant diversion, la vivandière apparut, tenant son marmot.

Rose et joufflu, il se démenait, agitant des bras potelés et mettant à l'air des cuisses et des mollets formidables pour un gamin d'une demi-douzaine de mois.

– Bonne voix pour le commandement, le futur grenadier, dit un des troupiers.

Le caporal, lui, s'avança et tendit les mains, disant :

– Passe-le moi, citoyenne, on va voir à lui faire clore son bec.

Comme par miracle, à peine entre les doigts du grenadier, le marmot se tut, comme fasciné du premier coup par l'uniforme, poussiéreux cependant et quelque peu déloqueté, du caporal.

Les boutons surtout, qui brillaient, le faisaient loucher terriblement.

Et, bouche bée, les yeux écarquillés, il y cramponnait ses petits doigts.

Tout fier du résultat auquel, sans effort cependant, il était arrivé, le brave soldat se mit à rire.

– Hein ? on l'aime, son ami Cognac !... On est camarades ensemble !

Comme s'il avait compris, le nourrisson riait à pleine bouche au troupier.

Celui-ci, radieux, ajouta d'une voix de tonnerre :

– Grenadier… pour votre bonne conduite et votre belle humeur, je vous nomme caporal.

Et, amusé lui-même par sa plaisanterie, il poussa un formidable éclat de rire.

Les deux autres firent chorus, cependant que la vivandière coulait un regard inquiet vers la carriole, pensant à son blessé, que cette hilarité intempestive allait troubler dans son repos…

Mais l'effet fut tout autre ; l'enfant, terrifié par ces voix dont l'éclat prenait à son oreille l'intensité de coups de canon, se prit à pousser des cris d'orfraie.

Et Cognac, devenu nourrice, entreprit d'apaiser son favori, qu'il tenait dans ses bras, le dodelinant avec autant de douceur et de patience que la jeune femme eût pu en montrer.

CHAPITRE X

COUPS DE FEU DANS LA NUIT

Soudain, du bois dans lequel la vivandière avait envoyé Jean chercher des branches mortes, des cris effroyables partirent…

– Au secours ! au secours !… À moi !…

Et le gamin apparut, courant à toutes jambes.

– Tonnerre ! hurla le caporal.

Il venait de voir, sur la lisière du bois, un homme qui ajustait l'enfant.

Embarrassé par le marmot accroché aux boutons de son habit, Cognac bondit néanmoins vers l'endroit où il avait déposé son fusil.

Mais déjà la vivandière l'avait en mains.

Une détonation éclata, éveillant des échos sonores qui allèrent se répercutant et se perdant au fond de la vallée.

L'homme s'était abattu à terre.

Le fusil fumant à la main, la brave femme s'était élancée vers l'enfant, suivie des deux troupiers qui, eux aussi, avaient saisi leurs armes.

Jean, essoufflé, se jeta au cou de Pascaline.

– Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? demanda celle-ci, en s'assurant qu'il était indemne.

D'une voix étranglée, le petit Jean se fit comprendre.

– Dans le bois, là, pas loin, une voiture… arrêtée par des soldats…

Sans hésiter, la vivandière l'entraîna :

– Viens avec moi, tu vas nous montrer où c'est…

Et aux troupiers :

– En avant, vous autres… et au trot !

Pas gymnastique, ils partirent tous trois, guidés par Jean qui, sans frayeur, galopait en avant.

Pascaline, tout en courant, rechargeait son fusil.

Ses deux compagnons ajustaient leur baïonnette au canon.

Savait-on si ça ne pourrait pas servir ?

Ils étaient entrés sous bois…

Au bout d'une course de quelques minutes, ils virent arriver à eux une chaise de poste traînée par quatre chevaux que conduisait, en guise de postillon, un soldat piémontais.

En travers du dos, il portait un fusil en bandoulière, et son sabre, la lame nue, était passé dans sa ceinture.

À la main, au lieu de fouet, il tenait un pistolet qu'il déchargea dans la direction du groupe formé par la vivandière et ses compagnons.

– Morel ! cria Pascaline, feu sur le cheval du postillon ! À toi, Girardet, l'homme qui est sur le siège.

Elle-même, tout en parlant, ajustait une tête qui se montrait à la portière.

Les trois détonations éclatèrent simultanément.

La voiture s'arrêta net.

Le cheval, visé par Morel, s'était abattu, entraînant son cavalier dans sa chute et immobilisant l'attelage.

L'homme du siège, blessé seulement, fit feu du fusil qu'il portait en bandoulière, et Girardet roula à terre, une balle en pleine poitrine.

Quant à celui qui se trouvait dans la voiture et qu'avait ajusté la vivandière, il était ployé en deux, la tête cassée, le buste et les bras pendants hors de la portière.

– À moi, Morel ! clama Pascaline.

Elle avait ramassé le fusil du pauvre Girardet, qui avait sur le sien l'avantage d'être pourvu d'une baïonnette, et elle se ruait en avant.

Coup sur coup, elle essuya le feu des deux pistolets du postillon qui, la jambe engagée sous le flanc de sa monture, n'arrivait pas à se dégager.

D'un « lancé » terrible, elle lui traversa la poitrine.

De son côté, Morel arrivait juste à temps pour recevoir sur sa baïonnette l'autre soldat au moment où il sautait du siège, avec l'évidente intention de se dérober par la fuite.

Sous le poids, le troupier tomba et l'autre, bien que grièvement blessé, voulut en profiter pour lui casser la tête d'un coup de crosse.

Mais la citoyenne Cerizay n'était pas loin. Elle en avait terminé avec le postillon et accourait à la rescousse.

D'un second coup de baïonnette, elle envoya l'adversaire de Morel rejoindre dans le royaume du diable le premier abattu.

Cela fait, la brave femme s'arrêta et, appuyée sur son fusil, s'exclama :

– Ouf ! en v'là de l'ouvrage !

On eût dit qu'elle était surprise elle-même de ce beau carnage, comme si elle n'en eût pas été le principal auteur.

– Citoyenne ! cria tout à coup le petit Jean, il y a une dame dans la voiture, une belle dame !... qui est comme morte !

Pascaline courut retrouver le gamin.

Celui-ci, grimpé sur le marchepied, les poignets trop faibles pour ouvrir la portière, s'était hissé jusqu'à l'encadrement, dans lequel il avait passé la tête.

– Ôte-toi de là ! fit Pascaline.

Et, l'empoignant par le milieu du corps, elle le posa à terre ; puis elle se hissa à sa place et jeta un coup d'œil dans l'intérieur de la voiture.

– Bonté divine ! s'écria-t-elle, c'est que c'est vrai !

Renversée sur les coussins, une jeune femme venait de lui apparaître dans la pénombre.

Au milieu d'une abondante chevelure noire éparse autour d'elle, le visage se distinguait nettement, blême, décomposé.

– Morte ! murmura Pascaline.

La portière ouverte, elle saisit la femme, la redressa et l'adossa aux coussins !

Puis, de ses mains prestes, elle dégrafa le corsage et tâta la poitrine.

Elle était chaude, et sous les doigts un presque imperceptible battement se sentait…

– Nom d'une trompette !… grommela la vivandière… Et rien pour la faire revenir à elle !

Se penchant dehors, elle cria à Jean :

– Monte sur le siège…

Et à Morel :

– Coupe les traits du cheval mort, mon vieux… enfourche un des limoniers et en route !

Assise sur les coussins, elle soutenait d'un bras le buste de la jeune femme, tout en la palpant de son autre main.

– Pas la moindre blessure !... C'est le saisissement !

Elle remarqua cependant qu'une des oreilles saignait.

À celle-là manquait une perle fine semblable à celle qui ornait l'autre oreille.

Pour s'emparer plus rapidement du bijou, les filous avaient trouvé plus expéditif d'arracher la chair.

– Mâtin !... grommela la vivandière... voilà une citoyenne qui l'a échappé belle.

Au petit trot, la voiture s'était remise en route.

Pascaline, un petit rat-de-cave à la main, surveillait la voyageuse, guettant l'instant où elle reviendrait à elle... Elle était anxieuse de savoir à qui elle avait affaire, et non moins curieuse d'apprendre ce qui s'était réellement passé...

– Eh bien ! demanda-t-elle tout à coup, allez-vous mieux, ma petite citoyenne ?

À l'instant, elle venait de voir les yeux de la malade s'entr'ouvrir et, penchée vers elle, elle guettait dans ses prunelles, troubles encore, le premier reflet d'intelligence.

Au son de cette voix douce et cordiale, la jeune femme tourna son regard vers la vivandière et parut surprise de voir à son côté ce visage inconnu.

Puis, sans répondre, elle se mit à pleurer...

Pascaline lui entoura, la câlinant, le cou de son bras.

– Voyons, voyons !... faut pas vous mettre dans des états pareils... je suis une amie, moi ; vous n'avez plus rien à craindre...

Cognac, en ce moment, arrivait.

Inquiet de ne plus voir revenir ses compagnons, et la baïonnette au fusil, il venait voir ce qui se passait.

D'un bond, il fut sur le marchepied et son grand feutre s'encadra dans la portière...

– Morbleu ! clama-t-il, la belle fille !

Elle était vraiment belle, en effet, cette inconnue. Sur son front blanc, les sourcils fins et déliés semblaient deux coups de pinceau ; ses yeux très grands, d'un noir de jais, se bordaient d'une double rangée de cils soyeux, et sous le nez aux narines palpitantes, la bouche s'ourlait finement, vermeille comme une grenade.

Ces jolies lèvres s'entr'ouvrirent enfin pour balbutier :

– Où suis-je ?... les bandits !... qui êtes-vous, madame ?

Elle s'exprimait en français avec une intonation chantante qui décelait une origine méridionale.

La vivandière s'exclama :

– Ah ! vous parlez !... Vous n'êtes donc pas muette, la belle enfant !

Les mains crispées sur celles de Pascaline, la voyageuse expliqua :

– Ah ! mon Dieu ! quelle aventure !… Madame, si vous saviez… Ces bandits ont tué mon cocher, ma femme de chambre… Ils m'ont arraché mes bijoux… et ce n'est que parce que l'un d'eux, leur chef, prétendait me trouver jolie, qu'ils m'ont épargnée…

Encore frissonnante, elle ajouta :

– Vous êtes sûre, au moins, qu'ils sont partis ?

La vivandière eut un petit rire sec.

– Mieux que partis, citoyenne, ils sont morts !

Les yeux de la voyageuse reflétèrent une surprise extrême et elle balbutia :

– Et… c'est vous… ?

– Qui les ai tués… mon Dieu, oui… avec l'aide de deux camarades…

Puis à Cognac :

– Ah ! mon vieux… vous qui aimez les coups de fourchette, vous avez manqué là une belle occasion.

Cependant Gédéon, attaché à la carriole, saluait d'un claironnant « hi ! han ! » l'arrivée de sa maîtresse, tandis que le jeune Pascal, éveillé en sursaut, se mettait à hurler de toute la force de ses poumons, faisant chorus avec le quadrupède.

La portière ouverte, Pascaline sauta à terre, disant sans façon :

– Vous m'excuserez, citoyenne, mais vous entendez !... Mon héritier m'appelle.

Quelques instants plus tard, assise sur une pierre et le corsage déboutonné, elle donnait le sein au mioche, qui tétait goulûment.

– Heu ! ricana Cognac, on voit que l'étape a été longue !... Comme il se jette sur la gamelle, le grenadier !

La voyageuse s'était approchée de la vivandière.

Intéressée, émue, elle considérait l'attendrissant spectacle de cette mère qui, après avoir fait le coup de feu comme un troupier, remplissait maintenant ses devoirs maternels avec le touchant abandon d'une fermière, au retour des champs.

– Le bel enfant ! s'exclama-t-elle.

– C'pas ? citoyenne ! et qui fera un fier conscrit ! C'est bâti comme un roc et ça n'a que six mois...

– Six mois seulement ?

– Mais oui ! il est du 20 avril... juste le jour où la Convention a voté la déclaration de la guerre contre la Prusse et l'Autriche... Vous voyez, ça fait bien six mois.

Puis, tapotant doucement sur les fesses rebondies dont la chair rose transparaissait à travers les langes en loques :

– Ah ! dame ! continua-t-elle, la garde-robe n'est pas huppée et la Convention pourrait bien, sans mettre à sec les caisses

de l'État, te payer une culotte, mon gros… Mais quoi ! les autres marchent et se battent sans souliers…

De la tête, elle montrait ses compagnons, dont les pieds se voyaient par les crevasses du cuir.

Après un court silence, la vivandière leva les yeux vers sa compagne.

– Enfin !… comment ça vous est-y donc arrivé, cette aventure ? Racontez-le-nous, citoyenne.

– Ah ! grand Dieu !… je ne m'y attendais guère. J'étais sortie pour me promener aux environs, dans la direction de Sospello, lorsque la voiture a été attaquée par une bande de soldats piémontais… En voyant poignarder ma femme de chambre, je me suis évanouie.

– Vous habitez Nice, citoyenne ?

– Depuis un mois, chez des parents…

– Vous êtes Française ?

– Oui… d'Ajaccio.

– C'est-y pas en Corse ?

– Oui, en Corse.

Un nouveau silence se fit, durant que les deux femmes s'absorbaient dans la contemplation du marmot qui prenait le lait à pleines lèvres.

– Et maintenant… qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Pascaline.

– Rejoindre Nice au plus tôt… Et si l'un de vos camarades veut bien m'y mener…

Elle s'empressa d'ajouter :

– Je saurai reconnaître généreusement…

Mais, fronçant les sourcils, la vivandière lui coupa la parole :

– C'est vous, une Française, qui parlez comme ça, citoyenne ? Faut vraiment que vous ne connaissiez pas les soldats de la Nation pour leur proposer de l'argent… C'pas, Cognac ?

Le caporal grogna :

– C'était pas la peine d'avoir tiré d'embarras la citoyenne pour qu'elle nous fasse affront.

Il ajouta, une lueur de soupçon dans l'œil :

– C'est-y des fois que vous seriez une émigrée ?

– Madame ! s'exclama la jeune femme, monsieur le militaire, je vous jure que je ne voulais pas vous affliger ni vous offenser… Mais il est naturel que je songe à vous témoigner ma reconnaissance.

Tout en parlant, elle semblait chercher par quel moyen elle pourrait s'acquitter envers ces braves gens.

Vivement, de son cou elle détacha une chaîne d'or, à laquelle pendait une médaille et l'enroula autour du cou gras et blanc du marmot.

– La médaille a été bénie par notre Saint-Père le pape, dit-elle gravement ; elle portera bonheur à votre enfant…

– Mais il n'est pas baptisé ! s'exclama la vivandière…

La jeune femme parut extrêmement surprise, apitoyée aussi, et murmura :

– Il n'est pas baptisé !… pauvre petit…

Une légère rougeur teinta les joues basanées de Pascaline, qui, avec un visible embarras, expliqua :

– Dame ! citoyenne… je vous avoue que non… Oh ! c'est certainement pas faute de sentiment, rapport à la chose ; d'ailleurs, j'suis d'un pays où l'on a d'la croyance, moi… de la Vendée…

– Oui, murmura la jeune femme, on est pieux dans ce pays-là.

– Seulement, voyez-vous… c'est un terrible métier que le nôtre… et depuis six mois, les Autrichiens, les Prussiens, les Piémontais ne nous ont guère laissé le temps de songer au baptême.

Tout en parlant, il était visible que la vivandière pensait à autre chose.

Soudain, elle s'écarta de la voyageuse et s'approcha du petit Jean qui, délaissé depuis le commencement de cette scène, s'était assis sur le marchepied de la voiture ; de cette place, il pouvait surveiller ce qui se passait de l'autre côté de la toile et se rendre compte de l'état du blessé d'après la régularité de sa respiration.

– Dis donc, petit ? fit Pascaline, en l'attirant à l'écart, il me vient une idée à propos de ton frère…

– Ah ! madame, implora le gamin, les mains jointes, dans un geste suppliant, si vous pouviez le sauver !

– On va essayer !

– Oh !… vous êtes bonne !… murmura le petit en saisissant la main de la vivandière pour la baiser.

Mais elle la retira vivement, bougonnant :

– Bien… bien !

Puis à Cognac :

– Mon camarade, fit-elle, m'est avis que vous devriez aller avec Morel jusqu'au petit bois… vous assurer que nous n'avons à craindre aucune surprise… une manière de reconnaissance… quoi… pour qu'y ne nous tombe pas d'autres lascars de cette espèce-là dans notre soupe…

Les deux troupiers s'éloignèrent, le fusil sur l'épaule…

Dès qu'ils eurent gagné le large, Pascaline dit à la voyageuse…

– Maintenant… citoyenne… vite… à nous deux… S'agit de me donner un coup de main… ce sera me prouver votre reconnaissance…

Elle monta sur le marchepied, se glissa sous la toile et réapparut tenant le blessé dans ses bras…

– Oh ! le malheureux ! balbutia l'étrangère, en soutenant les épaules du jeune homme…

– C'est pas l'heure des apitoiements !… Vite votre voiture !…

Et quand le blessé se trouva étendu sur la banquette de devant, Pascaline ferma la portière.

Alors, d'une voix brève :

– S'agit de le sauver du peloton d'exécution et en même temps de lui faire donner les soins nécessaires… Faut le garder chez vous jusqu'à ce qu'il soit guéri…

– Pauvre garçon ! soupira la jeune femme en contemplant par la portière le visage blême du blessé.

Un cœur de femme est toujours ouvert à la pitié, surtout lorsque celui qui en est l'objet a de jolis traits, vingt-trois ans, porte moustache cavalière… et vient de recevoir une balle dans le corps.

En ce moment, Cognac et Morel revenaient.

– Rien de nouveau, dit le caporal. Tout est tranquille… on pourrait songer à la soupe…

– Je vous comprends !… Mais moi, je songe à autre chose, dit tout à coup la voyageuse… que vous ne devineriez pas !…

Elle se tut un moment, regarda la vivandière droit dans les yeux et, vivement :

– Si je vous demandais d'être la marraine de votre *bambino*…

Autour d’elle, les yeux s’écarquillèrent et les bouches béèrent de stupeur.

– Eh ! oui !… vous ne comprenez pas ! C’est simple, cependant… Vous venez de me sauver la vie… Et moi, je cherchais ce que je pourrais faire pour vous remercier.

« Votre petit n’est pas baptisé ! Revenez avec moi à Nice. On le baptisera demain. Et après la cérémonie, ma voiture vous fera aisément rejoindre votre bataillon…

La citoyenne Cerizay, toute surprise, était devenue rouge de saisissement et de plaisir…

Cependant, un nuage passa sur son front et elle murmura :

– Pour sûr, citoyenne, que c’est pas de refus. Mais, c’est pas tout, une marraine… Et le parrain ?

– C’est juste : il faut un parrain… murmura la voyageuse.

Ses regards obliquèrent vers sa voiture et entre ses lèvres passa un léger soupir, – peut-être songeait-elle, avec quelque regret, que le blessé qui était là lui ferait un charmant compère…

Mais, se retournant vers Cognac, elle dit avec une cordialité gentille :

– Si le caporal veut bien m’accepter pour commère… moi, je le prends pour parrain de mon filleul.

À son tour, le brave grenadier se troubla.

Les yeux tout ronds, larges comme des soucoupes, il examinait la jeune femme, se demandant si elle parlait sérieusement ou si elle plaisantait.

Tendant la main vers lui :

– Eh bien ! demanda-t-elle, est-ce dit ?

Alors, il laissa avec précaution tomber sa grosse patte, noire de poudre, dans les doigts fuselés et délicats…

– C'est topé ! dit-il crânement, et le diable torde le cou à qui s'en dédit…

– Et moi, qu'est-ce que je fais dans tout ça ? interrogea Morel, muet jusqu'alors.

– Toi… tu vas rester ici avec Gédéon, et demain à l'aube, tu rejoindras le bataillon à Montalban… Nous arriverons en même temps que toi…

– Alors, demanda Cognac, c'est moi qui vais servir de postillon ?

– Bien entendu.

Les deux femmes montées, le caporal se mit en selle avec toute la gaucherie d'un fantassin auquel le cheval est totalement étranger…

Mais, à défaut d'expérience, il avait de la volonté, de la poigne, et la voiture démarra, sans trop de difficulté.

Maintenant, on roulait grand train vers Nice.

Le crépuscule tombait rapidement et Cognac ne se souciait guère de courir les grandes routes la nuit avec deux femmes et un enfant.

Il pressait donc l'attelage, talonnant ferme les flancs de la bête qui le portait, excitant les autres de la voix.

Soudain, comme il s'engageait dans le bois où la vivandière avait délivré la voiture, voilà que le cheval de volée fit un écart et s'arrêta net, immobilisant l'attelage.

En même temps, une détonation éclata et une balle siffla à l'oreille du grenadier.

– Tonnerre ! gronda-t-il.

Sautant à terre, au jugé, il envoya son coup de fusil dans la direction d'un groupe d'ombres surgissant d'un taillis...

Un hurlement de douleur...

Des cris de rage, des jurons...

Puis, une fusillade...

Du siège sur lequel il était juché, le petit Jean avait tiré, lui aussi, avec le fusil de Girardet...

Le caporal, un moment parti en éclaireur, se repliait vers la voiture.

– Ils sont une bande qui nous cernent, déclara-t-il.

Et sans perdre de temps, il escalada le siège de la voiture : de cette position élevée, il dominait l'ennemi.

Puis, avec un geste énergique, à l'enfant qui, étendu sur le toit de la berline, regardait plus curieux qu'ému :

– Rentre, toi… commanda-t-il ; s'agit pas de faire le malin !…

On n'entendait plus rien…

Les assaillants, un moment interdits par la manière dont ils venaient d'être reçus, se recueillaient sans doute.

– Si on partait ? suggéra la voyageuse.

Mais au même instant, la voix de Cognac se fit entendre.

– Attention !… les voilà !

Il fit feu de nouveau avec le fusil qu'il avait rechargé.

– Un de moins ! fit-il… en voyant dans l'ombre une silhouette s'écrouler à terre.

Mais c'était peu. Sans doute les malandrins se jugèrent encore en nombre suffisant pour donner l'assaut.

Car, de tous les côtés à la fois, ils se ruèrent sur la berline.

À la portière, Pascaline, Cognac sur le siège, attendaient.

À bout portant, ils déchargèrent leurs armes.

Puis, d'un coup de baïonnette, ils se débarrassèrent des plus proches.

Enfin, comme les autres continuaient d'avancer, n'ayant plus ni le temps de recharger leur fusil, ni l'espace suffisant

pour jouer de la baïonnette, nos amis empoignèrent leur fusil par le canon et s'en servirent comme d'une massue...

Pendant quelques minutes, longues comme des heures, la lutte se poursuivit en silence, presque corps à corps.

Puis, soudain, Cognac s'affaissa, le bras percé d'un coup de sabre, et demeura pâmé sur le siège...

Déjà un Piémontais tentait l'escalade, lorsque, instinctivement, le petit Jean cria :

– André ! André !...

À cette voix si chère le blessé se dressa, arraché brusquement à l'engourdissement presque mortel qui l'immobilisait...

Cramponné d'un bras à l'avant de la voiture, il balbutia :

– Qu'y a-t-il ?... C'est toi, Jean !... tu m'appelles... On se bat ?...

Un coup de feu tiré au hasard du dehors, traversa la berline et creva un panneau de bois.

Le jeune homme réussit à se mettre debout...

Les yeux de la voyageuse, fixés sur lui, semblaient l'envelopper d'effluves magnétiques et galvaniser ses forces renaissantes...

Une tête hirsute de Piémontais se montra à la portière, menaçante...

L'étrangère poussa un cri de terreur...

Mais déjà la main d'André sortait d'une de ses poches un pistolet qu'il déchargeait à bout portant…

La tête disparut, en morceaux…

– André ! supplia le petit Jean…

Mais, décidément, la sensation du danger et peut-être bien aussi les beaux yeux de la voyageuse, avaient opéré un miracle…

Ranimé, le blessé ouvrit la portière, se rua dehors et, d'un fusil ramassé à ses pieds, qu'il manœuvrait de son bras valide comme une masse, il fit reculer les assaillants.

Puis, tant bien que mal, il grimpa sur le siège, et y prit la place de Cognac, inanimé.

De haut en bas de ce refuge, avec sa baïonnette, il lardait les mains de ceux qui tentaient l'escalade de ce fortin improvisé…

Tout à coup, il cria :

– Du renfort !… Voilà du renfort !… Tenez bon, mesdames !

Une galopade de cheval s'entendait…

Et le blessé, avec un merveilleux instinct de la situation, hurlait à pleins poumons :

– À nous !… les dragons !… à nous !…

La galopade se rapprochait, avec un bruit d'enfer…

Tout à coup, à l'orée du bois, un cavalier parut, puis un second…

– Les dragons !… les dragons !… clama le blessé…

Une hésitation suspendit l’attaque.

Effrayés par l’arrivée de ce renfort inattendu, les assaillants songeaient à la retraite.

Mais ils n’eurent guère le temps de l’opérer…

Comme une trombe, le cavalier qui galopait en tête tombait déjà sur eux.

Abattant les bras, défonçant les crânes, sabrant, tranchant, taillant, se démenant comme un diable, il criait à tue-tête :

– En avant !… l’escadron ! En avant !

Celui qui le suivait l’avait rejoint, et lui aussi faisait merveille.

Les coups de taille, les coups de pointe tombaient comme grêle…

En un clin d’œil, morts ou blessés, les Piémontais jonchèrent le sol.

À peine trois ou quatre des pillards trouvèrent-ils le moyen de gagner les fourrés et de chercher le salut au milieu des bois…

Dès le début de la mêlée, Jean avait reconnu le dragon d’avant-garde.

– Mais… c’est le brigadier Floridor !… s’écria-t-il.

– Tiens ! te voilà, gamin, fit le soldat.

Il avait sauté à terre et courait à la voiture.

– Eh bien ! là dedans ! comment ça va ?

– Comme des gens qui ont chaud, mon vieux Floridor, répondit la vivandière en s'essuyant le front sur sa manche.

– Pascaline !... Pardieu !... en voilà une rencontre... Quel coup de théâtre !...

Il ajouta en riant :

– Un rude effet pour un quatrième acte.

Et le brigadier, enlevant dans ses bras la brave femme, lui plaquait sur chaque joue un retentissant baiser.

– C'est pas pour dire, déclara-t-elle, mais, sans vous, nous étions frits.

« Aussi, Floridor, faut que je vous embrasse à mon tour...

Ils se donnèrent une seconde accolade.

Mais, soudain, une vive inquiétude bouleversa le visage du dragon, qui regarda autour de lui.

– Mais, tonnerre de sort ! et mon officier... fit-il tout haletant.

– Quel officier ?

– Cordieu ! mais celui qui m'accompagnait et qui m'a donné un si rude coup de main...

La vivandière avait sauté à terre, disant :

– Peut-être est-il blessé ?

– Ce ne serait pas de chance ! répondit le brigadier : je l'avais rencontré, il y a un quart d'heure à peine, égaré dans la montagne et cherchant le chemin de Nice. En entendant les coups de feu, nous avons piqué droit sur vous.

Il poussa un juron et dit, penché sur un corps à demi recouvert de cadavres de Piémontais :

– Le voilà ! Bigre ! le malheureux me paraît mal accommodé. Voyez, plein de sang…

Alors, de l'intérieur de la voiture, une voix dit :

– Citoyenne Pascaline, apportez ce pauvre officier sur la banquette ; peut-être qu'à Nice les médecins pourront le tirer d'affaire.

Vivement, Floridor s'était retourné, tel un cheval de dragon au son de la trompette.

– Qui est là ? demanda-t-il à la vivandière.

– Quelqu'un qui vous est redevable de la vie, monsieur l'officier, répondit aimablement la voyageuse, et qui vous remercie du fond du cœur de votre courageuse intervention.

Floridor, qui maintenant était près de la berline, portant par les épaules l'officier dont la vivandière tenait les pieds, riposta :

– En vérité, ce que j'ai fait est trop naturel pour mériter vos remerciements ; quant à officier, vous me flattez, je ne suis encore que brigadier.

Puis Floridor redevint Floridor.

Il ajouta avec emphase :

– Et des actions de grâce à un dragon parce qu'il a rendu service à une jolie femme ! Mais, de tout temps, Mars n'a-t-il pas été l'esclave de Vénus ?

La réponse de Floridor avait été faite sur un ton ampoulé qui contrastait singulièrement avec l'uniforme quelque peu défraîchi du beau phraseur.

De l'intérieur de la berline partit un frais éclat de rire, presque aussitôt suivi d'une exclamation de pitié arrachée par la vue de l'officier tout pantelant…

– C'en est un du 5e, expliqua Floridor ; il arrive de Chambry, où le général Montesquiou a flanqué, paraît-il, une jolie raclée aux Sardes…

L'officier fut déposé sur la banquette de devant où la vivandière s'installa pour le soutenir.

La voyageuse s'assit dans le fond, à côté du frère de Jean, écrasé de fatigue, tout fourbu maintenant par la lutte à laquelle il venait de prendre part.

– Eh !… Eh !… Voilà encore quelqu'un de connaissance ! fit Floridor, en apercevant le jeune homme.

Il ajouta :

– Compliments, citoyen ! Savez-vous que vous avez un joli coup de fourchette… Tout à l'heure, je vous regardais jouer de la baïonnette !… Un ancien n'aurait pas mieux fait…

Un pâle sourire entr'ouvrit les lèvres du blessé…

En ce moment, une voix goguenarde se fit entendre :

– Eh bien ! c'est-y qu'on reste là ou qu'on s'en va ?

– Cognac est grincheux ! fit Pascaline.

En effet, il était de fort mauvaise humeur, le brave sergent : sa vigoureuse constitution avait rapidement triomphé de la défaillance où l'avait jeté la douleur, et maintenant il rougissait de son évanouissement.

Déjà il avait enfourché le porteur, prêt à partir.

Le petit Jean était sur le siège ; rassuré sur l'état de son frère, il avait repris sa place…

– En route ! commanda Floridor, qui avait sauté en selle.

Et la berline recommença à rouler, escortée par le brigadier qui caracolait à la portière, dans laquelle s'encadrait le fin visage de la voyageuse.

« Un joli brin de fille, tout de même, » songeait à part lui Floridor.

Depuis le départ, il cherchait un moyen d'engager la conversation. Sans doute, il estima l'avoir trouvé, car, brusquement, la botte près du marchepied relevé, il s'adressa à la vivandière :

– Ne pensez-vous pas, Pascaline, qu'il serait conforme aux règles de la bienséance que vous me présentiez à la citoyenne, de laquelle je n'ai pas encore l'honneur d'être connu ?…

La vivandière se mit à rire.

– Citoyenne, fit-elle, voulez-vous me permettre de vous présenter Nicolas Pluchet, actuellement brigadier de dragons ?…

– … Mais ci-devant pensionnaire de la Comédie-Française, où il tenait les emplois de rois, non sans quelque succès, j'ose le dire…

Et le brigadier ajouta, avec un empressement satisfait :

– Pour peu que la citoyenne se soit occupée de théâtre, elle aura certainement entendu parler de l'acteur Floridor… le beau Floridor, comme on disait.

– Je ne suis jamais allée à Paris.

– On m'a rapporté que ma réputation avait franchi les murs de la capitale.

– Je suis d'Ajaccio… et la Corse, c'est loin…

– Eh !… la gloire a des ailes. Enfin, l'aventure en laquelle vient d'être jetée votre beauté a pu faire évaporer votre mémoire !… car il n'est pas possible que vous n'ayez jamais entendu nommer devant vous Floridor… Floridor qui jouait les rois…

– À ma honte, répondit la voyageuse, je dois avouer que ce nom n'a jamais frappé mon oreille…

Un peu dépité, le brigadier expliqua :

– C’est même cette spécialité qui m’a fait abandonner le trou du souffleur pour les rangs de l’armée. Des patriotes exaltés ne voulaient-ils pas me jeter en prison sous prétexte que je jouais trop bien les tyrans pour pouvoir être dévoué à la Convention !

Brusquement, la voix de la vivandière coupa ce beau discours :

– Ah ! le pauvre garçon ! il est mort !

– Qui ça ?… mon officier ?… dit Floridor.

– Hélas !… il vient de passer… entre mes bras…

La voyageuse avait instinctivement serré la main du blessé, dont la tête – par suite des cahots de la voiture – était retombée sur son épaule…

Floridor déclara :

– C’est triste… car enfin, qui est-il ?… mais au fait, peut-être a-t-il des papiers sur lui… Voulez-vous voir, citoyenne Pascaline ?…

Et le cœur se desséchant vite à son métier, il mâchonna froidement :

– Et quand vous aurez vidé ses poches, on pourra le déposer sur le bord de la route… pas la peine de le transporter à Nice…

Soudain, la vivandière saisit le bras de la jeune femme :

– Y m'vient une idée, dit-elle à voix basse. Si nous passions l'uniforme de l'officier à notre blessé… Comme ça, il n'aura plus rien à craindre jusqu'au moment où il pourra tirer au pied… Tenez… aidez-moi, citoyenne.

Tout en parlant, elle s'occupait d'enlever l'uniforme du dragon, pendant que la voyageuse, avec toute la délicatesse imaginable, dévêtait le frère de Jean…

– Floridor ! dit tout à coup la vivandière.

Le brigadier se pencha sur l'encolure de son cheval pour jeter un regard dans l'intérieur de la berline…

– Tiens ! fit-il, vous les avez changés de place ?

Il était tout surpris de constater que maintenant le blessé se trouvait étendu sur la banquette de devant, tandis que l'officier de dragons était assis au fond de la voiture, soutenu par le bras de la jeune femme.

– Par Melpomène ! s'écria-t-il, qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que j'ai la berlue ?…

– Cela signifie, mon vieux camarade, répondit Pascaline, qu'il ne faut jamais faire les choses à demi ; vous m'aviez dit de sauver ce ci-devant… Il est sauvé et mieux que ça… la Convention avait perdu un officier… je l'ai ressuscité…

– Diable ! gronda le dragon en se tordant la moustache, savez-vous que c'est grave ! Ça ressemble presque à une trahison.

– Vous n'êtes pas fou !… Qui voulez-vous qui trahisse ?… Ce pauvre garçon !… y doit avoir qu'une idée : se tirer de là au plus tôt…

– C'est grave ! répéta Floridor.

Ce qui lui semblait surtout grave, c'était de voir la tête brune du jeune homme appuyée sur l'épaule de la jeune femme. En lui-même, il songeait que ce ci-devant avait une chance par trop grande, et que bien volontiers il eût troqué sa place contre la sienne.

– Enfin, ça vous va-t-il ? demanda la vivandière.

À son tour, la voyageuse implora presque :

– Eh bien ! monsieur Floridor, ne voulez-vous pas nous aider à sauver ce jeune homme ?

La voix était si câline et, dans l'ombre, le regard était si suppliant, que le brigadier se sentit sans force pour résister.

– Bon ! bon ! bougonna-t-il, on fera ce qu'il faudra.

Et furieux contre lui-même, il éperonna son cheval, qui fit un bond violent sous cette attaque brutale.

On continuait la descente vers Nice.

Soudain, sur un cahot, la berline eut un tel ressaut que le blessé s'éveilla, tout surpris.

– Où suis-je ? demanda-t-il, ayant, au milieu de son sommeil, perdu le souvenir des événements antérieurs.

– Ne parlez pas, murmura à son oreille une voix douce.

Mais, crispés sur l'uniforme, ses doigts furent désagréablement surpris par la rudesse du drap, et stupéfait du changement opéré dans sa tenue, il s'écria :

– Ah çà !… que veut dire ce déguisement ?

La vivandière donna l'explication, la voix autoritaire :

– Cela veut dire, mon beau mignon, que si vous tenez à tirer votre peau de l'aventure, il faut vous résigner à jouer momentanément le seul rôle qui puisse vous sauver.

– Un rôle ! quel rôle ?

– Vous êtes lieutenant au 5e dragons du corps d'armée qui opère en Savoie, et vous êtes envoyé par le général Montesquiou auprès du général Anselme pour lui apprendre la défaite de l'armée sarde.

Les yeux du blessé s'agrandirent ; Pascaline, lui montrant le cadavre étendu sur la banquette, en face de lui, ajouta :

– Il a pris votre place… prenez la sienne… Pour la circonstance, vous porterez le nom que donnent ses papiers : César Romero.

– Romero, répéta la voyageuse, qui tressaillit.

– Oui, je viens de lire ça… né natif du village de Sauci, près Ajaccio… Un Corse comme vous, quoi, citoyenne.

S'il eût fait moins sombre dans l'intérieur de la voiture, Pascaline eût pu s'étonner de l'expression d'effroi qu'avait en ce moment le visage de sa compagne.

Mais la brave vivandière avait alors en tête une préoccupation qu'elle crut devoir traduire :

– Quoique ça soit pour la frime que vous v'là officier de chez nous, vous voudrez bien, j'y compte, ne pas en abuser pour quéque vilaine manigance… Vous avez beau être un ci-devant, il y a des braves gens dans tous les partis.

L'idée même d'un subterfuge n'était point pour plaire à André ; et déjà le jeune homme ouvrait la bouche pour protester, pour repousser ce moyen de salut qui s'offrait à lui.

Mais la même voix, douce voix, murmura à son oreille :

– Au nom de Dieu ! acceptez.

Il serra faiblement la main de la jeune femme entre ses doigts tremblants et, simulant de s'endormir, laissa retomber doucement sa tête sur l'épaule de sa compagne.

CHAPITRE XI

LE CHEVALIER HORACE DE SANTA-FOCE

Dans l'air tiède, les cloches sonnaient à toute volée en signe d'allégresse, convoquant les habitants à la cathédrale en l'honneur des Français.

Par les rues, les Niçois endimanchés se pressaient, joyeux, acclamant les officiers, les soldats, formant des cercles curieux autour des troupiers qui, campés au milieu des places, des carrefours, s'astiquaient pour la revue.

Car le général Anselme avait promis à la municipalité, pour la remercier de son chaleureux accueil, de faire défiler son armée.

Bien mesquine, l'armée d'Italie, et surtout bien pauvre.

Les huit mille hommes en loques qui la composaient, étaient dépourvus de vivres et de munitions. Tirés pour la plupart, sauf quelques compagnies de grenadiers, des garnisons de Marseille et de Toulon.

Mais si peu nombreux qu'ils fussent, – et précisément parce qu'ils l'étaient peu, – les Français n'en excitaient qu'une admiration plus enthousiaste chez les gens de Nice qui songeaient à l'armée piémontaise fuyant en désordre sur la route d'Italie, devant cette poignée de braves.

Ils riaient surtout de la naïveté du général sarde, Saint-André, qui s'était laissé jouer par Anselme comme un simple

conscrit et avait benoîtement cru à l'existence de quarante mille hommes pour lesquels son adversaire faisait, à grands fracas, préparer des logements et des vivres.

Le Piémontais avait mieux aimé le croire que d'y aller voir.

Surtout, lorsqu'il avait appris avec quelle rapidité foudroyante Montesquiou avait conquis la Savoie sur le général Lazari.

La nouvelle n'était pas de nature à exciter les Piémontais à la lutte, d'autant plus qu'il leur était venu sur l'entrain de ces troupes françaises des renseignements si décevants que vainement les émigrés réfugiés dans Nice avaient tenté de galvaniser la terreur du général piémontais.

Celui-ci avait quitté la ville, la laissant sans défense par sa brusque et imprudente évacuation.

Des familles entières s'étaient empressées d'en sortir, emportant leurs effets les plus précieux.

Les cinq mille émigrés, indignés de la lâcheté du général Saint-André, avaient résolu de s'opposer par la force à l'entrée des corps d'armée français…

Mais tous leurs efforts pour amener les habitants à se joindre à eux n'avaient abouti à aucun résultat : les moins travaillés déjà par l'esprit de révolution avaient refusé formellement.

Et les émigrés eux-mêmes, quand il s'était agi de marcher, ne s'étaient pas trouvés huit cents…

Parmi ceux-là, l'infortuné héros de l'aventure contée dans les chapitres précédents…

On a vu quel avait été le résultat de cette folle résistance…

Et maintenant, les Niçois regardaient sans en pouvoir croire leurs yeux, ces vainqueurs à peine enrégimentés, quelquefois sans uniforme, manquant pour la plupart de souliers et de pain…

Aussi, dans les groupes, certaines gens ne se gênaient-ils guère pour faire ressortir leur état dépenaillé.

Mais c'étaient surtout les chevaux des dragons, campés sur la place des Victoires, qui excitaient l'hilarité de ces braves en paroles.

C'étaient, à de rares exceptions près, de pauvres rosses qui devaient avoir plus souvent dévoré l'écorce des arbres et les chardons des chemins que reçu leur ration d'avoine et leur litière de paille fraîche.

Floridor se promenait de long en large, laissant traîner son grand sabre qui sonnait sur le pavé d'une manière provocante, tandis que ses regards semblaient défier les trop curieux et les moqueurs.

À la fin, il s'impatienta.

– Est-ce donc, citoyens, que vous n'avez jamais vu panser ou étriller un poulet d'Inde ? finit-il par demander, après s'être à grand'peine imposé silence pendant de trop longues minutes.

En prononçant ces mots, il s'était avancé un peu : le cercle s'élargit, pris d'un respect méfiant.

Cependant quelqu'un répliqua :

– Ce que nous n'avons pas vu encore, monsieur le militaire, ce sont des chevaux aussi maigres... Avez-vous vu les chevaux piémontais ?... Voilà des bêtes superbes et bien en forme !...

Une lueur de rage passa dans les yeux du brigadier.

– Ma foi... répondit-il... je ne puis vous dire le contraire... attendu que je n'en ai jamais vu que la croupe... et de loin. Et cependant, si ce que vous dites est vrai, les Piémontais n'avaient pas une comparaison désobligeante à craindre à se laisser approcher...

– ... À moins que ce ne soit le risque d'un coup de sabre qui leur ait donné du jarret... fit une voix flûtée derrière lui.

Floridor se retourna et reconnut le petit Jean.

– Ah ! c'est toi, gosse, fit-il en souriant ; voilà qui est bien répondu.

Et, très bas, il demanda :

– Et ton frère ?

– Je vous remercie, brigadier, il a passé une bonne nuit et, après avoir été pansé, il est allé chez le général qui l'avait fait appeler.

Haussant la voix, l'individu qui avait déjà interpellé Floridor indirectement, ricana.

– Eh ! Eh ! ne vous hâtez pas de crier au triomphe ; les Piémontais, pendant que vous vous gobergez, pourraient vous tomber sur le dos.

Floridor haussa les épaules d'un air de suprême indifférence.

– Parbleu !... Je voudrais le voir... ce serait l'occasion ou jamais de comparer nos chevaux avec les leurs.

– Et aussi la longueur de vos lattes.

C'était Jean qui venait de parler. Il ajouta :

– Malheureusement, brigadier, je crois qu'il vous faudra faire avaler pas mal de lieues à votre poulet d'Inde – comme vous avez dit – avant de pouvoir vous livrer à cette comparaison ; les Piémontais ont de bonnes jambes et du train dont ils détalaient, en quittant Nice...

– Eh ! Eh !... Ruse de guerre, qui sait ?

– Peuh ! On vient de nous dire que le général Brunet avait pris le fort de Montalban et, de là-haut, il paraît qu'on voit les canons et la cavalerie des Piémontais qui filent grande allure sur Saorgio.

– Reste encore Villefranche.

Floridor haussa les épaules.

– Allons donc ! on prendra Villefranche comme on a enlevé Montalban ; et le comté de Nice sera français comme la Savoie.

Les dragons que les plaisanteries de certains des spectateurs énervaient, applaudirent à ces paroles avec une affectation provocante.

Il y avait de la rixe dans l'air.

Mais en ce moment une rumeur se produisit à l'autre bout de la place, faisant diversion : des voix hélèrent le brigadier.

– Eh bien ! par Jupin… que se passe-t-il ? demanda Floridor, en arrivant au pas de course.

À l'orée d'une rue qui débouchait près de l'église, il vit un factionnaire qui paraissait se disputer avec le cocher d'un carrosse.

– À qui en as-tu donc, fit le sous-officier ?

– Y a, brigadier, répondit le soldat, que ce paroissien-là n'entend pas un mot d'français, et comme je ne parle pas son charabia d'italien, j'peux pas lui faire comprendre qu'on n'passe pas.

Le dragon était tout rouge de colère et pétrissait nerveusement la garde de son sabre.

– Allons, paix !… Belamour, dit Floridor tranquillement, ce n'est pas en embrochant ce citoyen que tu arriveras à lui inculquer le français.

Il ajouta, en désignant de la tête l'intérieur du carrosse :

– D'ailleurs, il est toujours préférable d'avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints.

– Je m'y suis adressé, au ci-devant bon Dieu… C'est comme le saint… pas moyen de lui arracher un mot. C'est à croire qu'il est sourd.

Cependant le brigadier s'était approché de la portière derrière la vitre de laquelle s'apercevait une tête d'homme.

Énergique, le visage était entièrement rasé et paraissait très basané, encadré par des cheveux soigneusement poudrés à frimas que réunissait sur la nuque un large ruban de moire.

Sous les sourcils touffus et noirs, l'œil brillait d'une lueur métallique, froide et mauvaise, et la bouche, aux lèvres minces, se plissait en une moue chargée d'humeur et de dédain.

Un jabot de fine dentelle retombait sur un habit de velours cerise à gros boutons d'acier.

La main au casque, Floridor salua militairement.

Mais le visage du personnage demeura impassible, tandis que l'œil, plus méprisant, se fixait imperturbable sur le dragon.

– Ah çà ! grommela celui-ci, le particulier est-il en cire, ou se fiche-t-il de moi ?

– Hein ! fit Belamour, satisfait au fond de l'insuccès de son chef, qu'est-ce que je vous disais, brigadier ?

– Demi-tour, toi ! L'amour ! commanda Floridor… et à ta consigne.

Puis, d'un doigt nerveux, il heurta la glace.

Le voyageur ne broncha pas.

Alors, le brigadier saisit la poignée et ouvrit la portière.

Étendu sur les coussins, les jambes croisées, l'autre ne fit aucun mouvement, mais sa main droite se porta à la poignée de l'épée posée sur ses genoux.

– Citoyen, dit le brigadier d'une voix rude, la place est occupée par les dragons, et j'ai reçu la consigne de ne la laisser traverser par aucun carrosse. Ainsi donc, veuillez dire à votre cocher de tourner bride.

Devant cette déclaration faite poliment mais avec une énergie péremptoire, l'autre crut opportun de desserrer les dents et demanda en excellent français, mais avec un accent étranger fortement prononcé :

– Où est l'officier qui commande ?

Les sourcils de Floridor, au lieu de se baisser de surprise, se froissèrent, sous l'empire d'un mécontentement accentué.

– Tiens, tiens ! citoyen, non seulement nous comprenons le français, mais encore nous le parlons !

– Faites-moi grâce de vos observations et répondez-moi : où est l'officier qui commande ici ?

– Les officiers sont à l'église. Et en leur absence, c'est moi qui commande. Conséquemment…

Et Floridor acheva sa phrase d'un geste qui invitait son interlocuteur à faire demi-tour.

Mais celui-ci demanda encore :

– Les piétons peuvent-ils traverser ?

– … Pas plus que les carrosses.

Cette réponse eut le don de tirer le voyageur de son impassibilité.

– Voilà qui est violent ! gronda-t-il ; interdire la circulation pour toute cette racaille.

Floridor tordit sa moustache et dit, avec un sourire gouailleur :

– Je vois, citoyen, que non seulement vous parlez français, mais encore que vous en possédez à merveille toutes les délicatesses. Je me permettrai, cependant, de vous faire observer que j'ai été poli avec vous et que vous ne l'êtes pas avec moi. Car, moi aussi, je suis de cette racaille, ainsi qu'il vous plaît d'appeler mes camarades.

– Brisons là.

– Non pas, mon bel ami. Mon habit peut n'être pas aussi élégant que le vôtre, mais la lame de mon sabre n'en sera que plus flattée d'y faire une boutonnière de plus.

Le visage de l'inconnu refléta une surprise d'ironie.

– Une provocation ?

L'autre se mit à rire.

– Parbleu ! vous me la bâillez belle ! Le chevalier Horace de Santa-Foce se battant avec un dragon !

– Pardon, un brigadier !

– Eh ! fussiez-vous maréchal des logis, cela ne ferait rien à la chose.

Derrière Floridor, une voix se fit entendre :

– … Et un lieutenant, monsieur le chevalier ?

Instinctivement le dragon s'était effacé, et le chevalier stupéfait demeurait coi, à la vue du soi-disant César Romero qui s'était approché sans être aperçu et avait entendu les dernières répliques.

– Oui, répéta l'officier, je vous demande, monsieur le chevalier, si vous considérez comme déshonorant de croiser le fer avec un lieutenant de dragons.

M. de Santa-Foce se mordit les lèvres et balbutia :

– Mais, signor lieutenant, je ne vois pas qu'il y ait entre nous le moindre motif de querelle.

– À votre aise !... Permettez-moi de n'être pas de votre avis. Tout comme le brigadier, je fais partie de cette racaille si dédaigneusement désignée par vous tout à l'heure.

Le visage de l'Italien avait légèrement blêmi.

– Vous êtes officier ; ce n'est pas la même chose.

– C'est précisément pour cela que je sollicite l'honneur de m'aligner avec vous. Dans l'armée française, nous sommes tous solidaires les uns des autres, et il m'appartient de relever l'injure que vous avez adressée à mes camarades.

– Soit ! dit Santa-Foce, comme il vous plaira ; mais s'il vous arrive malheur, vous me rendrez cette justice que c'est vous qui l'aurez voulu.

César s'inclina courtoisement.

– S'il arrive malheur au lieutenant, le citoyen chevalier fera bien de mettre sa peau hors de la portée de mon sabre. Voilà le

conseil que je lui donne, et loin aussi de la lame de mes hommes. Hein ! vous autres ?

Des murmures significatifs s'échappèrent des lèvres des dragons qui, curieux, avaient fait cercle.

– Monsieur l'officier, dit le chevalier, est-il donc dans l'habitude des soldats français d'assassiner les gens ?

Ces mots, entendus, changèrent le murmure en un grondement.

D'un geste impératif, César imposa silence à ses hommes.

– Monsieur le chevalier, dit-il avec une courtoisie excessive, en ma compagnie, vous n'avez rien à craindre. Donnez-vous la peine de me suivre.

Ils traversèrent la place.

Chemin faisant, le jeune officier poursuivit :

– Vous plairait-il que nous nous retrouvions cet après-midi seulement, pour la petite conversation que vous savez ?

« Plus tôt me serait impossible. Il me faut aller assister au *Te Deum*, prendre part à la revue des troupes que le général va présenter à la municipalité, et ensuite, je suis de baptême.

« Ce programme peut me conduire jusqu'à quatre heures.

Le chevalier acquiesça d'un signe de tête.

– Va pour quatre heures, dit-il.

– Sur cette place, au pied du monument des victoires… J’aurai mes témoins.

– J’aurai les miens.

Les deux hommes étaient arrivés à la hauteur de la sentinelle qui, le sabre au poing, déambulait en avant du campement.

– Laisse passer le citoyen, commanda Romero.

– Mille grâces, signor lieutenant, fit le chevalier d’un ton rogue.

Les deux hommes se saluèrent, et Santa-Foce s’engagea dans la rue, tandis que César Romero tournait les talons.

Au bout de quelques pas, il trouva au-devant de lui Floridor, qui l’avait suivi de loin.

– Savez-vous, citoyen, dit le brigadier, la voix chaude… c’est très crâne, ce que vous avez fait là ?

– N’était-ce pas naturel ? Je suis Français tout comme toi et, pas plus que toi, je ne pouvais supporter que cet étranger insultât les soldats…

– … de la Convention, observa narquoisement Floridor.

– Les soldats de la France, répondit le jeune homme avec sévérité. L’uniforme que je porte m’en faisait un devoir.

– Mon lieutenant, dit le brigadier, je voudrais bien vous servir de second.

Le jeune homme eut un mouvement de surprise.

– Oh !… ce n'est pas pour vous faire un reproche, mon lieutenant, poursuivit Floridor ; mais tout de même, vous m'avez pris ma place : c'est moi qui avais relevé l'insulte de ce maudit Piémontais, et c'était à moi qu'il appartenait de lui allonger un coup de sabre.

– Il refusait.

– Ce qui est fait est fait. Mais, comme compensation, accordez-moi d'assister au combat. Vous me devez bien ça : d'autant plus qu'il a une mine qui ne me revient qu'à moitié, le particulier, et que ça ne m'étonnerait guère qu'il soit plus disposé à jouer du couteau que de l'épée.

Le soi-disant Romero haussa les épaules ; puis, après un moment :

– C'est dit, si c'est possible, mais, donnant donnant : tu vas me rendre un service.

– Deux citoyen, – pardon ! mon lieutenant.

– J'ai rencontré tout à l'heure Mme Pascaline, la vivandière ; il paraît que le caporal a eu la fièvre toute la nuit et qu'il lui est impossible de se lever.

– Bon ! voilà le baptême à l'eau ! grommela Floridor d'un air mécontent.

Puis, soudain radieux :

– Mais il n'y a qu'une chose à faire, c'est que la citoyenne prenne un autre compère.

– C'est à cela que je songeais.

– Moi, par exemple, déclara Floridor : un caporal ou un brigadier, pour elle, ce sera la même chose.

Le jeune homme se mordit les lèvres, tandis que ses doigts effilaient nerveusement sa moustache.

– Crois-tu qu'elle tienne tant que cela au grade ? demanda-t-il.

Floridor le regarda du coin de l'œil, et ses sourcils se froncèrent imperceptiblement, tandis qu'il faisait entendre avec sa langue un petit claquement impatient.

– Citoyen, grogna-t-il, est-ce que je me tromperais ? Il me semble que vous avez songé à quelqu'un pour remplacer le pauvre Cognac.

L'émigré ne put s'empêcher de rougir, hésita un moment, puis se décida tout à coup.

– Eh bien ! oui. Cette jeune fille est ravissante, et ma foi, il ne me serait pas désagréable de la revoir.

– Alors ? interrogea Floridor.

– Alors, voici ce que tu vas faire. Tu connais la maison où habite Mlle Cappardi ? Tu l'as accompagnée avec moi, hier soir. Tu demanderas à lui parler, et tu lui diras que, Cognac étant malade, je sollicite l'honneur de le remplacer comme compère.

Puis, s'apercevant de la physionomie bizarrement déçue du brigadier :

– Eh bien ! qu'as-tu ? On dirait que quelque chose te choque.

– Mon Dieu ! mon lieutenant, c'est peut-être aller un peu vite en besogne.

– Je le sais bien ; mais nous n'avons pas le temps de traîner les choses en longueur : demain, nous serons peut-être partis. Allons, va, et conduis-toi en négociateur habile.

Cela dit, le jeune homme donna sur l'épaule du brigadier une tape amicale et tourna les talons, tandis que Floridor s'engageait dans la rue par où, quelques instants auparavant, avait disparu le chevalier de Santa-Foce.

Pourquoi, subitement, était-il devenu de mauvaise humeur ?

En quoi vraiment cela pouvait-il le toucher que le soi-disant César Romero se posât en admirateur de la signora Cappardi ?

Avait-il songé à jalouser le caporal de ce qu'il devait servir de compère à la jolie fille ?

Et voilà que la vision du lieutenant libre de coqueter avec elle, lui mettait de l'amertume au cœur.

C'est l'éternelle histoire !... Entre Cognac et Eva Cappardi, l'imagination du brigadier n'avait pu concevoir aucune idylle.

Cognac était assurément un excellent soldat ; mais on n'apercevait en lui aucune des qualités nécessaires à un prétendant.

Tandis que lui, Floridor, il se voyait grand garçon bien tourné, qui, sans être ce qu'on est convenu d'appeler un joli

homme, avait assez d'allure et cette élégance factice que donne l'habitude de la scène.

Seulement, il n'était pas assez naïf pour ne se point rendre compte que le jeune émigré avait, encore tout autrement que lui, ce qui séduit les femmes et leur tourne la tête.

Tout en marchant, il maugréait :

– Que le diable l'emporte ! il aurait pu choisir un autre ambassadeur que moi. Sa confiance me gêne pour poser ma candidature.

Derrière lui, son grand sabre battait les pavés avec un bruit terrible de ferraille qui mettait aux fenêtres, derrière les stores soulevés, des têtes curieuses, aussitôt disparues.

Pourtant, avec la réflexion, sa mauvaise humeur finit par s'évaporer.

– Qui sait ? Les femmes, c'est si bizarre !

Peut-être, après tout, la citoyenne Cappardi n'avait-elle pas été indifférente à la victorieuse moustache rousse du brigadier, non plus qu'à la maestria avec laquelle il avait joué de la latte, la veille au soir… Les femmes aiment les héros.

Ah ! naïf Floridor !

Si, au moment même où il se réconfortait ainsi l'âme, il avait pu voir ce qui se passait dans celle d'Eva Cappardi !

Dans la chambre de la petite maison où elle habitait avec un oncle et une tante, la jeune fille achevait sa toilette.

Un gai rayon de soleil entrait par la fenêtre grande ouverte et, du parterre de roses, des senteurs douces montaient dans l'air attiédi.

Elle se sentait heureuse !

Un refrain d'amour aux lèvres, elle allait et venait par la pièce, en proie à une fébrilité nerveuse.

Un ruban, à peine placé, ne lui convenait plus ; tantôt c'était la teinte, tantôt aussi la disposition.

Les tiroirs étaient bouleversés, les malles sens dessus dessous.

Et les robes, les corsages jetés pêle-mêle sur les meubles, à travers la pièce, prouvaient assez combien la combinaison de sa toilette avait donné de mal à la jeune fille.

À voir ses joues colorées, ses yeux brillants, sa bouche éternellement souriante, nul n'eût pu se douter que, la veille, elle avait été deux fois en danger de mort.

À cet âge, l'oubli vient vite. L'idée d'amour fait fuir l'idée du trépas. Au lieu d'une nuit peuplée de cauchemars et coupée de brusques réveils, Eva avait fait les plus jolis rêves du monde.

Ce n'étaient ni les têtes hirsutes des bandits auxquels si miraculeusement elle avait échappé, ni même les faces énergiques de la vivandière et de ses courageux compagnons qu'elle avait vues en songe.

Non ! mais simplement un joli visage un peu pâle, éclairé de grands yeux noirs hardis et pleins de douceur à la fois.

Ce n’étaient point des coups de feu qu’elle avait cru entendre. Mais une voix musicale, douce comme une caresse, qui n’avait, durant toute la nuit, cessé de bercer son sommeil.

Et rien qu’en pensant à ce que cette voix lui avait, en songe, murmuré si galamment, la jeune fille rougissait encore et détournait les yeux de son miroir.

– Ah ! soupira-t-elle, quel dommage que ce ne soit pas lui le parrain, à la place de ce vilain caporal qui sent la pipe !

Et, comme si une bonne fée eût entendu ces vœux, voici que, dans le jardin, elle distingua un bruit de pas, mêlé à un cliquetis d’armes.

Eva se précipita à la fenêtre et, à sa grande surprise, reconnut le brigadier Floridor qui tournait et retournait la tête, cherchant à s’orienter.

À la vue de la jeune fille, le soldat rassembla les talons et porta la main à son casque, dans un salut qui ne manquait pas d’élégance.

– Citoyenne, dit-il, je suis chargé d’une triste commission pour vous.

Inquiète de ce début, Eva s’exclama :

– Mon Dieu ! est-ce que le sous-lieutenant…

– Je rends grâce aux dieux de ce que vous montriez pour mon officier une telle sollicitude, fit le brigadier avec une légère grimace où la satisfaction ne dominait pas ; mais rassurez-vous, citoyenne. Le ci-devant a passé une nuit excellente et il ne s’agit pas de lui.

– Et qu'y a-t-il ?

– Le caporal Cognac, que vous aviez désigné pour vous servir de compère, ne va pas bien ; son coup de baïonnette d'hier lui donne une fièvre de tous les diables ; il ne pourra se lever aujourd'hui.

Eva parut s'apitoyer.

– Quelle contrariété ! fit-elle. Les dragées sont commandées, le prêtre est prévenu et j'avais fait des frais de toilette !… Voyez plutôt.

Redressée, elle apparaissait, la taille ceinturée d'une large écharpe de soie d'un rose pâle qui tranchait admirablement sur le corsage vert d'eau duquel émergeaient les bras ronds et blancs.

Le cou se dégageait, nu, cerclé d'un ruban du même rose.

Dans les cheveux, massés seulement sur le sommet de la tête, un peigne en brillants mettait des étincellements d'étoile.

Floridor battit des mains et déclama :

Ô suave apparition !
Es-tu femme ou bien déesse ?

Eva rougit et s'éloigna un peu de la fenêtre.

Le brigadier insinua, en retroussant sa moustache d'un air conquérant :

– Mais à défaut du caporal Cognac, citoyenne, il y a, dans l'armée du général Anselme, bien d'autres troupiers qui seraient heureux et fiers si vous daigniez les accepter à sa place.

La jeune fille devint toute rouge.

– Pensez-vous ? balbutia-t-elle.

– Je gagerais ma tête, et sans chercher bien loin…

Mais Floridor avait beau faire sa bouche en cœur et rouler des yeux blancs, sa peine se perdait.

Eva ne songeait pas à lui.

– Ah ! soupira-t-elle après une longue hésitation, si ce jeune homme que nous avons sauvé, avec la vivandière, n'était pas blessé !

Les lèvres souriantes du brigadier se plissèrent dans une grimace significative dont la jeune Corse ne s'aperçut même pas.

Mortifié, Floridor gardait le silence.

– Comment va-t-il ? demanda-t-elle, un peu confuse.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, le brigadier la rassura :

– Fort bien, citoyenne, je vous l'ai déjà dit. Et vous ne pouviez avoir une meilleure idée, puisque le ci-devant avait eu la pareille.

Les joues de la jeune fille s'empourprèrent.

– Vraiment !

– À telle enseigne que j'étais envoyé par lui en ambassade vers vous, pour savoir si la proposition vous agréerait.

La jeune fille dut se tenir pour ne pas laisser voir sa joie.

En ce moment, dans l'intérieur de la maison, une voix appela :

– Eva ! Eva !

– Partez ! dit-elle à Floridor, et dites au lieutenant que je serai à l'église San-Julio à midi précis.

Floridor salua, et, tournant les talons, gagna à pas rapides la porte du jardin, traînant toujours son sabre qui cliquetait sur le gravier de l'allée.

Toute rose de contentement, Eva Cappardi demeura un moment immobile, se contemplant dans le grand miroir, souriant à la gracieuse image qu'elle y voyait.

– Oui, il pourra être fier de sa commère, murmura-t-elle. Je veux être jolie.

Et elle ajouta, après un instant :

– Mais lui-même sera un compagnon charmant.

Et par un effet d'optique, voilà qu'elle vit derrière l'image de sa toute gracieuse personne se refléter l'image du bel officier.

– Eva ! répéta la même voix qui l'avait appelée un instant auparavant.

– Ma tante ? demanda la jeune fille en se rapprochant de la porte.

– As-tu donc oublié que M. le chevalier de Santa-Foce devait venir te chercher pour te conduire à la revue ?

Le visage d'Eva se rembrunit ; puis, soudain :

– Ma tante, mais vous n'y pensez pas… C'est vous qui oubliez !… Vous savez bien que je vais à un baptême.

– Eh ! ces gens attendront. M. le chevalier ne saurait s'être dérangé pour rien.

– Bien désolée, ma tante. Mais c'est le lieutenant qui me sert de compère, et ce serait mal reconnaître la façon dont il s'est conduit hier, que de n'être pas exacte.

Cela dit, vive et légère, elle recommença son trottinement à travers la chambre, bouleversant les tiroirs, fouillant les cartons, incertaine maintenant sur le chapeau, sur l'écharpe qu'elle devait choisir.

Soudain, elle s'arrêta et tendit l'oreille vers la porte, derrière laquelle un murmure de voix s'entendait.

Il lui avait semblé qu'on venait de prononcer le nom du lieutenant Romero.

Sur la pointe des pieds, elle s'approcha et, l'oreille à la serrure, écouta.

Elle ne s'était pas trompée ; son oncle et sa tante causaient du jeune officier qu'elle avait tenu, dès la veille, à leur présenter.

Et son visage soudainement blêmit, lorsqu'elle distingua ce que disaient les deux vieillards.

Comme les Cappardi, les Romero étaient Corses, originaires du même village, aux abords d'Ajaccio. Mais les deux familles étaient, depuis près d'un siècle et demi, séparées par une vendetta qui les avait peu à peu amoindries et pour ainsi dire anéanties, réciproquement.

César, l'officier de dragons, était le seul représentant des Romero, comme Eva était la seule qui demeurât des Cappardi, avec les deux vieillards qui l'avaient recueillie à la mort de son père.

Et en ce moment même où la jeune fille se rappelait en souriant l'allure élégante et la crânerie héroïque du jeune sous-lieutenant, les deux vieillards ne complotaient rien moins que la mort du dernier survivant de la race ennemie.

Une voix irritée, que la jeune fille reconnut pour celle du chevalier de Santa-Foce, disait :

– Alors, moi, quel rôle me faites-vous jouer ? Vous m'avez promis qu'Eva serait ma femme, et vous la laisseriez se conduire avec cette légèreté ! Elle ne doit pas aller à ce baptême.

– Vous n'êtes qu'un enfant, répliquait l'oncle… Laissez-nous faire. La Providence nous livre ce Romero… nous serions trop naïfs de le laisser nous échapper.

Il ajouta :

– Ah ! si mon bras était assez fort, je n'hésiterais pas à me charger, moi-même, de notre vendetta. Mais je trouverai bien quelque stylet italien pour verser, à ma place, le sang du dernier Romero.

La tante, alors, dit à demi-voix, insinuante :

– Ah ! si M. le chevalier avait pour nous cet attachement vrai !...

Santa-Foce ne perdit pas l'occasion.

– Signora, affirma-t-il, ce Romero est précisément cet officier avec lequel je dois me rencontrer tantôt. Je le tuerai.

– Et s'il vous tue, repartit l'oncle. Non, laissez-moi agir à ma fantaisie. Loin d'écarter Romero, je veux, au contraire, l'accueillir à merveille, encourager Eva à se laisser faire la cour par lui, à accepter ses rendez-vous, et rien alors ne me sera plus facile que de lui tendre un piège dans lequel il tombera fatalement.

Sans hésitation, Santa-Foce déclara :

– Je suis votre homme.

Les voix baissèrent de ton, et la jeune fille n'entendit plus qu'un murmure indistinct.

Sur le premier moment, elle avait songé à se ruer dans la pièce où étaient son oncle et sa tante pour leur crier leur infamie.

Mais elle réfléchit que ce serait là un pitoyable moyen, qui ne servirait qu'à compromettre davantage encore les jours déjà en péril du jeune officier.

Mieux valait dissimuler.

Ensuite elle aviserait à le prévenir discrètement, afin qu'il s'occupât de quitter la ville dans le plus bref délai.

Cette résolution arrêtée, Eva se sentit plus calme.

Elle songea que son inquiétude n'était pas une raison pour qu'elle ne se fît pas belle pour la cérémonie.

Le chapeau fut choisi, l'écharpe de gaze également, et après avoir été présenter son front candide aux baisers de son oncle et de sa tante, elle partit.

Elle partit toute légère, ayant au corsage une rose cueillie dans le jardin en passant.

Dans l'air tiède, les cloches sonnaient joyeusement, les rues étaient encombrées de monde et la jeune fille avait peine à se frayer un passage.

Elle craignait d'être en retard, s'impatientait, tellement préoccupée qu'elle ne s'était pas aperçue que, depuis la maison, quelqu'un la suivait.

Il est vrai que ce quelqu'un était inconnu d'elle et procédait à sa filature avec une habileté qui décelait un homme de métier.

Sous le porche de l'église, un groupe de personnes l'attendaient.

Parmi celles-là, Eva n'en vit qu'une.

César Romero dont les broderies, les aiguillettes étincelaient au soleil et dont la tête brune, encadrée de ses cadenettes, bien poudrées pour la circonstance, dépassait celle de son brigadier.

Bien qu'elle fût encore loin de lui, Mlle Cappardi crut remarquer qu'en l'apercevant, le jeune officier avait rougi légèrement.

Il s’avança au-devant d’elle, lui prit la main, sur laquelle il s’inclina pour la baiser non moins galamment qu’eût pu le faire le plus ci-devant des marquis.

À voix basse, il murmura :

– Ah ! mademoiselle, que vous êtes donc belle !

La jeune fille allait protester, mais sans grande conviction, car son miroir lui avait déjà dit combien elle méritait le compliment qui lui était adressé.

Mais la vivandière lui coupa la parole :

– Vous nous excuserez, citoyenne, dit-elle avec une révérence, de n’avoir pu faire toilette comme vous.

« Le gouvernement a tant de choses en tête qu’il en oublie de payer leur solde aux soldats, si bien que ceux-ci m’achètent à crédit mon rhum et mon eau-de-vie. Conséquence : rien en poche pour renouveler ma garde-robe, et comme les fripiers de ce pays n’ont aucune confiance dans les Français, j’ai été obligée de conserver mes hardes.

La jeune fille esquissait un geste de protestation.

Pascaline ajouta :

– On s’est astiqué du mieux qu’on a pu, pour ne pas faire rougir le bon Dieu et vous.

Mais le dragon Belamour, lui aussi, était de la fête.

Sans doute trouvait-il que tous ces retards seraient préjudiciables au repas dont devait traditionnellement être suivie la cérémonie.

Il prit sur lui de rappeler que le curé s'impatientait.

Au moment même, la porte s'ouvrit à deux battants, et sur le seuil apparurent le suisse tout chamarré et le prêtre, dont le surplis blanc faisait une tache claire sur le fond sombre de la nef.

Le suisse heurta, du manche de la hallebarde, la dalle qui rendit un bruit sourd.

Et le cortège se forma.

D'abord la vivandière, portant son fils dans une pelisse de soie, – cadeau de la marraine, – dont la blancheur et les dentelles faisaient ressortir plus crûment l'humble costume de la mère.

Puis Eva Cappardi, le bout de ses doigts roses dans la main gantée de blanc du lieutenant.

Enfin Floridor, au côté duquel marchait Belamour, écarquillant les yeux devant les ors des tableaux, le marbre des statues, les sculptures des boiseries.

Arrivés devant le baptistère, durant que le prêtre commençait ses prières et que la vivandière débarrassait l'enfant de ses voiles, le jeune homme demanda à voix basse à Mlle Cappardi :

– Comment allons-nous appeler notre filleul ?

– Quel est votre nom ?

– César ! répondit Floridor, un peu narquois ; mais par le temps qui court, ce serait rendre au petit un mauvais service que de lui donner le nom de ce tyran.

– Et puis, ajouta l'émigré avec un petit haussement d'épaules, il serait préférable qu'il eût un nom à vous ; cela lui porterait bonheur.

– On ne peut pourtant pas le nommer Eva ? fit-elle en riant.

Le brigadier suggéra, pompeux :

– Pourquoi ne l'appellerait-on pas Adam, en souvenir de notre première mère, qui s'appelait comme la citoyenne.

L'émigré fut sur le point d'éclater de rire ; heureusement il se retint, par respect pour la sainteté du lieu.

– Tu n'as pas voix au chapitre, déclara-t-il d'une voix mécontente. Va-t'en donc voir s'il y a des poissons rouges dans le baptistère.

Le dragon tourna les talons, sifflotant en sourdine une fanfare, sans plus de souci de l'endroit où il se trouvait.

– N'avez-vous pas un autre nom ? interrogea le lieutenant.

– Oui, Marie.

– Hum ! Marie, Eva, tout cela ne convient guère à un soldat.

Puis, brusquement :

– La mère s'appelle Pascaline. Si on nommait le petit, Pascal. Ça vous convient-il ?

– Si vous voulez.

La jeune fille paraissait si préoccupée, écoutant d'une oreille si distraite les questions que lui posait son interlocuteur, que celui-ci ne put s'empêcher de lui demander, de sa voix la plus enveloppante :

– Qu'avez-vous donc, mademoiselle Eva ? Vous aurais-je, sans le savoir, froissée en quelque chose ? Dieu sait que rien n'est plus loin de ma pensée, car si vous saviez, au contraire, ce que, depuis hier…

Elle l'interrompit et, parlant vite, mais tout bas, en voyant la vivandière venir de leur côté :

– Monsieur, dit-elle, il faut que je vous parle le plus tôt possible.

– Maintenant, si vous voulez.

– Non, en secret.

Et, comme il ne pouvait maîtriser un geste d'étonnement :

– Ne préjugez de rien avant que je me sois expliquée.

« Mais, où pourrai-je vous voir ? dites vite.

Alors, après une seconde de réflexion, et comme Pascaline n'était plus qu'à quelques mètres d'eux :

– Si vous voulez, murmura le jeune homme, rouge jusqu'aux yeux, je vous attendrai ce soir sur le port, à l'entrée de la jetée.

– Ce soir ! N'y aurait-il pas moyen dans la journée ?

– Impossible ! Je suis commandé de service pour une heure de l’après-midi.

– Eh bien ! ce soir, soupira-t-elle.

Il la regardait lui-même, ému, voulant parler et ne sachant pourquoi ses lèvres rebelles demeuraient muettes.

Puis, après quelques secondes d’immobilité, il lui offrit le bras et tous deux, à pas lents, s’avancèrent vers le baptistère.

Ni l’un ni l’autre n’avaient remarqué, dans l’ombre du pilier près duquel ils venaient de causer, qu’un homme était caché, qui les écoutait.

Cet homme, c’était le chevalier Horace de Santa-Foce.

CHAPITRE XII

VINGT CONTRE UN

Hardiment, à la sortie de l'église, Floridor avait offert son bras à Eva Cappardi.

Et la jeune fille, quelque peu stupéfaite, avait accepté inconsciemment, tandis que le soi-disant Romero demeurait interdit.

Un moment, sa surprise passée, Eva voulut protester.

Mais elle réfléchit que ce serait, de sa part, une suprême imprudence que de mécontenter le dragon.

Ne tenait-il pas entre ses mains le sort de ce jeune homme ?

Un mot de lui, dénonçant la supercherie dont lui-même s'était rendu complice, c'était, pour l'émigré, le peloton d'exécution.

Un petit frisson avait secoué Eva Cappardi et, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle s'était au contraire évertuée à faire la conquête du brigadier.

Tâche facile, car celui-ci était trop fat pour concevoir aucun soupçon sur la sincérité de l'attitude et du langage de la jeune fille.

Il en concluait simplement qu'elle était, comme beaucoup de ses semblables, de caractère volage, et qu'il ne lui déplaisait pas de recevoir un double hommage.

Aller du brun au blond.

N'était-ce pas, pour lui qui se piquait d'avoir des lettres et de connaître ses auteurs, obéir aux préceptes du sage Boileau, qui recommande de passer du plaisant au sévère ?

Et puis, il se disait que cette Corse ardente et chevaleresque devait avoir un faible pour les soldats.

Or, lui, il était un soldat, un vrai !

Elle le savait, puisqu'elle l'avait vu à la besogne.

Même qu'elle lui devait une fière chandelle, la citoyenne.

Tandis que ce chétif ci-devant…

Un citoyen dont on ne connaissait même pas le nom.

Un émigré qu'il avait tenu à sa discrétion, et qu'il pouvait d'un coup de sabre envoyer à tous les diables.

Un gringalet, avec deux poils de moustache sous les narines.

Était-ce vraiment le galant qu'il fallait à cette fille magnifique, de beauté forte ?

Voilà pourquoi le cœur gonflé d'un doux espoir, bombant la poitrine et dressant haut la tête, Floridor s'était constitué le cavalier d'Eva Cappardi jusqu'au logis de la jeune fille.

Là, par les soins de la tante, un bon repas était servi, que devaient présider la vieille femme et son mari.

Pour être franc, nous devons avouer que la vue des viandes froides en partie enfermées dans des gelées tremblotantes et des flacons de vins vieux, aux flancs poudreux, aux longs cols de cygne, détourna un peu l'attention du brigadier du joli minois d'Eva.

Elle s'en aperçut et ne perdit pas l'occasion d'user de ce moment de liberté pour se rapprocher du prétendu lieutenant.

L'obligation d'un rendez-vous, le soir, la troublait ; et si elle avait pu profiter du déjeuner pour lui glisser à l'oreille ce dont il s'agissait et le mettre sur ses gardes…

Mais, sans doute, le vieil oncle se méfiait-il d'une trahison qui pût soustraire son ennemi à ses coups, car il avait accaparé le jeune homme, sous prétexte de se faire raconter par lui la foudroyante et victorieuse campagne de Montesquiou en Savoie.

Heureusement, le bonhomme ne connaissait goutte à la question et ne prêtait, par surcroît, qu'une médiocre attention au récit fantaisiste non moins qu'enthousiaste, qui lui était fait.

Eva prit patience, se disant qu'à table, ce serait jouer de malheur, si elle ne parvenait pas à glisser quelques mots à l'oreille de César Romero.

Mais cette fois encore son espoir se trouva déçu.

La bonne tante décida que le compère et la commère devaient se faire face, c'est-à-dire être séparés l'un de l'autre par la largeur de la table.

Dans ces conditions, toute confidence devenait impossible, et Mlle Cappardi dut se résigner au rendez-vous du soir, à moins que… vers la fin du repas, elle ne trouvât moyen de glisser dans l'oreille du jeune homme ce qu'elle avait à lui dire.

Nouvelle désillusion… dont, cette fois, bien inopinément, Floridor, aussi, eut sa part.

Le brigadier, qui, depuis des semaines, errait à l'aventure, au hasard des étapes, l'estomac exagérément léger, avait eu une douce perspective à l'idée d'attaquer ces mets variés dont la plantureuse ordonnance couvrait la table.

Or, voilà qu'au moment où Floridor, qui s'était attribué le rôle d'écuyer tranchant, venait de plonger la lame de son couteau dans la croûte dorée d'un pâté, alors que – s'échappant par la brèche pratiquée, un parfum odorant venait chatouiller les narines délicieusement…

Voilà que dans la pièce voisine un rire retentit, suivi presque aussitôt d'un formidable bruit d'assiettes brisées, lequel fut lui-même accompagné de l'éclat d'un retentissant soufflet.

Floridor demeura bouche bée, le couteau en l'air, dans l'attitude du cavalier qui s'apprête à charger.

Des regards ahuris s'échangèrent entre les convives.

Et comme Eva allait se lever pour se rendre compte de ce qui se passait, une voix de stentor s'exclama à la cantonade :

– Faites excuse, citoyenne !… Mais si vous étiez aussi bien un citoyen, je vous passerais ma latte au travers du ventre…

Floridor, stupéfait, se dressa.

– Cette voix ! s'exclama-t-il… Mais c'est celle de Belamour !

– Belamour !… présent !

Et en même temps que ces mots étaient prononcés, la porte s'ouvrait, livrant passage à un dragon traînant derrière lui, par le poing, la servante des Cappardi, une luronne aux larges épaules, aux bras solides, qui ne paraissait pas, comme on dit vulgairement, avoir froid aux yeux. Le regard courroucé, Floridor interrogea le soldat.

– Qu'est-ce que ce vacarme ? Est-ce ainsi qu'on se conduit chez d'honnêtes citoyens, amis de la France ?

Mais Eva supplia :

– De grâce, monsieur le brigadier, ne grondez pas ce brave garçon et laissez-moi interroger Thérésa.

Puis, à la servante :

– Que s'est-il passé ?

– Dame, voilà, mademoiselle ; comme j'apportais une pile d'assiettes pour le service… v'là ce militaire qui entre.

« – Oh ! la belle fille ! qu'y s'écrie.

« Monsieur le militaire, que j'y réponds, vous êtes bien honnête.

« Alors, v'là qu'y m'chatouille, là, tout de suite. J'me mets à rire, et il m'chatouille si bien que v'là mes assiettes qui dégringolent sur le plancher.

« Pour le coup, signora, j'ai vu rouge, et j'y ai campé ma main sur la figure.

Puis, s'adressant au dragon :

– C'est-y pas comme ça que ça s'est passé, monsieur le militaire ?

Belamour, la joue encore incandescente de la gifle reçue, répondit, un peu piteux :

– Oui, brigadier, voilà l'histoire.

Eva, tout amusée de cet incident, avait empli un verre de vin qu'elle offrit au soldat.

– Tenez, fit-elle, voilà pour panser votre blessure, mon ami.

Le dragon avala le liquide, puis roulant des yeux blancs, soupira :

– Dommage qu'on puisse pas s'installer dans cette ambulance-là !

Et faisant claquer sa langue, il ajouta :

– C'est du fameux !

Puis à Floridor, changeant de ton et le visage soudainement sérieux :

– C'est pas tout ça, brigadier. Faut laisser là les pâtés et les rôtis.

– Pourquoi ?... Qu'est-ce qui se passe ?

– Y s'passe que vot'peloton est déjà en selle, et que j'viens vous chercher.

Floridor devint pâle de colère.

D'un regard circulaire, rempli de gourmandise et de regret, il embrassa tout à la fois Eva et les victuailles.

– Qu'est-ce qu'y a donc ? interrogea-t-il. Les Piémontais reviennent à Nice !

– Ah ! bien oui… s'agit pas de ça. Y a au contraire qu'on part les dénicher de la citadelle de Villefranche.

Furieux, le brigadier haussa les épaules.

– Prendre Villefranche ! ricana-t-il avec un peloton de dragons… Villefranche où il y a une garnison de plus de trois cents hommes, dit-on ! Le général est fou !

Belamour paraissait stupéfait de cette liberté de langage, alors que se trouvait là un officier, dont le rapport pouvait avoir pour le brigadier des conséquences graves…

Aussi répondit-il brièvement :

– Fou ou non, c'est l'ordre.

Et, planté sur le seuil de la porte dans une attitude respectueuse, il attendit.

Pestant et grognant, Floridor s'était levé, avait repoussé sa chaise et pris dans un coin son sabre, qu'il accrochait avec fracas.

– Citoyens, dit-il avec un sourire qui ressemblait terriblement à une grimace, citoyens, et vous citoyennes, vous m'excuserez… mais s'il ne dépendait que de moi, soyez certains que j'aimerais mieux découper ce pâté que de tailler des croupières à MM. les Piémontais.

– On remettra à la vivandière votre part du festin, brigadier, déclara la jeune fille, qui ne fut pas assez adroite pour dissimuler la satisfaction que lui causait le départ de Floridor.

Instinctivement, et bien qu'elle lui fût reconnaissante du service rendu, elle éprouvait pour ce garçon un naturel éloignement.

Son empressement à s'emparer de son bras, à la sortie de l'église, ses pressements de mains, ses regards en coulisse, ses soupirs indiscrets, et aussi les coups d'œil qu'il jetait à la dérobée sur le soi-disant lieutenant l'avaient irritée.

Eva se reprit à espérer que, le brigadier une fois parti, elle trouverait enfin le moyen de se rapprocher de César Romero et de lui parler.

Mais, le sabre au flanc et le casque sur la tête, Floridor regarda l'officier.

– Eh bien ! mon lieutenant, dit-il d'un ton goguenard, nous ne partons pas ?

Le jeune homme sursauta et, embarrassé, balbutia :

– Mais…

Le brigadier fronça les sourcils.

– Je n’ai pas de conseil à vous donner, mon lieutenant, déclara-t-il, mais, vous le savez, – nous sommes à une époque où il n’est pas bon de se faire remarquer par sa tiédeur, et si le général – surtout si le commissaire de la Convention – apprenaient que, tandis que vos hommes sont allés se faire casser la figure, vous êtes resté à table à vous goberger…

– Eh bien ? interrogea la jeune fille avec anxiété.

Sous sa moustache rousse, Floridor eut un mauvais sourire.

– Eh bien ! citoyenne, poursuivit-il, je dis que j’aimerais mieux être dans ma peau que dans celle du ci-dev… du lieutenant.

Le jeune homme eut un hochement de tête plein d’une belle indifférence.

– Le devoir d’un soldat, dit-il très nettement, est d’obéir. M’apporte-t-on l’ordre de marcher ? non ; je reste…

Les lèvres de Floridor se pincèrent dans une grimace ; non seulement il avait éprouvé un malaise à la pensée que, en partant, il laissait la place libre à l’émigré ; mais il n’avait pas été sans remarquer le petit tressaillement de satisfaction par lequel Eva venait d’accueillir la déclaration de celui-ci.

– À votre aise, mon lieutenant, dit-il d’une voix qui sifflait un peu. Toutefois, voudriez-vous me permettre de vous dire un mot en particulier ?

César Romero se leva et suivit le brigadier dans l’embrasure de la fenêtre.

Alors, entre ses dents, Floridor parla d’une voix saccadée :

– Vous restez, c’est votre droit. Peu vous importe, après avoir, comme émigré, échappé au peloton d’exécution, de vous faire fusiller comme officier suspect de tiédeur ; seulement…

– Seulement ?… interrogea le jeune homme.

– Voilà. Nous autres, soldats de la Convention, nous avons des idées étroites sur le courage et sur l’honneur, et il est des circonstances où la tiédeur peut passer pour de la lâcheté.

Un éclair brilla dans les prunelles de Romero.

– Brigadier !… gronda-t-il.

– Ah ! mon ci-devant, ricana celui-ci, à votre disposition tant que vous voudrez, pour peu que ça puisse vous faire plaisir. Seulement, laissez-moi vous faire observer qu’ici ce n’est pas moi qui vous traiterais de lâche, mais ces citoyens-là.

Et il désignait d’un hochement de tête l’oncle et la tante d’Eva, dont les regards aigus demeuraient fixés sur les deux hommes.

– Or, poursuivit Floridor, vous devez à l’uniforme que vous portez et qui vous protège, de ne pas le déshonorer, ne fût-ce qu’en apparence.

Le raisonnement était juste, et peut-être précisément parce qu’il était juste, le jeune homme refusa de s’incliner ; il s’entêta.

– Possible, déclara-t-il, mais l’homme que je suis se déshonorerait bien davantage encore si, pour sauver sa vie, il marchait contre ceux qui, hier encore, étaient par le fait ses alliés.

Floridor tourmentait la garde de son sabre.

– Je vous conseille de vous vanter de ça ! fit-il. Quand on a des alliés de cette trempe, on n'en parle pas. Lâches et insolents ! vous les avez vus vos Piémontais ! D'ailleurs, est-ce à coups de langue que vous auriez par hasard l'intention de vous rencontrer tout à l'heure avec votre chevalier ?

Enfin, comme argument suprême, il ajouta :

– Et puis, rien ne dit que, le général ne vous ayant pas commandé, vous ferez partie de l'expédition.

Voyant le jeune homme ébranlé, il dit encore, pour le décider :

– Enfin, citoyen lieutenant, avez-vous le droit de compromettre ceux qui se sont dévoués pour vous sauver ? Je ne parle pas de moi : ma peau n'a pas tellement de valeur que j'y puisse songer. Mais il y a la vivandière qui joue gros jeu dans cette affaire, et dont la tête ne tarderait pas à suivre la vôtre. Il y a son petit qui se trouverait sans maman d'une heure à l'autre, y a votre bambin de frère, auquel vous manqueriez ; sans compter, en fin de compte, la citoyenne Cappardi qui pourrait bien être considérée comme complice et payer cher sa complaisance.

Cet argument, Floridor l'avait conservé pour triompher définitivement de l'hésitation du jeune homme.

Certes, il lui avait beaucoup coûté de faire allusion au sentiment que le blessé lui avait laissé entrevoir pour la jeune fille.

Mais, mordu au cœur par la jalousie et furieux de partir en laissant la place à son rival, il était résolu à tout pour le décider à ne pas rester en arrière.

Le soi-disant César Romero tressaillit, jeta du côté d'Eva un regard inquiet et dit brusquement :

– Soit.

Il décrocha son sabre, et, le casque à la main, s'approcha de la jeune fille.

– Mademoiselle, dit-il, permettez-moi de prendre congé de vous.

« Il paraît que de mon attitude peut dépendre le sort de personnes charitables qui ont bien voulu récemment s'intéresser à moi ; je n'ai donc pas à hésiter.

Il porta à ses lèvres la main qu'elle lui tendait et la baisa avec respect.

Mais sous sa bouche il sentit la chair subitement se glacer, tandis qu'un léger frémissement en agitait les doigts. Il en demeura délicieusement impressionné.

– À ce soir, murmura-t-il très bas.

Puis, après avoir embrassé le petit Jean et pris congé des vieux parents d'Eva, il sortit escorté de Floridor et de Belamour.

– S'agit maintenant d'allonger les jambes, déclara celui-ci, si on ne veut pas trouver la colonne à mi-route.

Heureusement, elle n'était pas partie.

Sur la place, rangés par quatre, le peloton de dragons se tenait, attendant l'ordre de départ, un peu retardé par une distribution de munitions faite à un bataillon d'infanterie.

À l'ombre d'un platane, le général Anselme s'entretenait, très animé, avec un groupe d'officiers.

– Eh bien ! brigadier, cria-t-il, dès qu'apparut le casque de Floridor, est-ce pour aujourd'hui ou pour demain ?

Floridor hâta le pas et vint prendre place devant le général et son entourage.

Alors Anselme aperçut le soi-disant Romero :

– Voilà une heureuse idée, lieutenant, dit-il, et un zèle dont je vous tiendrai compte dans mon rapport… n'en doutez pas !

Interloqué, sur le premier moment, le jeune homme allait répondre.

Heureusement pour lui, Anselme ne lui laissa pas le temps de prononcer une parole qui, sans doute, lui eût été fatale.

– Cela se trouve bien, continua-t-il. L'officier qui était commandé est introuvable. On le cherche encore, mais j'ai déjà perdu trop de temps. Vous voudrez bien le remplacer.

Puis à ses auditeurs :

– Citoyens officiers, vous pouvez rompre.

Et, se tournant vers le trompette, en selle, à deux pas de lui, près de son cheval qu'un soldat tenait par la bride, il commanda :

– Sonne le garde à vous !

Quelques instants plus tard, la petite colonne, rapidement passée en revue, se mettait en marche.

D'abord les dragons en éclaireurs.

Puis, un peloton de fantassins formant avant-garde.

Enfin le général avec ses officiers d'ordonnance, suivis du reste de la troupe.

César Romero figurait parmi l'escorte d'Anselme, marchant à quelques pas des autres cavaliers.

Il se tenait volontairement un peu à l'écart, éprouvant comme un inconscient scrupule à se trouver en semblable compagnie.

Lui, émigré, ayant la haine des idées révolutionnaires, voilà qu'il chevauchait avec les soldats de la Révolution, vêtu comme eux, prêt à verser son sang mêlé au leur. Il marchait en leur compagnie contre l'étendard piémontais, en lequel, la veille encore, il incarnait les idées de royauté et de patrie.

Et, impression singulière, son âme ne se révoltait pas.

Sa poitrine ne se gonflait nullement d'horreur à se sentir comprimée dans le drap de l'uniforme.

Même, il avait conscience que, malgré lui, son buste se redressait orgueilleusement ; que sur son front le poids du casque – lourd cependant pour une tête de recrue – ne pesait pas plus qu'un tricorne brodé ; et que, à ses oreilles, le cliquetis contre l'étrier de l'armature de cuivre qui garnissait le fourreau de son sabre, faisait une délicieuse musique.

Avait-il donc suffi de l'éclat de deux beaux yeux pour transformer à ce point les sentiments de haine que, huit jours aupa-

ravant, il nourrissait contre les idées nouvelles et leurs défenseurs ?

N'était-ce pas plutôt que ces sentiments n'avaient poussé en lui que de faibles racines, reflet surtout de ceux qui avait été inculqués en lui ?

Vingt-deux ans, du sang de gentilhomme dans les veines, l'odeur de la poudre dans l'air, et avec cela, dans le cœur et dans l'esprit, l'ardeur généreuse qui est le plus bel apanage de la jeunesse… Voilà ce qu'il avait.

Et, au contact de cet uniforme usé et poussiéreux dont l'avait revêtu par artifice l'ingéniosité amoureuse d'une jolie femme, le soi-disant César Romero s'était souvenu qu'avant tout il était Français.

Néanmoins, il éprouvait une sorte de honte à capter ainsi la confiance du général, celle de ses officiers et le droit de commander ces soldats.

C'est pourquoi il se tenait à l'écart, la tête basse, songeant pour se distraire à Eva Cappardi.

Tout à coup, dans le silence relatif de la rue, une voix de femme s'entendit :

– Salut, lieutenant Romero, et bonne chance !

Le jeune homme tressaillit sur sa selle et releva la tête, cherchant des yeux de quel côté avait bien pu venir cet aimable salut.

Il remarqua que la colonne, en ce moment, passait dans une rue qui longeait le jardin d'Eva Cappardi.

Et le visage de la jeune fille apparaissait, encadré de roses grimpantes et de glycines, au-dessus de la crête du vieux mur de clôture.

À côté d'elle, à califourchon, le petit Jean envoyait un baiser au grand frère.

Et ce baiser, César Romero s'imaginait, grâce à un effet d'optique, que c'étaient les doigts fluets de la jeune fille qui le lui adressaient.

Il salua du sabre.

Eva Cappardi devint toute rouge, car en défilant les officiers et les soldats eux-mêmes, curieux, tournaient la tête de son côté et tous ces yeux s'éclairaient à cette radieuse apparition.

La maison dépassée, le jeune homme repoussa son sabre au fourreau.

L'unique souci de la politesse le lui avait fait mettre au clair ; mais, maintenant, il lui semblait inutile pour lui d'être armé.

Pour rien au monde il ne tirerait son sabre contre les Piémontais, ses alliés de la veille.

Puisque à son sort était lié le sort de ceux qui s'étaient compromis pour lui, il consentait à se résoudre à jouer ce rôle, aussi longtemps que les circonstances l'y contraindraient.

Mais il entendait bien se renfermer en une passivité absolue et il était résolu, s'il fallait charger, à le faire le sabre au fourreau.

Non, jamais, – quoique à sentir si près de sa main la garde de ce grand sabre il éprouvât de singuliers frémissements dans les doigts, – non, il ne pourrait faire usage de cette lame contre ceux dont il avait défendu le drapeau, au péril de sa vie.

Il convenait, il est vrai, à part soi, que les Piémontais n'avaient guère mis d'enthousiasme à le défendre, ce drapeau, et que leur couardise était peu digne d'être soutenue de l'ardeur juvénile qu'il avait déployée.

Mais enfin !...

Depuis la sortie des faubourgs, on montait sous un soleil de plomb qui faisait fondre les fronts encerclés dans les casques ou écrasés par les gigantesques chapeaux.

Les chevaux soufflaient et les hommes traînaient le pied.

Ce qui n'empêchait pas les plaisanteries de courir de rangs en rangs, en fusées.

La gaîté du troupier français ne désarme jamais, même dans les occasions les plus rudes.

Soudain, le bruit d'un trot allongé sur le cailloutis du chemin fit dresser l'oreille au général Anselme.

– Qui vient là ? murmura-t-il en paraissant interroger son escorte.

Au même moment, un casque de dragon apparut derrière une roche, au milieu d'un tourbillon de poussière.

– Quel est cet animal-là ? grogna le général.

Cet animal n'était autre que Floridor qui descendait la pente, grand train, au risque qu'un faux pas le fît rouler dans le précipice qui bordait le sentier.

En travers de sa selle le brigadier maintenait un individu, jeté comme un vulgaire colis.

Arrêté devant le général, il empoigna l'homme, un paysan, par le collet de sa veste et, le soulevant sans effort apparent, le déposa à terre.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? interrogea Anselme.

– Ça, mon général, répliqua Floridor, c'est un oiseau que j'ai pincé, au moment où il s'apprêtait à prendre son vol vers la citadelle, – sans doute pour rendre compte à l'ennemi de notre approche.

– Un espion ! gronda Anselme ; qu'on règle son affaire.

Le pauvre diable se prit à trembler comme un peuplier sous l'orage et baragouina, dans un patois presque incompréhensible, des explications auxquelles ni Anselme, ni ses officiers ne comprirent un mot.

Seul, César Romero semblait trouver un sens à ce que racontait le paysan, car son visage reflétait une surprise de plus en plus grande à mesure que l'autre avançait dans ses explications.

Floridor, qui surveillait le jeune homme, demanda tout à coup :

– Mon lieutenant, me tromperais-je en croyant comprendre que vous vous reconnaissez dans le cafouillis de ce drôle ?

Anselme se tourna vers le pseudo-officier de dragons et l'interrogea du regard.

– Mon général, expliqua César Romero, je n'oserais rien affirmer, car cet homme s'exprime dans un langage singulier qui n'est ni de l'italien ni du patois. Néanmoins, je crois comprendre que la garnison s'apprête à évacuer la citadelle.

Le général eut un geste brusque ; ses traits se contractèrent.

– Comment, évacuer ! Les renseignements que j'ai reçus hier sont donc faux. Et les troupes sont-elles en nombre moindre que je ne le croyais ?

– Ah ! çà, mon général, déclara Floridor avec le franc-parler qui, à cette époque, était toléré entre les soldats et les supérieurs, ce n'est pas une raison. Sans doute ces fameux lapins de Piémontais ne trouvent-ils pas que Villefranche leur soit un terrier suffisamment protecteur.

Cette plaisanterie eut des échos, et Floridor, encouragé, haussa les épaules, tandis que son regard se coulait, malicieux et quelque peu méprisant, vers César Romero.

– Et voilà sur quels auxiliaires les ci-devants comptaient pour abattre la Convention et envahir la France ! Tant que le drapeau tricolore ne rencontrera pas d'autres adversaires, il n'aura pas grand mérite à faire son chemin.

Le jeune homme n'avait pas bougé.

Seulement, ses doigts nerveux pétrissaient la garde de son sabre et ses dents blanches mordaient ses lèvres pâles sur lesquelles une gouttelette de sang pourpre perla tout à coup.

Anselme demanda au paysan, par l'intermédiaire de Romero :

– Combien sont-ils d'hommes à Villefranche ?

– Plusieurs centaines, avec des quantités de munitions.

Le général tressaillit. Oui, c'était bien là ce que lui avaient appris les renseignements de ses espions.

Et c'étaient surtout les munitions qui l'intéressaient.

Mal approvisionné, tel qu'était son corps d'armée, c'était une aubaine à laquelle il n'aurait pas osé songer, que ces canons, ces obusiers, ces caisses de poudre et de cartouches qui lui tombaient entre les mains.

Il se retourna vers le paysan.

– Et tu prétends que ces gens-là vont détaler ? demanda-t-il.

– Oui, on les dit prêts à partir. Ils ont passé toute la nuit à charger les caisses sur les chariots, à atteler l'artillerie.

Anselme asséna un coup de poing furieux sur le pommeau de sa selle.

C'était bien là ce qu'il craignait.

Il jeta un coup d'œil désespéré vers la troupe qui l'accompagnait et qui, exténuée, soufflait sur le petit plateau où l'on s'était arrêté.

Plus bas, sur le chemin qui grimpait en lacet sur le flanc de la montagne, se voyaient encore de grands chapeaux noirs et des plumets rouges.

Il y en avait, des traînards…

Et à mesure que l'on avancerait, il y en aurait davantage encore.

La montée était rude, sous ce soleil ardent, par ce chemin raviné.

Combien, si le général voulait forcer encore l'allure, en resterait-il autour de lui lorsque l'on atteindrait la citadelle ?

Et, d'autre part, si l'on continuait de grimper de la sorte, en limaçons, quand on arriverait là-haut, il y aurait beau temps que le nid serait vide et les oiseaux envolés, que les munitions si ardemment convoitées seraient hors d'atteinte.

Une idée folle traversa le cerveau du général.

– Lieutenant Romero, commanda-t-il, vous allez prendre avec vous un peloton de dragons, choisis parmi les mieux montés, et vous escaladerez cette pente, grand train.

Pâle de surprise, d'émotion aussi, le jeune homme répondit simplement :

– Bien, mon général !

Mais, malgré lui, il regarda Floridor.

Le brigadier lui parut sourire dans sa moustache.

Anselme s'expliqua :

– Il faut que vous arriviez là-haut avant le départ de la garnison et que, par un coup d'audace foudroyante, vous la fassiez prisonnière.

Floridor ne put retenir une exclamation qui fit se retourner vers lui le visage sévère du général.

– Eh bien ! quoi, brigadier ?... Qu'est-ce qui te paraît si amusant dans ce que je viens de dire ? interrogea-t-il.

Assez décontenancé, Floridor balbutia que c'était l'idée crâne du général qui l'avait stupéfié.

La vérité, c'est qu'il trouvait très divertissant de voir cet émigré d'hier chargé de tailler des croupières à ses amis.

Anselme répéta :

– Vous avez compris, n'est-ce pas ? D'ailleurs, c'est bien simple ! il s'agit tout simplement, avec votre peloton, de charger l'ennemi, comme si vous aviez une division derrière vous.

Il ajouta, la main levée vers les soldats :

– Au surplus, c'est une besogne facile avec les lapins du 2e dragons.

Flattés du compliment, les cavaliers hurlèrent à plein gosier :

– Vive le général !

Celui-ci dit encore, pour surexciter davantage encore les troupiers :

– Allez, lieutenant, et prouvez-moi qu'un officier de Montesquiou est digne de commander les dragons d'Anselme.

Floridor, sans attendre d'ordre, commanda :

– Par deux, au trot… marche !

Anselme n'avait pas eu le temps de faire une observation que le brigadier, à la tête du peloton, dévalait le long du ravin, dans lequel les pierres, arrachées au sol par les fers des chevaux, roulaient avec fracas.

– Bast ! fit le général, autant celui-là qu'un autre. C'est un gaillard qui n'a pas froid aux yeux et qui a une audace extraordinaire. Allez, lieutenant, et bonne chance.

César Romero salua et rendit la main à son cheval, qui partit au galop.

Sur un signe du général, les fantassins rompirent les faisceaux et l'escalade recommença.

Le lieutenant avait rejoint le peloton qu'il devait commander et, filant entre les cavaliers et le ravin, sur la crête même du gouffre, il alla prendre sa place en tête, à deux mètres en avant de Floridor.

Sans hésitation, celui-ci poussa son cheval de façon à se trouver botte à botte avec l'officier.

– Eh bien ! dit-il entre ses dents, pour une bonne farce, c'est une bonne farce, jeune homme. Vous voilà au service de la Convention malgré vous, et obligé de taper sur vos anciens amis.

Le jeune homme fronça les sourcils et déclara :

– Brigadier, faites-moi la grâce de garder vos plaisanteries pour un autre moment.

– Le citoyen est de mauvaise humeur ?

– Mauvaise ou bonne, mon humeur ne veut pas supporter vos brocards ; et si vous persistiez, je pourrais oublier que mes épaulettes m'obligent à garder mes distances.

– Et ? interrogea Floridor, les lèvres pincées.

– Et peut-être n'aurais-je pas la force de résister à l'envie de vous allonger le coup de sabre que vous paraissez chercher.

Le sourire de Floridor s'élargit, et il soupira :

– Oui, c'est dommage que mes galons de laine ne puissent s'aligner avec vos épaulettes. C'est vrai que ça m'aurait fait plaisir de croiser le fer avec vous.

Il ajouta philosophiquement :

– Mais quoi ! c'est un peu de patience à avoir. Vous ne serez pas tout le temps officier de la Convention.

– Vous pouvez croire que, s'il ne dépendait que de moi, en ce moment, je mettrais l'éperon aux flancs de mon cheval…

– … Pour aller rejoindre vos amis les Piémontais, interrompit méchamment Floridor ; ça vous sera facile, puisque nous allons vers eux. Vous n'aurez qu'à faire volte-face, voilà tout.

Le visage de César Romero s'empourpra et, avec violence, il demanda :

– Me crois-tu donc lâche et vil à ce point ? N'aurais-tu même pas de moi l'opinion qu'en a eue cette brave femme de vivandière ?

Et, s'exaltant :

– Quoi ! penses-tu que j'irais, pour sauver ma vie, déshonorer un uniforme auquel je dois d'avoir échappé à la mort ! cet uniforme, surtout, qui est celui de ma patrie ! Je suis Français, moi aussi, et tout aussi bien que toi, j'aime mon pays.

– Seulement, ricana Floridor, nous ne l'aimons pas de la même manière.

– C'est-à-dire que nous ne le voyons pas heureux de la même manière.

Ils continuaient d'escalader au trot la pente rude, ayant, sans y prendre garde, pris, sur la petite troupe qui les suivait, une avance considérable.

– Bigre !... C'est bien imprudent ce que nous faisons là, observa Floridor qui, en se retournant, avait aperçu les casques de leurs hommes, plus bas, au-dessous d'eux, le long du flanc de la montagne.

César Romero haussa les épaules.

– Baste ! dit-il, ce qui doit arriver arrive ; d'ailleurs, le général ne m'a-t-il pas donné l'ordre de faire diligence ?

– Pas tout seul.

– C'est aux autres à me suivre.

Et le jeune homme accéléra l'allure de son cheval.

Un moment hésitant, le brigadier déclara :

– Ça, c’est crâne ! Nous nous ferons peut-être casser la figure, mais je veux que le diable me croque, si je vous cède le pas d’une semelle.

Et, botte à botte, au risque de rouler dans le ravin qui bordait le sentier, ils poursuivirent la route.

Soudain, à un tournant, ils débouchèrent sur une sorte de plateau, – celui-là même qui servait d’assises à la citadelle.

À cent mètres d’eux à peine, les murailles dont le soubassement était taillé dans le roc s’élevaient sombres, menaçantes.

Une sorte de crevasse naturelle, demi-circulaire, entourait, ainsi qu’un fossé, les avancées de la forteresse, la rendant ainsi imprenable, du côté où venaient d’apparaître les deux cavaliers.

De l’autre coté, c’était la montagne qui élevait un mur droit et à pic, jusqu’à une hauteur de deux cents pieds.

Le pont-levis, jeté sur la crevasse, était en ce moment abaissé, pour permettre à la garnison d’effectuer la sortie.

Sur le plateau, déjà, se trouvaient réunis quantité de chariots et de pièces d’artillerie, prêts à suivre les Piémontais dans leur retraite précipitée.

Et une escouade d’avant-garde avait déjà franchi le pont-levis, pour éclairer la route.

– Tonnerre ! clama Floridor, nous arrivons trop tard !

– Trop tard ! répéta ironiquement le jeune homme… tu veux dire tout à fait à pic.

Et il enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture, qui bondit.

– Il est fou ! gronda le brigadier.

Mais déjà Romero abordait les Piémontais qui, interdits à la vue de cette apparition soudaine, se replièrent précipitamment dans la direction du pont-levis.

– Rendez-vous ! cria l'officier français.

Il avait laissé son sabre au fourreau et dressait le bras dans un geste dominateur.

Pour toute réponse, des fusils s'abaissèrent dans sa direction ; une salve éclata, dont les balles sifflèrent à ses oreilles.

– Rendez-vous ! cria Romero pour la seconde fois.

Floridor accourait, le sabre haut, hurlant de toute la puissance de ses poumons :

– En avant ! les dragons ! En avant ! comme s'il eût eu derrière lui plusieurs régiments de cavalerie.

Mais, tout en hurlant, il fonçait sur les Piémontais, tel un sanglier acculé sur la meute des chiens.

Son sabre se levait, s'abaissait, volait de droite et de gauche, terriblement, et les fantassins piémontais battaient en retraite précipitamment, ne prenant même pas la peine de recharger leurs armes.

Sous la voûte qui menait au pont-levis, les troupes piémontaises entassées, empêchées d'avancer par les fuyards qui leur barraient le passage, ne pouvaient se rendre compte de la nature du combat.

On criait :

– Les Français ! les Français !

Et cette fuite faisait croire, en effet, à ceux qui se trouvaient en arrière, qu'ils étaient attaqués par des forces imposantes.

Cependant, comme César Romero s'engageait sur le pont-levis, une poussée se produisit, qui jeta sur lui un premier rang de baïonnettes.

Floridor tapait comme un sourd.

– Mais défendez-vous donc, tonnerre de sort ! criait-il. C'est insensé !

Impassible, le jeune homme se contentait de faire ruer et cabrer son cheval, dont les bonds et les ruades écartaient les Piémontais.

Soudain, la monture du brigadier fit un écart formidable, puis, avec un hennissement déchirant, se renversa.

Deux coups de baïonnette venaient de l'atteindre, l'un dans le flanc, l'autre dans le poitrail, et la pointe de l'acier avait touché le cœur.

Avec prestesse, Floridor se redressa, et, le sabre en main, adossé au parapet du pont-levis, s'apprêta à se défendre chèrement. Malheureusement, un des hommes qu'il avait abattus

l'empoigna par les jambes et le tira si violemment qu'il perdit pied.

Les Piémontais que, jusque-là, le terrible sabre avait écartés, se ruèrent sur le malheureux.

Ils allaient l'atteindre, lorsqu'un défenseur se dressa entre eux et le cavalier démonté.

Romero avait sauté en bas de sa selle, laissé là son cheval… et, le sabre en main, couvrait de son corps le brigadier.

Avec une maestria incomparable, il parait les coups de baïonnettes, faisant, de la lame étincelante de son sabre, comme un bouclier derrière lequel Floridor était en sûreté.

– Tonnerre ! jeune homme, ne put-il s'empêcher de dire, celui qui vous a donné des leçons d'escrime ne vous a pas volé votre argent.

Il ajouta, voyant que Romero se contentait de parer :

– Mais tapez donc ! morbleu ! tapez donc !

Tout en parlant, il, se débattait contre ceux qui le tenaient et réussit à s'en débarrasser, en étranglant l'un, en jetant l'autre hors du pont-levis, dans le ravin.

– Ouf ! soupira-t-il.

Déjà, on entendait les fers des chevaux martelant le roc du sentier, qu'ils escaladaient au galop.

– En avant ! dragons ! cria-t-il. En avant !

Mais à ce moment, le lieutenant, atteint d'un coup de crosse au front, s'affaissa près de Floridor, qui murmura :

– Ah ! le pauvre garçon, et c'est pour moi.

– Je paye ma dette ! balbutia le jeune homme.

Par un effort de volonté suprême, il conserva sa connaissance pour murmurer :

– Ma rencontre avec le chevalier… Mon Dieu !…

Et Floridor qui venait, d'un coup de sabre d'étendre à terre un Piémontais plus aventureux que ses camarades, répondit, entre deux coups de latte :

– Ne craignez rien, mon lieutenant ; j'irai et je tacherai de ne pas faire trop mauvaise figure.

Les dragons débouchaient sur le plateau.

– En avant ! chargez ! hurla Floridor.

Comme une trombe, le peloton de cavalerie s abattit sur le pont-levis qui, en une seconde se trouva déblayé, en même temps qu'une poussée formidable se produisit, livrant l'entrée de la citadelle.

À quelques mètres à peine des dragons apparaissait un groupe d'officiers.

C'étaient le général Anselme et son état-major qui, devançant l'infanterie, chargeaient à leur tour en simples soldats.

Floridor avait réussi à tirer hors de la mêlée avec une énergie incroyable, le lieutenant Romero, qui tentait de lutter contre l'engourdissement qui l'envahissait peu à peu.

Mais, défaillant, il se sentit à bout de forces.

– Brigadier, ajouta-t-il, ce soir… Eva Cappardi… sur la jetée… à neuf heures… Tu lui expliqueras…

Il était évanoui.

Au même moment, le général piémontais qui commandait la citadelle de Villefranche envoyait un parlementaire pour traiter de la reddition de la place.

CHAPITRE XIII

CAPPARDI CONTRE ROMERO

Depuis une heure, la nuit était venue. Un silence profond planait sur la ville endormie.

Dans le port, la vie était suspendue, et sur les flots bleus les bateaux à l'ancre semblaient, avec leurs feux de position, d'énormes mouches phosphorescentes.

À l'extrémité de la jetée déserte, que de petites lames venaient battre doucement avec un bruit de caresses, Eva Cappardi était assise, enveloppée dans une grande mante brune dont l'ample capuchon lui emprisonnait la tête.

Adossée au parapet de pierre, tournant le dos au merveilleux panorama de la mer bleue qu'argentait la lune, alors dans son plein, la jeune fille tenait ses yeux anxieusement fixés vers l'entrée du môle.

Elle attendait César Romero.

À plusieurs reprises déjà, elle avait cru l'entendre, trompée toujours par un faux espoir.

Le jeune homme avait une démarche plus légère et plus assurée en même temps.

Puis, elle aurait perçu le cliquetis de ses éperons et le brinqueballement de son grand sabre.

Cependant, l'heure du rendez-vous était passée.

Lentement, les neuf coups de l'heure s'étaient égrenés, dans le grand silence.

Et tout s'était tu.

À quoi attribuer ce retard ?

Devait-elle supposer qu'il était arrivé malheur à l'officier ?

Dans la journée, on avait aperçu tout à coup, de la ville, le drapeau tricolore flotter à la place de l'étendard de Sardaigne sur la citadelle de Villefranche.

Et le détachement dont faisait partie le jeune homme avait dû livrer bataille pour triompher de la garnison. Le bruit du combat avait couru.

Peut-être Romero avait-il reçu quelque mauvais coup ?

Blessé… Peut-être pris !…

Et, frissonnante, elle avait passé le reste de la journée, embusquée derrière le store tendu de la fenêtre ouverte, guettant une parole… un bruit. Mais rien.

Aucune nouvelle, aucun renseignement ne lui était venu sur la manière dont les choses s'étaient passées.

Et le cœur serré par l'angoisse, elle était accourue au rendez-vous, presque sans espoir.

Par moments, pour se tranquilliser, elle se disait que peut-être elle avait dû s'illusionner sur les sentiments vrais du jeune homme.

Elle avait cru ne pas lui être indifférente. Sans doute elle s'était trompée, prenant pour des réalités ses espérances.

De ce qu'il avait fait sur elle une impression profonde, décisive, il ne s'ensuivait pas que nécessairement, la réciproque fût exacte.

Cependant les femmes sont douées, là-dessus, d'un merveilleux instinct rarement en défaut.

D'ailleurs, le trouble du faux César Romero paraissait visible, et bien vif était l'espoir qu'elle avait cru lire dans ses yeux lorsqu'elle lui avait donné, la première, ce rendez-vous.

Il montrait un bien ardent désir de venir.

Et s'il ne venait pas, certainement quelque malheur l'avait frappé.

Soudain, elle se redressa.

Son oreille venait de saisir, à n'en point douter, un martèlement de bottes éperonnées d'une sonorité toute militaire.

Presque en même temps, débouchait d'une ruelle qui aboutissait sur le quai une silhouette de soldat. Pas un instant, la jeune fille n'eut de doute.

Ce ne pouvait être que lui !

Son uniforme sombre se fondait, il est vrai, dans l'obscurité, mais le clair de lune faisait étinceler son casque et accrochait de petites lueurs aux boutons de cuivre et à la garde du sabre, dont le fourreau battait le pavé avec bruit.

Il s'avançait à grands pas vers l'endroit où Eva, debout, attendait immobile, le cœur battant à rompre sa poitrine, s'appuyant des deux mains au parapet de pierre.

L'émotion était si forte qu'il lui semblait sentir ses jambes se dérober sous elle.

Elle laissa échapper un faible cri : « Ah ! mon Dieu ! » et retomba assise, à demi pâmée, les yeux agrandis par la stupeur.

Ce n'était pas l'officier.

Floridor – car le nouveau venu n'était autre que le brigadier – venait de la rejoindre et s'inclinait, un peu mortifié d'une déception aussi visiblement profonde.

– Mon Dieu ! non, citoyenne, déclara-t-il, ce n'est pas celui que vous attendiez. Et il est vraiment fâcheux qu'il n'ait pu venir lui-même car il eut été charmé du trouble en lequel vous jette son absence.

– Pourquoi n'est-il pas ici, ainsi qu'il me l'avait promis ? interrogea-t-elle, inquiète et déçue tout à la fois.

Et tout de suite, mécontente d'avoir ainsi laissé voir son émoi :

– Il ne peut avoir qu'une excuse pour manquer ainsi à sa promesse.

– ... C'est d'être mort ! plaisanta le brigadier.

Elle poussa un cri et, instinctivement, jeta ses mains en avant.

– Taisez-vous ! C'est horrible, ce que vous me dites là.

Floridor ne perdait jamais la tête ; il avait saisi les petites mains d'Eva et, les tenant entre ses doigts, s'était assis auprès d'elle.

– Voyons, voyons, fit-il d'un ton doucereusement paternel, ne vous mettez pas dans un pareil état. La guerre, c'est une loterie à laquelle on a plus de chance de gagner du fer et du plomb que des galons.

Il ajouta, un peu amèrement gouailleur :

– Au surplus, la façon rapide dont il avait gagné ses épaulettes…

Frissonnant, elle l'interrompit :

– Oh ! ne plaisantez pas, de grâce ! Pourquoi n'est-il pas venu ?

– Un empêchement !

– Il est mort ?

– Non ! mais il a attrapé une égratignure qui le met dans l'impossibilité de venir vous trouver.

En proie à une agitation extrême, elle s'écria :

– Vous me trompez… il est mort ?

– Parole d'honneur, je vous dis la vérité… C'est que vous ne savez pas ; ça a été chaud, dans l'après-midi. Quand on est quinze et qu'il faut prendre une citadelle où se trouve une forte garnison, il ne s'agit pas de faire les clampins.

– Quinze !

– Quinze dragons, oui. Car les autres étaient en arrière et sont arrivés pour voir défiler nos prisonniers. Dame ! pour commencer, les Piémontais ne voulaient pas entendre raison ; mais avec quelques bons coups de sabre, on en est venu à bout tout de même.

Eva n'avait guère l'esprit à ces détails.

De tout ce que lui avait dit le brigadier, elle ne retenait qu'une chose : le jeune lieutenant était blessé.

– Et vous m'assurez, insista-t-elle, que sa vie n'est pas en danger ?

Vexé du peu d'attention prêté à un récit sur lequel il comptait pour se mettre en lumière et tâcher de profiter de l'absence de son rival, Floridor répliqua nerveusement :

– Quelle preuve faut-il que je vous donne ? Si la chose avait été possible, je vous aurais apporté le ci-devant dans mes bras !

Doucement, elle supplia :

– Voyons, ne vous irritez pas, monsieur le brigadier. Et réfléchissez qu'à ma place…

– Malheureusement, je ne puis être à la fois à la vôtre et la mienne. Mais si vous étiez à la mienne…

Ce disant, d'une voix plus douce, câline presque, le brigadier serrait avec tendresse les doigts fluets qu'il emprisonnait entre les siens, tandis que sa tête se penchait vers celle d'Eva.

Celle-ci, sentant la pointe de la longue moustache rousse lui effleurer la joue, se recula vivement et, la pensée du lieutenant la tenant toute, elle demanda :

– Sa blessure est-elle grave ?

Cette sollicitude de la jeune fille énerva de nouveau Floridor.

Il se redressa et bougonnant :

– Non ; d'ailleurs, il n'a pas de blessure. Un pauvre coup de crosse qui l'a quelque peu assommé.

– Grand Dieu !

– Oh ! rassurez-vous ! il n'est pas défiguré, le beau mignon.

– Pauvre garçon !

– Seulement, poursuivit Floridor, – dont l'énervement confinait à la rage, – seulement le coup a été assez rude pour lui couper un peu la respiration et, dame ! un amoureux qui n'a pas de voix…

Eva, tout émue, demanda avec vivacité :

– Un amoureux !… vous a-t-il donc dit qu'il m'aimait ? vous aurait-il chargé… ?

Ce fut le comble.

Floridor, après avoir lancé ses bras au-dessus de sa tête, comme s'il voulait décrocher les étoiles, les croisa sur sa poitrine et, d'une voix profondément indignée :

– Ah çà ! fit-il, pour qui me prenez-vous, pour croire que je me charge de pareilles commissions ?

La jeune fille le regarda, ne comprenant pas que la question qu'elle avait posée eût pu mettre son interlocuteur dans une pareille irritation.

– Mais, monsieur le brigadier, balbutia-t-elle, je ne voulais rien vous dire de désobligeant.

– Au contraire ! ricana-t-il, furieux.

– Oui, au contraire. Ne m'avez-vous pas rendu l'autre jour un service qui vous a acquis toute ma reconnaissance ?

– Jolie ! votre reconnaissance ! Et pour la manière dont vous me la témoignez…

– Voyons ! fit-elle ingénument, en vous voyant venir, ne pouvais-je croire que vous étiez chargé d'une commission ?

– Oui ! mais pas celle-là. Quand j'ai à dire à une jeune fille qu'on l'aime, c'est pour mon compte que je parle.

Eva le regarda avec stupeur, ne comprenant pas tout d'abord.

Puis, soudain, la lumière se fit dans son esprit ; un sourire éclaira son visage et ses lèvres, entr'ouvertes à peine tout d'abord, s'écartèrent tout à fait dans un franc éclat de rire.

– Oh ! mon pauvre monsieur le brigadier ! s'écria-t-elle.

Interdit tout d'abord par cette hilarité, Floridor gronda, rageur :

– Ah çà ! vous vous fichez de moi ?

– Non, certes !… comment pouvez-vous croire. Mais enfin, rendez-vous compte ! C'est trop drôle…

– Vous trouvez ?

Puis, les bras toujours croisés, furieusement il poursuivit :

– Alors vous estimez que, seul, cet émigré puisse être sensible aux charmes de votre sourire et à l'éclat de vos grands yeux… à la douceur de votre voix.

– Je vous en prie.

– Lorsqu'on a un cœur battant sous l'uniforme, est-ce qu'une nuit semblable, toute bleue, avec cette lueur d'argent, ne vous fait pas monter aux lèvres, malgré soi, des mots d'amour ?

Eva Cappardi, mal à l'aise, voulut se lever. Mais d'une main ferme, il la retint.

– Ah ! non, par exemple. Vous m'écouterez. Ce serait trop bête, à la fin, qu'ayant une occasion semblable de parler, je vous laisse partir sans vous dire ce que j'ai sur le cœur ! Je vous aime, entendez-vous, je vous aime !

– Monsieur !

– Voilà plusieurs jours que je veux vous le dire. Ce matin, j'ai tenté de vous faire cet aveu. Vous ne m'avez pas laissé placer un mot. Ce freluquet de ci-devant vous captive tout entière.

– Pourquoi dire cela ? balbutia la jeune fille toute troublée.

– Parce que c'est la vérité. Ce matin, à l'église, vous n'aviez d'yeux que pour lui, et, pendant le repas, le dépit que vous éprouviez d'être séparée de lui était visible et cependant...

Il s'interrompit, frappa d'un énergique coup de poing sa poitrine qui résonna comme une peau de tambour et s'exclama :

– Cependant, c'est une injustice ! Car, enfin, qu'est-ce qu'il a fait pour vous ? Rien, ou à peu près ! Il a joué de la baïonnette ; la belle affaire ! Le caporal Cognac, le grenadier Morel en ont fait autant et Girardet y a laissé sa peau !

Eva allait parler, le brigadier poursuivit :

– Vous me direz que Girardet est mort et qu'il vous est assez difficile de lui prouver votre reconnaissance ; que Morel, un simple grenadier, est bien peu de chose pour une citoyenne telle que vous, et que Cognac, quoique caporal, n'est pas précisément un Adonis. Mais moi ?

– Vous ! répéta la jeune fille.

– Oui, moi ! Il me semble que, sur la route de Montalban, si vous avez été arrachée aux mains de ces maudits Piémontais, il y a un certain Floridor qui y est bien pour quelque chose.

– Vous avez bien raison et je n'ai jamais songé à diminuer votre mérite. Aussi croyez que ma reconnaissance...

– Votre reconnaissance seulement ! fit le brigadier d'une voix amère.

Puis, brusquement, durement, insolemment :

– Votre reconnaissance ! mais je m'en fiche, entendez-vous, et les coups de sabre que j'ai donnés pour vous valent mieux que ça.

– Pourquoi tenter de me faire croire que vous n'avez été crâne et brave que par intérêt, monsieur le brigadier ? fit Eva. Vous ne saviez même pas qu'il y avait une jeune fille dans la voiture quand vous avez si bien joué du sabre.

– C'est vrai, répondit-il, adouci par cette observation pleine de justesse. Mais quand je vous ai vue…

– Soit… Mais pouvez-vous me reprocher de vous avoir, par un mot, par un geste, montré que j'avais pu vous remarquer, vous donner un prétexte ?

Floridor fit claquer contre ses dents l'ongle de son pouce et déclara :

– C'est encore vrai, pas ça.

– Et puis vous parlez d'amour. Cela vous est venu si vite que cela ?

– Vous étonnez-vous de la rapidité avec laquelle cela lui est venu, à lui ? répliqua Floridor avec amertume. Et ce rendez-vous accepté ?

– C'est moi qui l'ai donné.

– C'est vous ! Voilà qui est mieux encore ! ricana-t-il amèrement.

– Mais il ne s'agit pas de ce que vous croyez ! s'exclama-t-elle.

– Non ! pardieu, vous allez me faire croire que vous, jolie comme je vous vois, vous convoquez un jeune citoyen pour l'entretenir des plans de campagne du général Anselme !

Suppliante, elle dit :

– Ne plaisantez pas : il s'agit de choses graves. La vie de Romero est en danger.

– À qui l'annoncez-vous ? Sans vous, sans moi surtout, l'imbécile, il y a beau jour que ce ci-devant aurait passé devant le peloton d'exécution.

Cette fois, ce fut elle qui lui saisit les mains et, d'une voix tremblante :

– Ne parlez pas ainsi. N'ayez pas l'air de faire des menaces que votre caractère généreux vous rendrait incapable de mettre à exécution.

– Ta, ta, ta, vous voulez me prendre par les sentiments. Ça ne mord pas. Un homme qui aime ne voit qu'une chose : son amour ; et, franchement, il faudrait que je fusse bien naïf pour ne pas me débarrasser d'un rival, quand cela m'est aussi commode.

Vivement, elle déclara :

– Non, vous ne ferez pas cela. Vous êtes un soldat, et un soldat ne commet pas une lâcheté. D'ailleurs, ce que je vais vous dire va vous montrer que mon affection pour lui n'est pas, au fond si profonde que vous croyez, et que votre jalousie n'a peut-être pas de raison de s'alarmer.

– Que voulez-vous donc dire ?

– Il faut qu'il s'éloigne de Nice au plus tôt.

Floridor sursauta, tellement sa surprise fut extrême.

– Le moyen, que le hasard a paru lui offrir pour le sauver, le perd. Il a fui un danger pour tomber dans un autre. Ce ne sont pas les balles des soldats qui le frapperont : les poignards des assassins le guettent.

Cette fois, Floridor se sentit touché et vraiment ému.

– Les poignards des assassins ! répéta-t-il.

– Oui : c'est son nom d'emprunt qui est cause de tout. Ce malheureux officier dont il a pris le nom était, paraît-il, le dernier descendant des Romero de Corse, et, entre les Romero et les Cappardi, il y a vendetta.

– Vendetta !

– Oui, une haine qui dure depuis deux siècles et qui ne peut s'éteindre que dans le sang du dernier survivant de l'une des deux familles.

– Peste ! ricana Floridor, vous allez bien, dans votre pays.

Puis, soudain :

– Mais alors, ce sentiment que vous dites avoir pour lui ?… ce rendez-vous ?…

Sa phrase fut brusquement interrompue par un cri de fureur. Un coup formidable venait de s'abattre entre ses deux épaules. Il se retourna brusquement.

– Ah ! bandit ! cria-t-il en empoignant par le bras un individu qui surgissait au-dessus du parapet, extérieurement à la jetée.

Cet homme, dans la main duquel une lame étincelait au clair de lune, venait de tenter de l'assassiner.

Le coup, heureusement, avait été mal asséné.

La lame avait glissé et, au lieu de pénétrer dans les chairs, avait simplement déchiré le drap de l'uniforme.

Eva, saisie d'horreur, s'était renversée sur le banc.

L'agresseur de Floridor se débattait comme un beau diable, cherchant à saisir son arme de l'autre main.

Mais les doigts d'acier du brigadier l'immobilisaient, comme si son poignet avait été pris dans un étau.

L'assassin jeta un appel. Et, d'une barque amarrée au bas de la jetée, deux hommes grimpèrent à l'aide des échelons de fer fixés dans les pierres pour le service du port.

– Fuyez ! supplia Mlle Cappardi.

Floridor répondit par un ricanement terrible.

– Fuir ! un dragon ! devant cette racaille !

Élevant du sol l'homme qu'il tenait par le bras, il le fit tournoyer et le lança dans la mer.

Puis, se rejetant en arrière d'un bond formidable, il dégaina et, la garde de son sabre bien en main, il cria :

– Maintenant, tout à vous, mes petits.

Sans doute la prime promise devait être alléchante, car les deux hommes, armés seulement de longs poignards, parurent disposés à soutenir la lutte.

Ils ignoraient à quel adversaire ils s'en prenaient.

Floridor n'était pas précisément homme à se laisser intimider par deux gredins. Il les tint en respect, faisant tournoyer sa longue lame qui lançait des éclairs dans la nuit.

Rampant sur les dalles de la jetée, les Italiens, faits à la lutte lâche, cherchaient visiblement à l'attaquer de deux côtés à la fois, pour le frapper d'un coup de traître.

Le brigadier ne leur en laissa pas le temps. Prompt comme l'éclair, il fondit sur celui qui se trouvait sur sa droite, le sabre haut.

La lame s'abattit et l'homme, le crâne fendu jusqu'aux épaules, roula sur les dalles, qu'il inonda de son sang.

Volte-face. Floridor se ruait sur l'autre, mais le drôle n'attendit pas son reste : le sort de son camarade l'édifiait ; d'un bond, il enjamba le parapet.

– Retourne-toi, coquin ! clama Floridor, qui répugnait à frapper un homme par derrière, retourne-toi !

Le gredin ne songeait qu'à fuir ; il y mettait tous ses efforts.

Alors, le brigadier le saisit par la cheville et, le soulevant, d'un mouvement brusque, il le jeta dans l'eau.

– Ouf ! dit-il en s'essuyant le front d'un revers de main.

Il allait remettre son sabre au fourreau, croyant en avoir fini, quand un cri d'Eva le fit pivoter sur ses talons.

Un individu, qu'il n'avait pas vu s'avancer en rampant par la jetée même, était devant lui, armé d'une épée.

Floridor le reconnut aussitôt.

– Eh ! mais, ricana-t-il, voici monsieur le chevalier.

Santa-Foce, car c'était bien lui, en effet, grommela un juron de désappointement et de fureur :

– Il y a erreur ! sacra-t-il en italien.

Et il tourna les talons.

Mais, si le brigadier ne comprit pas, il devina les intentions du chevalier et, d'un saut, courut lui couper la retraite.

– Ah ! non, déclara-t-il, pas de çà ; vous vous êtes donné la peine de vous déranger ; qu'au moins votre dérangement ne soit pas inutile. D'ailleurs, j'étais chargé d'une commission pour vous, et je tiens à la faire.

Il assurait la garde de son sabre et ployait sur ses jarrets pour être bien certain de leur élasticité.

– Allons, monsieur le chevalier, vous êtes venu pour assassiner, il va falloir tuer. Ce n'est pas la même chose. Mais enfin, quand le vin est tiré, n'est-ce pas ? il faut le boire.

Stupéfait, le chevalier demeurait immobile ; Floridor fit deux pas en avant, ce qui le mit à bonne distance de son adversaire.

Mais avant d'engager le fer, il dit, gouailleur :

– Monsieur le chevalier, je dois vous avertir que je vais être obligé de vous tuer deux fois : la première, pour le compte du lieutenant Romero…

– Un lâche ! que j'ai attendu tantôt sur la place des Victoires, comme il était convenu, déclara Santa-Foce.

– Vous m'excuserez de vous donner un démenti, monsieur le chevalier. Mais vous n'y étiez pas, vu que je m'y trouvais, moi, et que je ne vous y ai pas vu. Blessé à l'attaque de la citadelle de Villefranche, le lieutenant Romero m'avait délégué à sa place. C'est donc pour lui que je vais avoir l'honneur de vous tuer, tout d'abord. Ensuite, s'il en reste, eh bien ! je tâcherai de vous faire payer cher le présent guet-apens.

Il tomba en garde, ajoutant :

– Et maintenant, quand vous voudrez.

L'autre avait recouvré son sang-froid ; il rompit, disant :

– Ce n'est pas à vous que j'en ai.

Floridor avança d'un pas.

– Oui, il y a maldonne, n'est-ce pas ? tant pis pour vous ; il fallait mettre vos lunettes et vous assurer avant de me tomber dessus que j'étais bien celui que vous cherchiez.

– Permettez, cependant…

– Rien, à moins que vous ne désiriez que je vous mette la main au collet et que je vous conduise, comme un vil assassin, au général Anselme.

Le chevalier, à la grande surprise du brigadier, répondit :

– Cela, je le veux bien.

Mais cette réponse même mit Floridor en défiance.

Il allongea son sabre dans la direction du chevalier et, d'un ton sec :

– Ma foi non, je préfère ne pas user de votre permission. Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Je vous ai sous la main. Je vous garde.

Eva, durant ces pourparlers, était revenue à elle ; suppliante, elle s'adressa à Floridor :

– Monsieur le militaire ! Monsieur le militaire !

Mais le brigadier n'était pas d'humeur à accueillir des doléances.

– Vous, la belle enfant, gronda-t-il, commencez par vous taire ! Le rôle que vous jouez en tout ceci est déjà assez louche. Ne me faites pas monter la moutarde au nez !

Puis, à Santa-Foce :

– Et toi, chevalier de mon cœur, quand tu voudras !

Force fut au Piémontais de croiser le fer.

Mais, à la première feinte de Floridor, il rompit.

Le brigadier s'avança ; son adversaire rompit de nouveau.

– Ah çà ! grommela Floridor, as-tu, par hasard, l'intention de me faire te suivre jusqu'à Rome ?

Il le pressa, décrivant en marchant un demi-cercle, de telle sorte qu'à un certain moment Santa-Foce se trouva tourner le dos à l'extrémité de la jetée.

Alors, ferraillant avec une virtuosité de poignet qui avait fait de lui un escrimeur redoutable, Floridor poussa sans répit son adversaire.

Il se disait que, se trouvant acculé au parapet de la jetée, force serait enfin au chevalier de se battre sérieusement.

Aussi, quand il le vit toucher du pied la pierre du parapet, il poussa un joyeux :

– Cette fois-ci, ça y est… nous allons rire !

– Pas encore ! répondit le chevalier, froidement.

Et, à la grande stupéfaction de Floridor, avant qu'il pût lui couper la retraite ou le retenir, Santa-Foce, faisant volte-face, piquait une tête dans la mer.

– Tonnerre de sort ! clama le brigadier, en proie à une rage folle.

Les deux poings crispés sur le mur de pierre, il se penchait vers les flots, espérant que son adversaire n'aurait fui devant un danger que pour succomber dans un autre…

… Que peut-être la terreur du sabre dont il le menaçait l'avait fait agir inconsciemment.

S'il ne savait pas nager…

– Ah ! bien oui.

Au bout de peu d'instants, le brigadier aperçut une tête qui émergeait de l'onde, à plus de vingt brasses de la berge, non loin de la barque qui avait amené le chevalier et les spadassins à ses gages.

Et une voix cria, narquoise, dans la nuit :

– Rira bien qui rira le dernier, beau brigadier ! En attendant, au plaisir de vous revoir.

Et, tandis que Floridor tendait vers lui un poing impuissant, Santa-Foce se hissait dans la barque, détachait l'amarre et, saisissant les avirons, s'éloignait rapidement.

Déjà il avait disparu dans la brume que le brigadier était encore à la même place, le poing crispé vers son invisible ennemi, dans l'autre main son sabre nu.

Et toujours il hurlait, s'époumonant de rage :

– Canaille ! lâche ! traître !…

Enfin, il se railla lui-même, et, remettant son sabre au fourreau :

– Il m'a joué comme un enfant, gronda-t-il, mais on se retrouvera ! Quant à cette coquine…

Mais, à sa grande stupeur, il constata, quand il se fut retourné, que la signora Cappardi avait également disparu.

Sans doute avait-elle profité de ce que Floridor s'occupait du chevalier pour filer sans bruit et rentrer chez sa tante.

Son équipée menaçait de tourner mal, et celui qu'elle avait voulu sauver ne courant pour l'instant aucun danger…

– Partie ! clama Floridor. Par les cornes du diable ! elle a bien fait. Je n'aurais peut-être pas résisté au plaisir de lui dire son fait, à cette belle Corse !

Un soupçon lui était venu subitement. Qui pouvait lui prouver que la si séduisante Eva était, après tout, si innocente que cela du guet-apens tendu par le chevalier de Santa-Foce ?

Corse et Piémontais, pour Floridor, c'était tout un.

Pourtant, faisant claquer ses doigts avec dépit, il finit par avouer :

– C'est dommage, tout de même ; c était une bien riche fille !

CHAPITRE XIV

LA DÉNONCIATION

Depuis une vingtaine de jours, les troupes françaises occupaient Sospello.

Vainement, à plusieurs reprises, le général Brunet, qui commandait les deux mille hommes détachés de l'armée d'Italie, avait-il tenté d'enlever les retranchements des Piémontais établis à Saorgio.

L'ennemi s'y était fortifié de telle façon que la position avait été jugée inexpugnable… pour le moment.

En raison du temps épouvantable qu'il faisait, l'état-major avait reconnu l'impossibilité de tenir la campagne ; et les troupes avaient reçu l'ordre de prendre leurs quartiers d'hiver, en attendant le retour de la belle saison, ou, du moins, une occasion d'attaque exceptionnellement favorable.

Mais cette occasion ne se présentait pas vite. Et les soldats commençaient à maudire ferme l'inertie monotone du cantonnement.

Alors, pour les distraire, le général avait donné aux chefs de corps la latitude d'autoriser ceux de leurs hommes qui en feraient la demande à pousser des reconnaissances du côté de l'ennemi.

C'était en même temps un moyen d'entretenir parmi ses troupes un entraînement salutaire et aussi de se renseigner sur les agissements des Piémontais.

Lui-même avait pris l'habitude de pousser des pointes hardies vers Saorgio pour reconnaître les positions ennemies et étudier, de ses yeux, la configuration du terrain sur lequel il aurait à manœuvrer lorsque la belle saison revenue le permettrait.

Il se faisait alors accompagner par un officier d'ordonnance et par quatre cavaliers d'escorte, commandés, la plupart du temps, par Floridor.

Un soir que, trempé d'eau et crotté jusqu'à la nuque, il avait pu, grâce à l'épaisseur de la brume, s'approcher des avant-postes piémontais, il se retourna et, d'une voix brève :

– Lieutenant Romero ! appela-t-il.

Une ombre enveloppée d'un grand manteau se détacha du groupe de cavaliers demeurés à quelques pas en arrière du général et s'approcha.

Brunet étendit la main vers les feux qui, la nuit, paraissaient à quelques centaines de mètres.

– Lieutenant, demanda-t-il, ces lueurs ne vous disent rien ?

Surpris, l'officier répondit :

– Ma foi, citoyen général, cela me dit que nous sommes proches des grand'gardes ennemies.

– Et cette proximité... ne vous tente pas ?

L'officier tressaillit et, d'une voix mal assurée, répliqua :

– Me tenter, citoyen général, à quel sujet ?

Brunet fit entendre un petit claquement de langue impatienté ; puis, brusquement :

– J'ai reçu des renseignements qui vous concernent. D'après ces renseignements, vous ne vous appelleriez pas César Romero, vous ne seriez pas lieutenant au 5e dragons ; en réalité, vous ne seriez qu'un émigré déguisé en espion.

Le jeune homme eut un sursaut de colère et, indigné, se récria :

– Me suis-je donc conduit comme un espion au pont-levis de Villefranche ?

Le général lui posa la main sur le bras.

– Calmez-vous, mon ami ; le fait seul que je vous parle de ces choses vous prouve le peu de foi que je leur prête. Seulement, tenez-vous sur vos gardes.

– Je vous remercie, citoyen général, mais je n'ai pas à me tenir sur mes gardes, j'ai ma conscience pour moi.

Il ajouta :

– Au surplus, vous conviendrez que si ces renseignements étaient exacts, il ne tiendrait encore qu'à moi de rejoindre les Piémontais.

Un silence suivit, durant lequel on n'entendait que le bruit de la pluie ruisselant sur les casques et le piaffement des chevaux dans la boue.

Puis, Brunet reprit brusquement :

– On m'a affirmé que vous vous êtes rendu plusieurs fois à Saorgio.

Cette fois, le soi-disant César Romero ne put s'empêcher de tressaillir visiblement.

Troublé, le général demanda, d'un ton impératif :

– C'est vrai ?

Après une légère hésitation, le jeune homme répondit :

– C'est vrai.

Brunet grommela un juron et frappa du poing sur le pommeau de sa selle.

– Malheureux ! mais alors...

Et, d'un geste brusque, rejetant son manteau, il avait déjà porté la main à la garde de son sabre.

Très calme, le lieutenant expliqua :

– Citoyen général, la vérité est que je vais voir une jeune fille dont les parents habitaient Nice et qui, à la suite du départ des Piémontais, ont gagné Saorgio.

– Des émigrés ! gronda rageusement Brunet.

– L'amour n'a pas d'opinion, citoyen général, et une fille de dix-sept ans – alors même qu'elle serait royaliste – ne constituerait guère un danger pour la Nation.

– Pourquoi pas ? si elle détache de la Nation un vaillant officier tel que vous.

Le jeune homme fut sur le point de riposter qu'il n'y avait pas grand'peine à cela.

Heureusement, il retint sa langue à propos et se contenta d'affirmer :

– L'amour est exclusif quand il est sincère, citoyen général, et la politique ne l'occupe guère.

Il y avait une telle netteté dans cette réponse, que Brunet, reconquis par son instinctive sympathie pour son lieutenant, observa :

– Il faut que vous l'aimiez bien profondément pour risquer à cause d'elle d'aussi dangereuses expéditions…

– Peuh ! citoyen général, on n'a pas le temps de penser à cela !

Et le général, remis en belle humeur par cette réponse, s'écria, avec un léger soupir :

– C'est vrai ! à votre âge, ce n'est pas une batterie d'artillerie qui m'aurait empêché d'aller voir une belle, quand j'avais en tête de lui baiser la main.

Il soupira encore et dit :

– Retournons.

En silence, la petite troupe regagna Sospello.

À la porte de la maison qui lui servait de quartier général, Brunet tendit ostensiblement la main au lieutenant Romero et dit tout haut :

– Merci, lieutenant.

Et à voix basse :

– Soyez prudent… et méfiez-vous du commissaire.

Par les rues silencieuses, suivi du brigadier et de ses hommes, le lieutenant continua sa route, au pas traînant de son cheval, dont les fers claquaient sur les pavés pointus.

Arrivés à leurs cantonnements, les quatre dragons le quittèrent, et, du groupe, il ne resta plus que César Romero et Floridor, l'un suivant l'autre.

– Vous ne rentrez pas vous coucher, citoyen lieutenant ? interrogea le brigadier en poussant son cheval de façon à se mettre à hauteur du jeune homme.

– Je vais jusque chez Mme Pascaline. Il y a deux jours que je n'ai pas embrassé Jean.

Floridor fit entendre un grognement narquois.

– Et avouez que vous voudriez bien savoir si la marraine du petit Pascal n'a pas fait donner de ses nouvelles.

Le jeune homme eut sur sa selle un léger tressaut.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– … Que je ne suis pas dupe et que je sais que la belle Eva Cappardi vous écrit, que vous lui répondez et que vous commet-

tez l'imprudence d'aller à des rendez-vous qu'elle vous donne… jusqu'en deçà des lignes piémontaises.

– Et quand cela serait, riposta le lieutenant, d'un ton de mauvaise humeur, cela ne regarde que moi, j'imagine !

– Pardon, cela regarde beaucoup de braves gens que vous n'avez pas le droit de compromettre. Supposez que vous soyez arrêté, soupçonné de trahison, cette pauvre Pascaline pourrait être arrêtée, elle aussi, et moi par-dessus le marché.

– À quel sujet ? répondit l'officier en haussant les épaules.

– À quel sujet ?… au sujet que votre chevalier de Santa-Foce est capable de tout.

– Bah ! Je suis sur mes gardes et je ne marche que bien armé.

– Contre une dénonciation, êtes-vous aussi bien armé ?

Le lieutenant tressaillit ; le langage de Floridor concordait si étrangement avec celui que venait de lui tenir, quelques instants auparavant, le général Brunet !

Néanmoins, il eut un geste de mépris et répliqua :

– Il faudrait qu'il pût appuyer sa dénonciation sur des preuves, et personne, que je sache, ne lui en fournirait, pas plus Pascaline que vous.

Floridor eut un ricanement bizarre.

– Eh ! Eh ! Vous vous avancez peut-être beaucoup, citoyen. Eva Cappardi est une bien jolie fille ; ce serait là pour moi une occasion bien tentante de me débarrasser d'un rival.

César Romero eut un haussement d'épaules.

– Un homme tel que vous, brigadier, répondit-il avec assurance, est incapable d'une semblable action, et je suis bien tranquille.

Après cette réplique, ils poursuivirent leur route en silence.

D'ailleurs, ils n'avaient plus une distance bien longue à parcourir avant d'atteindre le logis de Pascaline.

La vivandière était campée, avec sa charrette et son baudet, dans une maisonnette à laquelle attenait un petit jardin, où Gédéon pouvait s'ébattre tout à son aise, brouter l'herbe et manger les feuilles des arbres.

Elle habitait là avec le petit Jean qui, aux yeux de la demi-brigade, passait pour un enfant de paysans ramassé par elle, abandonné sur la route de Nice.

Ayant attaché leurs chevaux à la haie qui servait de clôture, les deux cavaliers poussèrent la petite porte à claire-voie et entrèrent dans le jardin.

Au bout de quelques pas, une fenêtre du rez-de-chaussée leur apparut éclairée.

Sur un mauvais grabat, le petit Jean dormait à poings fermés.

À son chevet, Pascaline cousait ; elle avait taillé, dans une vieille capote, une petite culotte pour le bambin et elle se hâtait d'en ajuster les différentes pièces pour qu'il pût la vêtir en s'éveillant.

Au pied du lit, dans un vieux jupon de la vivandière qui le garantissait contre la fraîcheur de la nuit, le poupon, filleul d'Eva Cappardi et de César Romero, dormait lui aussi, rose et joufflu.

Spectacle reposant et bien étrange par son contraste, que cette paisible scène familiale au milieu de ce camp, presque sous les boulets ennemis.

Le lieutenant fit entendre une petite toux discrète.

La travailleuse releva la tête et, le reconnaissant, murmura :

– Entrez et ne faites pas de bruit ; les petits dorment.

Sur la pointe des pieds, tous deux se suivant, ils pénétrèrent dans la maison.

– Vous venez voir s'il y a du nouveau ? interrogea-t-elle avec un sourire singulier.

Elle attendit un moment, amusée de l'expression inquiète du jeune homme.

Puis, elle prit dans son corsage un billet qu'elle lui tendit, en ajoutant :

– C'est un paysan qui a apporté ça hier.

– Hier ! s'exclama-t-il.

Et il lut à mi-voix les quelques lignes suivantes, tracées visiblement à la hâte :

« Ma chère madame Pascaline,

« Nous quittons Saorgio, où ma tante ne se croit pas suffisamment en sûreté contre ces diables de républicains.

« C'est à Oneille, où ma famille a des amis, que nous nous rendons.

« Une fois là, en raison de la distance, je ne sais trop s'il me sera possible de vous donner de mes nouvelles.

« Quoi qu'il en soit, ayez l'assurance que je garde au fond de mon cœur une reconnaissance éternelle pour ceux qui m'ont sauvé la vie et auxquels je recommande de faire, plus que jamais, attention à eux.

« Je vous embrasse bien fort, ainsi que mon filleul, sans oublier le petit Jean.

« EVA CAPPARDI. »

Le jeune officier froissa le billet avec impatience.

Floridor fronçait les sourcils et tordait sa moustache.

Deux choses le contrariaient dans ce billet : d'abord, l'annonce du départ de la jeune fille ; ensuite, cet avertissement d'avoir à se tenir sur ses gardes qui coïncidait si bien avec ses pressentiments.

– Il y a encore du chevalier là-dessous, grommela-t-il.

Tout à coup, au dehors, une rumeur, un piétinement de foule qui se rue, un cliquetis d'armes, un choc d'éperons, un tressaut de sabres sur le pavé de la rue.

C'est un commissaire de la Convention escorté d'officiers.

Derrière eux, entassées dans la rue, des têtes curieuses de soldats qui se pressent, anxieux de savoir.

– La citoyenne Pascaline, demande le commissaire d'une voix rude, c'est toi ?

– C'est moi, répond Pascaline en se levant.

– Tu es accusée, déclare brusquement le commissaire, d'entretenir des rapports avec les émigrés ; qu'as-tu à répondre ?

César Romero a fait un mouvement ; le général Brunet, tout à l'heure, n'a pas menti : la vérité est connue et la catastrophe va s'abattre sur ceux qui se sont si généreusement entendus et dévoués pour le sauver.

Une déclaration immédiate et franche de sa part peut seule, peut-être, les mettre hors de danger.

Il fait un mouvement, pour s'avancer vers le commissaire.

Hardiment, Pascaline passe devant lui et, d'une voix qui vibre :

– Ce que j'ai à répondre, citoyen commissaire ! dit-elle, rien autre chose que ceci : c'est ridicule !

– Prends garde, citoyenne. Les rapports qui me sont parvenus sont précis.

– Je veux être fusillée à l'instant, si je comprends un traître mot à ce que vous me dites.

– Tu vas comprendre.

Le commissaire fouille dans la poche de son habit et en tire un papier, qu'il consulte.

– Tu as recueilli, le jour de la prise de Nice, un blessé dans ta carriole. Est-ce vrai ?

– C'est vrai ! mais jusqu'à ce que la Convention elle-même m'ait prouvé que l'humanité est un crime… Et puis, ma carriole est à moi, et j'ai le droit d'en user à mon goût.

– Non, pas quand il s'agit des ennemis de la Convention.

Hardiment, la vivandière riposte :

– Eh bien !… et depuis quand un officier de dragons est-il un ennemi de la Convention ?

Le commissaire, étonné, répéta :

– Un officier de dragons !… le blessé recueilli dans ta charrette était…

Alors le jeune homme s'avança et dit simplement :

– C'était moi, citoyen.

Le commissaire lui planta dans les yeux un regard aigu.

Mais, presque aussitôt, il se remit à consulter le papier qu'il tenait à la main et murmura, déjà perplexe :

– Le rapport que j'ai reçu est cependant bien explicite ; l'homme en question, un émigré, a été blessé d'un coup de fusil

par un dragon d'avant-garde, au moment de l'entrée dans Nice. J'ai même le nom de ce dragon : c'est le brigadier Floridor.

Derrière le commissaire, une voix au timbre énergique dit rudement :

– Présent !...

Soldats et officiers s'écartent, livrant passage au brigadier... qui, les talons joints, la main au casque, reste immobile à deux pas du commissaire...

Un peu surpris et fortement ébranlé dans ses soupçons, ce dernier interroge :

– C'est toi qui te nommes Floridor ?...

– Je viens de vous le dire...

– Étant d'avant-garde, le jour de l'entrée des troupes dans Nice, tu as blessé un émigré ?

Floridor semble recueillir ses souvenirs et dit :

– Que j'aie blessé quelqu'un, ça c'est exact.

Pascaline, tremblante, contenait de la main le petit Jean, énervé au point de se trahir.

L'autre, le grand frère, demeurait impassible ; on aurait juré que ce n'était pas de sa vie qu'il était question.

Il jouait distraitement avec la dragonne de son sabre et sa lèvre souriait ; tout à coup, devant lui, sans trop savoir pourquoi, vint à passer la silhouette d'Eva.

Cependant, le commissaire insistait d'un air satisfait :

– Et cet émigré, fit-il, qu'est-il devenu ?

– Ah ! citoyen, je ne vous ai pas dit que ce fût un émigré ! Comment voulez-vous que je connaisse son état civil ?

Floridor avait dit cela d'un air bon enfant, caressant d'une main sa moustache blonde et, de l'autre, jouant avec les cheveux du petit Jean.

Le commissaire, visiblement dérouté, persistait à s'en tenir aux renseignements qu'il avait reçus.

Brusquement il releva la tête et plongea son regard aigu dans les yeux du jeune officier.

– Votre nom ?

– César Romero, lieutenant au 5e dragons... corps d'armée de Savoie... état-major du général Montesquiou.

L'autre coupa court :

– Oui, je sais... Inutile de me montrer vos papiers, j'ai idée qu'ils doivent être en règle.

Puis, se retournant du côté de Floridor :

– Connais-tu le citoyen Romero ?

– Parbleu ! c'est moi qui l'ai guidé dans la montagne, le soir de la prise de Nice. Je portais des ordres à Montalban quand je l'ai rencontré qui, égaré, cherchait son chemin.

Le commissaire fit un mouvement d'impatience.

– Ah ça !… voyons… La citoyenne Pascaline vient de dire que c'était lui, le blessé qu'elle avait recueilli dans sa carriole.

Floridor tressaillit, mais ne répondit pas.

– Eh ! qu'attends-tu pour parler ! vociféra le commissaire.

– La citoyenne Pascaline a dit la vérité, rien que la vérité, ou du moins elle n'a fait qu'une bien petite erreur : ce n'est pas dans une carriole, mais dans une berline qu'elle a recueilli le lieutenant, la berline de la citoyenne Cappardi !

Une berline ! la citoyenne Cappardi !

Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?

Cependant, croyant avoir pincé le brigadier en flagrant délit de contradiction, il dit à brûle-pourpoint, l'air rogue :

– Il faudrait te mettre d'accord avec toi-même. As-tu dit, oui ou non, que tu avais rencontré le lieutenant Romero égaré dans la montagne ? Maintenant, tu prétends que la citoyenne l'a recueilli blessé !

– Parfaitement… vu que le lieutenant Romero avait reçu un mauvais coup dans la bagarre.

– Mais quelle bagarre ? mille tonnerres !… hurla le commissaire qui perdait pied, au milieu de cette enquête échevelée, dans laquelle s'introduisait perpétuellement l'imprévu.

Floridor leva les bras au ciel, avec un air surpris qui sentait son comédien consommé :

– Comment ! quelle bagarre ? Mais alors, citoyen commissaire, vous ne savez donc rien… Vous ne savez pas que le lieutenant et moi, nous avons arraché à une mort certaine Pascaline et une citoyenne de Nice que des brigands allaient égorger. Nous étions seuls, nous deux, contre une trentaine de ces gaillards-là, et vous vous étonnez qu'on ait reçu quelques atouts… Ma parole ! J'aurais voulu vous y voir.

Furieux, le commissaire s'écria :

– Tu n'as jamais parlé de cette aventure !

– Je n'ai pas l'habitude de me porter moi-même à l'ordre de l'armée.

– Tu pouvais obtenir une récompense.

Avec une fatuité adorable, Floridor répliqua :

– La récompense… la citoyenne Cappardi s'en est chargée.

Le commissaire sentit qu'il n'était pas de force à lutter avec un contradicteur de cette trempe.

– Alors, demanda-t-il, énervé ; tu soutiens que le blessé recueilli par la citoyenne vivandière et le lieutenant Romero, ici présent, ne sont qu'une seule et même personne !

– Absolument ! comme en peuvent témoigner le caporal Cognac de la 3e demi-brigade, et le grenadier Morel, qui étaient avec la vivandière.

Le commissaire écrivit rapidement les noms et grogna :

– On verra.

Puis, se retournant, rageur, vers Romero :

– Mais vous... vous ne dites rien, lieutenant !

– D'abord, vous ne m'interrogez pas, citoyen. Puis, si vous m'aviez interrogé, je ne vous aurais pas répondu, par déférence pour l'uniforme que je porte.

Le commissaire, rouge de colère contenus, allait répliquer, brusquer les choses... Pascaline ne lui en laissa pas le temps.

– Voyons ! citoyen commissaire. C'est que le lieutenant n'a pas tout à fait tort, allons !...

– Qui t'a dit ?...

– C'est moi qui vous le dis ! s'écria le brigadier. Tout cela vient d'un chevalier de Santa-Foce, qui, il y a quinze jours, sur la jetée de Nice, a tenté de m'assassiner, en me prenant pour le lieutenant Romero. Celui-ci, fort heureusement, avait été blessé, le jour même, à l'attaque de Villefranche... Et vous devez savoir comment !

Le commissaire se mordit les lèvres, perplexe, promenant un regard inquisiteur sur Romero, la vivandière et Floridor.

Dans la rue, soudain, un tumulte, une galopade de cheval, des mots dominant la rumeur :

– Place ! place !

Puis une estafette entra dans la chambre ; c'était un maréchal des logis de hussards.

– Citoyen commissaire, de la part du général Anselme.

Et il tendit un pli, sorti de sa sabretache.

Le commissaire en prit connaissance, puis, se tournant vers les officiers qui l'entouraient :

– Citoyens, le général Anselme me mande qu'il a décidé de faire enlever Oneille par l'amiral Truguet. En conséquence, j'ai à m'entendre avec le général Brunet pour envoyer des troupes à Villefranche, où elles s'embarqueront sur l'escadre.

Il se tourna vers Romero.

– Mais, au fait, lieutenant, voilà une superbe occasion pour vous de donner un démenti éclatant aux calomnies qui vous attaquent. Que diriez-vous si j'obtenais du général qu'il vous envoyât à Villefranche ?

Et, avec un petit ricanement, comme satisfait de jouer un mauvais tour :

– Oui… c'est cela. Vous partirez ; et je vous promets de parler à l'amiral Truguet pour qu'il vous envoie des premiers à l'assaut. Je vous dois une compensation pour mes soupçons… je… m'occuperai de votre avenir.

Il tourna les talons et sortit au milieu d'un grand fracas de sabres, grommelant entre ses dents :

– S'il m'a menti… tonnerre de sort !…

CHAPITRE XV

À L'ASSAUT

Il était environ neuf heures du soir.

La nuit était claire ; dans le ciel, d'un bleu pâle où les étoiles mettaient comme des clous d'or, la lune brillait ainsi qu'un croissant d'argent.

La campagne était silencieuse, endormie dans une quiétude mystérieuse.

Du chemin creux, soudain une carriole surgit.

Elle était traînée par un baudet qu'un homme conduisait par la bride.

Cet homme était vêtu en paysan piémontais et portait un grand chapeau de paille, dont le large bord était rabattu sur ses yeux.

Il arrêta tout à coup l'attelage et, se tournant du côté de la carriole, dit en français :

– M'est avis, ma bonne amie, que maintenant nous ne devons plus être loin.

– Vous croyez, Floridor ?

Une tête de femme – la tête de Pascaline – émergea de la bâche de toile qui recouvrait le véhicule.

Le brigadier – puisque le paysan piémontais avait répondu au nom de Floridor – étendit le bras vers un groupe de maisons blanches qui émergeaient à quelque cent pas des frondaisons sombres des arbres.

– Ce doit être Oneille ; d'ici, on voit la mer sur la droite, et j'ai idée que ces petits points rouges, au large, sont les feux de la flotte.

– À merveille, nous arrivons juste comme il faut, il ne reste plus qu'à entrer en ville.

– Parfait !... Seulement, il y a une difficulté, c'est ce maudit patois dont je ne connais pas un traître mot.

– Oh ! qu'à cela ne tienne ! je m'en charge... montez donc dans la carriole. Je me fais fort de conduire Gédéon et de vous servir d'interprète.

Disant cela, le petit Jean se coulait déjà hors de la bâche et sautait à terre.

Floridor voulut résister.

– Je ne veux cependant pas me faire voiturer à l'abri, tandis que tu t'exposes.

Le bambin haussa les épaules.

– Je m'expose ! À quoi ? Puisqu'il est convenu que nous sommes des paysans qui venons au marché. Il n'y a rien à craindre.

La vivandière insista dans ce sens.

– Et même, fit-elle remarquer, la vue d'un enfant inspirera, à l'occasion, moins de soupçons que celle d'un homme.

Elle ajouta :

– Ce n'est pas pour dire, mais vous avez tout de même l'air dragon, malgré votre veste de toile et vos jambes nues.

Le brigadier se rendit à l'observation, et quand il eut disparu sous la bâche, Jean prit l'âne par la bride et le véhicule se remit en marche, brinqueballant sur ses essieux grinçants.

C'était bien Oneille dont on avait aperçu les premières maisons, et sans même être arrêtée par le factionnaire, assoupi contre un des piliers de la porte, la carriole pénétra dans la petite ville.

À cette heure de la nuit, les rues étaient déjà désertes, et les façades des habitations closes et mornes.

Les habitants d'Oneille dormaient paisiblement, rassurés par la garnison piémontaise chargée de les défendre, et aussi – surtout, peut-être – par les nouvelles reçues dans la soirée.

Les troupes de la Convention étaient toujours dans leurs cantonnements de Saorgio et de Nice, attendant la fin de la mauvaise saison pour ouvrir les hostilités.

Tout promettait la tranquillité jusqu'au printemps.

Et alors, nul doute que les troupes du roi de Sardaigne ne fissent qu'une bouchée de cette poignée de va-nu-pieds.

Rien ne pouvait mieux servir l'audace de Floridor et de Pascaline que cette sécurité des habitants d'Oneille pour l'accomplissement de l'audacieux projet qu'ils avaient médité.

Un récent billet d'Eva Cappardi avait annoncé à la vivandière que c'en était fait d'elle, désormais.

Le chevalier Horace de Santa-Foce l'avait mise en demeure de devenir sa femme, la menaçant, si elle s'y refusait, de dénoncer le soi-disant Romero au commissaire de la Convention.

Et la pauvre fille, pour sauver la vie de celui qu'elle aimait, avait dit adieu à ses rêves de bonheur.

Contre la vie de l'émigré, elle aliénait sa liberté.

Elle écrivait donc à la vivandière pour la mettre au courant de ces tristes événements, et pour la prier de transmettre ses adieux au jeune homme dans lequel son imagination naïve s'était plu, durant quelques semaines, à voir un fiancé.

En même temps, comme elle n'avait dans la bonne foi du chevalier qu'une légitime défiance, elle priait la vivandière de conseiller au soi-disant lieutenant de dragons de se bien tenir sur ses gardes.

On a vu, par la fin du chapitre précédent, que la jeune fille avait heureusement pressenti les intentions de Santa-Foce, dont la dénonciation traîtresse était déjà parvenue au commissaire de la Convention, au moment où il arrachait à la jeune fille la promesse de l'épouser.

Le billet d'Eva Cappardi se terminait ainsi :

« Adieu donc, ma bonne madame Pascaline ; recevez les affectueux baisers de celle que vous avez sauvée et qui vous en veut presque, maintenant, de ne pas l'avoir laissée périr.

« Priez pour moi mercredi prochain, car c'est mercredi que doit avoir lieu mon mariage avec le chevalier de Santa-Foce. »

Sur la tête de la vivandière, ce billet était tombé comme une bombe.

Il arrivait trop tard pour qu'elle puisse prévenir César Romero, parti la veille pour Villefranche, où il devait s'embarquer pour prendre part à l'attaque d'Oneille.

Que pouvait-elle faire ?

Rien, assurément.

Et cependant, n'était-il pas pénible de voir cette bonne et jolie fille qu'était Eva Cappardi devenir, malgré elle, la femme de ce misérable Piémontais ?

Le soir même, elle en parlait à Floridor.

Frappé de stupeur, le brigadier, tout d'abord, entra dans une colère épouvantable.

Déjà il était d'assez mauvaise humeur, du fait de n'avoir pas été choisi pour partir à l'assaut d'Oneille.

La nouvelle du mariage d'Eva Cappardi avec ce coquin de chevalier lui mit le feu au sang.

Après avoir juré, sacré, hurlé, comme toute une légion de diables dans un bénitier, il déclara tout à coup, en regardant Pascaline dans les yeux :

– Dites donc, la vivandière, qu'est-ce que vous diriez si on tentait d'enlever la citoyenne Cappardi ?

– … Que vous êtes fou, Floridor !

– Non ! non ! j'ai tout mon bon sens ; ça serait même un joli tour à jouer à ce chevalier de Satan.

– Assurément. Mais comment s'y prendrait-on ?

– J'ai remarqué que ce sont les choses les plus simples du monde qui réussissent le mieux.

– Et cette chose ?…

– … Consisterait tout uniquement à gagner Oneille vêtu en paysan ; une fois dans la ville, je me mets à la recherche du domicile du chevalier, je le tue et…

La vivandière l'interrompit avec horreur :

– Un assassinat !

– Non !… un duel.

Pascaline haussa les épaules.

– Et vous vous figurez naïvement qu'il ira se battre avec vous ! Il appellera, on viendra à son secours, et c'est vous qu'on tuera. En sorte que non seulement il épousera la petite, mais encore il aura votre peau par-dessus le marché.

Floridor ricana, car la réponse était logique.

– Ah ! ça, non, par exemple ! Il serait trop content. Mais alors, comment faire ?

Et il se tortillait énergiquement ses cadenettes, comme s'il espérait ainsi faire jaillir une idée de son cerveau.

Mais Pascaline répondit très simplement :

– Mon Dieu, à mon sens, une fois entrés dans Oneille, le mieux serait de se mettre à la recherche de la citoyenne Cappardi… On l'enlève, on la cache dans ma carriole, et on sort de la ville comme on y est entré… C'est bien moins compliqué.

– Hum… grommela Floridor, qui trouvait ce moyen un peu simple pour avoir chance de réussir.

– D'autant que, si nous faisons coïncider l'enlèvement avec les opérations de l'amiral Truguet, le chevalier et les autres auront assez à faire ailleurs pour ne pas s'occuper de la citoyenne Cappardi.

Floridor était allé exposer le cas au général Brunet, à qui ne déplut point la perspective de jouer un mauvais tour au chevalier piémontais, auteur de la délation dirigée contre le lieutenant Romero.

Il avait donc fait donner au brigadier une permission de quatre jours, et autorisé la vivandière à quitter Saorgio.

– C'est ainsi que, ce soir-là, Gédéon et sa carriole se promenaient paisiblement dans les rues désertes de la ville d'Oneille, cherchant au petit bonheur la place du Marché.

Comme ils déambulaient ainsi depuis une demi-heure, le hasard les fit passer devant une maison d'assez coquette apparence, dont les fenêtres éclairées attirèrent l'attention de Floridor.

Seule, cette maison semblait veiller au milieu de la ville endormie.

Et non seulement on veillait, mais encore on y était gai, car, par les fenêtres ouvertes, que protégeaient des stores de soie, arrivaient jusque dans la rue les échos entraînants d'un orchestre qui flonflonnait des airs de danses.

Assurément, d'un autre côté de la maison, sur le jardin, devait être donné un bal.

– Mâtin ! grommela Floridor, c'est dommage que les canons de l'amiral Truguet ne soient pas là pour faire la contrebasse.

Cette gaieté chez ses ennemis s'alliait mal à sa mauvaise humeur.

Et comme, par la bâche entre-bâillée de la carriole, il examinait la façade de la maison, il poussa tout à coup une exclamation étouffée.

– Elle ! fit-il.

Pascaline regarda et faillit crier :

– La citoyenne Cappardi !

C'était, en effet, la jeune fille qui, à travers le store, venait d'apparaître, en silhouette, au bras d'un cavalier paraissant fort empressé auprès d'elle.

Et la vue de ce cavalier arracha de la gorge du brigadier un juron heureusement étouffé entre ses dents :

– Le chevalier. Ah ! tonnerre de tonnerre !

Jean avait arrêté Gédéon et maintenant, dans la rue, planait un tel silence que l'on eût presque pu, de la carriole, entendre la conversation d'Eva et de son fiancé.

– Ah ! gredin !... Si je te tenais, gronda Floridor.

Et dans la paille, déjà ses mains cherchaient les pistolets d'arçon qu'il y avait cachés.

Pascaline se possédait mieux. Lui mettant la main sur le bras :

– Êtes-vous fou ? chuchota-t-elle.

« C'est notre mort à tous... et sans espoir de la sauver. C'est par la ruse qu'il faut agir... non par la violence.

Floridor, se calmant, grogna :

– Comment faire, alors ?

Le petit Jean eut une idée :

– Si je demandais la charité !... Je sais assez de patois pour tromper le chevalier et elle me reconnaîtrait à ma voix.

Mais le brigadier bougonna :

– Et puis, après, la belle avance ! À quoi ça nous mènera-t-il ?... Non, faut autre chose que ça.

– Je pourrais supplier – étant sans gîte – qu'on me laisse dormir dans un coin de la maison et, pendant la nuit, je la préviendrais, nous nous sauverions tous les deux, et je la conduirais vers la carriole.

– Tiens !… mais c'est une idée, approuva Pascaline.

– Possible ; mais, pour un gamin de son âge, c'est diantrement difficile de mener ça tout seul.

Il réfléchit. Puis, tout à coup :

– Et que diriez-vous de ceci ?…

« Je suis un mendiant aveugle et muet ; pour ce qui est de la cécité, ça me connaît, j'ai joué l'Œdipe autrefois. Muet, ça explique pourquoi je ne parle pas l'italien. Jean me conduit et c'est lui qui jabote pour moi.

– Et puis ? interrogea Pascaline.

– Et puis ? et puis, durant la nuit, c'est bien le diable si nous ne trouvons pas le moyen de jouer la fille de l'air et de vous rejoindre, ma camarade.

– Alors, moi !… qu'est-ce que je fais ?

– Allez vous mettre en faction, avec votre carriole, sur cette petite place, là-bas. C'est là que je vous retrouverai avec la citoyenne.

Sans perdre plus de temps, Floridor se coula hors de la bâche, sauta à terre et rabattit son chapeau sur ses yeux.

Gédéon s'était remis en marche ; quand il eut disparu au coin de la rue, le brigadier prit la main de Jean et lui souffla à l'oreille :

– Maintenant, mon petit, s'agit d'être les plus malins. Droit sur la maison, et piaille la charité, comme si tu n'avais jamais fait que ça toute ta vie.

Le gamin n'avait pas besoin d'être encouragé ; il savait qu'il s'agissait de sauver la belle jeune fille que son frère aimait tant et à laquelle ils devaient la vie.

D'une voix lamentable, il se mit à implorer le beau signor et la belle signora avec tant de malice et d'à-propos, que Floridor ne put s'empêcher de murmurer :

– Si jeune ! il a la vocation du théâtre…

Cependant, d'abord sourd aux lamentations du gamin, dont la voix montait de la rue, le chevalier de Santa-Foce finit par s'approcher de la fenêtre, impatienté surtout de voir troubler son tête-à-tête.

– Va-t'en au diable ! clama-t-il.

– Signora, signora bella ! implora Jean, la carita, la carita !

Eva Cappardi, bénissant, au contraire, l'heureux hasard qui la débarrassait momentanément du chevalier, avait collé son visage au store de la croisée.

– Pauvres gens ! murmura-t-elle, apitoyée.

Puis, impérieuse, à Santa-Foce :

– Chevalier, allez donner l'ordre qu'on leur porte à manger. Ils ont peut-être faim, les misérables. Je ne veux pas qu'on souffre, sous mes fenêtres.

Peu satisfait, Santa-Foce tourna les talons.

Rapidement, alors, le brigadier dit à la jeune fille :

– Citoyenne, c'est nous, Jean et Floridor. Faites-nous coucher dans la maison ; nous venons vous sauver.

– Chut ! dit Jean ; le voici.

Eva Cappardi n'était pas encore revenue de la stupeur qu'elle venait d'éprouver, que Santa-Foce était près d'elle.

– Voilà qui est fait, signora. On leur porte les reliefs du souper.

– Non pas. Je veux qu'ils entrent, qu'ils boivent et mangent tout à leur gré et qu'ensuite on leur permette de passer la nuit ici !

– Vous n'y songez pas ?

– C'est vous qui ne songez pas sérieusement à laisser ces malheureux coucher à la belle étoile.

Elle ajouta, sur un ton amer :

– Le bonheur ne vous rend pas charitable.

Cette allusion à la célébration du mariage, qui devait avoir lieu le lendemain, émut le chevalier.

– Vous avez raison, dit-il, comme toujours. Je veux que cette bonne action me porte bonheur. Soyez satisfaite : je vais donner des ordres pour que vos protégés puissent manger, boire et ronfler tout à leur aise.

Hélas ! les ordres du chevalier furent exécutés trop ponctuellement et Floridor mit à jouer la comédie une conscience excessive.

Il mangea et but d'autant plus copieusement qu'il ne lui était permis de prononcer un seul mot, sous peine de se trahir.

Et comme, vers la fin de ce repas, il n'y voyait réellement plus clair, il versa au petit Jean des coups de vin si pleins de générosité que l'enfant, lui aussi, avait la tête lourde.

Titubant l'un, et l'autre, ils gagnèrent le réduit qui leur avait été assigné pour la nuit et s'endormirent aussitôt.

Quand Floridor revint à lui, il commença par ouvrir les yeux, puis les referma pour les rouvrir de nouveau.

Cette fois, il réussit à les garder ouverts, démesurément ouverts, et constata qu'il faisait petit jour.

Puis il promena autour de lui des regards surpris du milieu où il se trouvait.

Des murs blanchis à la chaux, des meubles en bois d'olivier, peu nombreux, un sol pavé de mosaïque, – le tout éclairé par une fenêtre étroite, que de forts barreaux garnissaient.

Il était étendu, tout habillé, sur un lit de fer, petit et étroit, mais dont le matelas mettait une chaleur douce et douillette sous ses reins.

Constatation qui ne fut pas sans lui faire envisager la situation sous un angle plutôt favorable.

Il y avait si longtemps qu'il n'avait fait usage d'un vrai lit…

Alors il referma les yeux, ne voulant pas en voir davantage, se recueillant dans toute la saveur de la volupté qu'il éprouvait.

Dans sa tête encore lourde, ses souvenirs s'agitaient confusément, d'eux-mêmes, sans qu'il fît rien pour les préciser.

Une vague sensation morbide lui faisait entrevoir que, du moment où la mémoire reviendrait, son bien-être aurait cessé.

Soudain ses yeux, entr'ouverts de nouveau, tombèrent sur le petit Jean, étendu tout de son long sur le pied du lit.

La vue de l'enfant secoua la torpeur dans laquelle s'engourdissait l'intelligence du brigadier.

Brusquement, il fut sur son séant.

– Tonnerre ! grommela-t-il, j'ai dormi comme une bûche !

Et tout ahuri, secouant le petit qui s'éveilla :

– Gamin ! s'écria-t-il, eh bien ! nous voilà propres.

Jean, les yeux arrondis, avait l'air de ne rien comprendre.

– Voilà le jour, poursuivit Floridor, notre coup est manqué !... et nous sommes en cage.

Jean se rappela tout ; il faillit se mettre à pleurer.

– Enfin, tout n'est peut-être pas perdu !... Après tout, poursuivit le brigadier, ce n'est que le petit jour ; on s'est couché tard ; peut-être tout le monde dort-il encore dans la maison. On pourrait voir quand même à tirer ses guêtres d'ici.

Sur la pointe des pieds, il gagna la porte et chercha à ouvrir ; mais un verrou, poussé extérieurement, maintint la porte fermée.

– Tonnerre ! mais c’est une souricière.

– Par la fenêtre ? proposa Jean.

– Avec ces barreaux, impossible de passer.

– Vous êtes sûr ?

– Pas la peine d’essayer : toi, peut-être ? mais moi.

Tous deux, l’homme et l’enfant, se regardaient.

– Écoute, fit le brigadier, nous sommes pincés, c’est clair. Mais ce n’est pas une raison pour se laisser faire comme des nigauds… arrive ici.

Il empoigna l’enfant, l’éleva à hauteur de bras, de façon à ce qu’il pût atteindre la fenêtre et demanda :

– Y a-t-il moyen de passer entre les barreaux ?

– Bien sûr.

– Alors, regarde à quel étage nous sommes.

– Au second, mais il n’y a pas plus d’une dizaine de pieds de haut…

Floridor replaça Jean sur le sol de mosaïque et dit :

– En ce cas, à l’ouvrage.

À eux deux, en moins de quelques minutes, avec les draps et les couvertures, ils eurent vite fait de confectionner une sorte de corde.

– Tu vois, expliqua le brigadier :

« Tu vas descendre de l'autre côté ; tu courras retrouver la vivandière, tu lui expliqueras ce qui arrive, que je suis pris ; inutile de dire que nous nous sommes grisés. Dans la carriole, tu prendras mon sabre qui est caché sous la paille et tu reviendras l'attacher à la corde… As-tu compris ?

– Oui, brigadier… et moi ?…

– Toi, tu retourneras vers Pascaline et vous m'attendrez.

Il ajouta :

– Avec Bébelle, je pourrai au moins m'amuser un peu, avant de descendre la garde.

Bébelle, c'était le nom dont il avait baptisé sa latte.

Il approcha un escabeau de la cloison, monta dessus, saisit Jean, le hissa jusqu'à l'entablement et lui dit :

– Va… et fais vite…

Cramponné des deux mains à la corde improvisée, Jean se laissa glisser en bas et, bientôt, Floridor put entendre les pas de l'enfant qui s'éloignait en courant.

De l'endroit où il se trouvait, le brigadier, entre les barreaux de fer, pouvait apercevoir la rade.

Cette vue lui tira une exclamation joyeuse. Là-bas, immobiles sur l'eau bleue, les vaisseaux de l'escadre française venaient de se montrer.

Ils étaient rangés en demi-cercle, sur une ligne, flanquant de droite et de gauche le bâtiment sur lequel l'amiral Truguet avait arboré son pavillon.

La matinée s'annonçait radieuse.

Le soleil levant mettait dans l'air pur comme une poudre d'or et, sous les premiers rayons, les toits de tuiles des maisons blanches étagées le long de la côte commençaient à flamber.

Ah ! la belle cible que devait faire la ville d'Oneille pour les canonniers de l'escadre et comme ceux-ci devaient, en ce moment même, se promettre du plaisir.

Et Floridor se représentait l'animation de ce branle-bas de combat et de débarquement. Il entendait les canonniers parier entre eux à qui enverrait le meilleur boulet ; il voyait les dragons sellant leurs chevaux, chargeant leurs fusils et s'apprêtant à s'embarquer dans leurs bachots.

Ah ! ils étaient heureux, ceux-là !... Tandis que lui, comme un imbécile !...

– Et ce gamin qui ne revient pas ! gronda-t-il tout à coup.

Mais, au même moment, une voix discrète, s'éleva du pied de la muraille :

– Brigadier, tirez à vous !

Floridor amena doucement la corde et tressaillit d'aise en sentant qu'un poids lourd y était accroché.

Bébelle montait !... Il était sauvé !

Bientôt il saisit la garde d'acier et ses doigts palpitaient d'aise en s'y crispant.

Maintenant il pouvait attendre les visiteurs : il était prêt.

Soudain une détonation sourde se fit entendre, ébranlant l'air comme un lointain coup de tonnerre.

Et un nuage de fumée enveloppa le vaisseau-amiral.

Aussitôt, de la ville une rumeur monta : les maisons closes jusqu'alors devaient s'ouvrir, les rues désertes s'animer, et la foule, curieuse, inquiète, se ruer vers le bord de la mer.

Dans l'habitation endormie encore tout à l'heure, c'était un va-et-vient, des conversations entrecoupées, des voix furieuses.

Puis la porte de la maison s'ouvrit bruyamment, se referma avec violence et Floridor reconnut le chevalier de Santa-Foce, qui s'éloignait en courant dans la direction de la plage.

Déjà, sur la jetée et le long de la mer, une foule compacte grouillait, poussant des cris, agitant les bras, les chapeaux dans la direction de l'escadre.

Le brigadier aperçut alors, là-bas, contre les flancs du vaisseau-amiral, un canot dans lequel des soldats s'embarquaient.

Puis un officier descendit, qu'à son casque étincelant sous le soleil, il reconnut pour un dragon.

– Ça, c'est mon ci-devant ! grommela Floridor.

Il se rappela alors la menace faite à Romero par le commissaire de la Convention, à Saorgio :

« Je parlerai à l’amiral Truguet pour que vous soyez envoyé des premiers à l’assaut. »

Il avait tenu parole.

Mais, à sa profonde stupéfaction, Floridor constata que l’officier avait à la main la hampe d’un drapeau blanc.

Ensuite, à l’arrière de l’embarcation, un officier de marine s’assit et les avirons s’abaissant avec ensemble dans la mer, le canot s’éloigna du vaisseau-amiral.

Ce dernier officier était le capitaine du Chaïla, que l’amiral Truguet envoyait présenter aux magistrats d’Oneille une proclamation dans laquelle il les invitait à bien recevoir les Français, s’ils voulaient éviter les horreurs de la guerre.

Tandis que le canot approchait de la côte, la foule affluait plus nombreuse sur la jetée, le rivage s’encombrait de curieux, les toits des maisons se couronnaient de spectateurs.

– Hum ! gronda Floridor, voilà bien du monde.

Il se méfiait du chevalier de Santa-Foce, dont la précipitation lui semblait de mauvais augure.

Cependant le canot avançait avec prudence.

Le capitaine du Chaïla ne voulait, en effet, accoster qu’avec la certitude de ne pas risquer la vie de ceux qui l’accompagnaient dans sa mission.

Mais quand il fut à portée de fusil, il lui parut certain que cette foule était animée de sentiments pacifiques.

Les bras s'agitaient dans des appels fraternels et des acclamations enthousiastes encourageaient les rameurs à accélérer leurs mouvements.

– Allons ! murmura Floridor, voilà qui s'annonce mieux que je ne croyais.

Il se sentait d'autant plus rassuré qu'il apercevait maintenant d'autres embarcations pleines de soldats, prêtes à cingler vers la côte, au cas où les événements tourneraient mal.

– Ah ! le brave garçon !

Cette exclamation venait de lui être arrachée par un mouvement de l'officier qui s'était mis debout, à l'avant du canot, pour permettre à l'étamine tricolore de se déployer plus largement au souffle de la brise.

Du rivage partaient en ce moment, lancés par des centaines de voix enthousiastes, ces cris :

– *Viva* !... *Viva la Francia* !... *Viva la liberta* !

Les matelots se couchèrent sur les rames et le canot franchit en un clin d'œil la distance qui le séparait du rivage.

Mais soudain, comme la quille égratignait le fond de sable, des détonations éclatent.

Un coup de feu part du canot et un curieux est frappé dans la foule.

Ce fut une clameur, un vent d'orage.

Cette multitude sympathique est maintenant furieusement hostile.

Mille cris de colère s'élèvent, les pierres pleuvent sur l'embarcation.

Les matelots sautent à l'eau pour désengraver la quille, tandis qu'une grêle de balles s'abat sur les parlementaires.

Les grenadiers ripostent.

Mais sous le nombre ils vont infailliblement succomber.

Déjà trois officiers, quatre matelots sont mortellement atteints. Quatre autres sont hors de combat.

Le capitaine du Chaïla reçoit un coup de feu.

L'émigré lui-même est touché.

Alors, il n'écoute plus rien.

Le sabre au poing, il saute à l'eau, hurlant à pleins poumons :

– À moi ! grenadiers ! En avant !

Les troupiers enjambent le bordage, mettent baïonnette au canon et se précipitent sur les traces du lieutenant qui entre dans la foule terrifiée comme un boulet, tandis que le canot, allégé, flotte à nouveau et s'éloigne sous une volée de mitraille.

Comme un beau diable, Romero se débat. Il n'espère aucun secours et veut que sa peau et celle de ses hommes soient payées de leur prix.

Son grand sabre a des mouvements de faux et de fléau.

Tantôt il s'élève et s'abaisse, cassant les bras, trouant les crânes.

Tantôt il roule de droite et de gauche, trouant des poitrines, perçant des gorges.

Derrière lui, glissant dans son sillage, les grenadiers jouent de la baïonnette avec un entrain fou.

Et la trouée se fait au travers de cette muraille humaine, affolée et hurlante.

Mais assommés à coups de bâtons, à coups de pierres, cernés de tous côtés, un contre cent, les grenadiers tombent, les uns après les autres.

Et seul, protégé, comme le héros d'Homère, par une divinité cachée, le jeune officier, pour ainsi dire invulnérable, lutte encore.

Mais voici qu'un fracas épouvantable éclate et la rade s'enveloppe d'un nuage de fumée que crèvent des éclairs. À travers le nuage, Floridor aperçoit les vaisseaux de l'escadre, masses sombres, dont les flancs s'illuminent et se noient d'ombres sans interruption.

Et, naviguant en ordre dispersé, pour offrir moins de but aux projectiles qui partent de la ville, la flottille de l'escadre approche, chargée de soldats et de matelots.

Par-dessus les embarcations, les bombes sifflent, battant sans désemparer les murailles d'Oneille qui s'effondrent ; les maisons flambent.

Déjà les habitants, affolés, fuient de toutes parts.

Cependant, là-haut, sur la citadelle, le drapeau du roi de Sardaigne flotte toujours.

Soudain, un nuage de fumée s'élève… le fracas d'une bombe éclate… et le drapeau a disparu !

Fou d'enthousiasme, Floridor hurle à pleine voix :

– Vive la France !… hourrah !…

Enthousiasme malencontreux.

De la foule qui, semblable à un torrent, roule dans la rue, fuyant vers la campagne, des clameurs de rage s'élèvent.

Et quelques forcenés, oubliant dans le désir de la vengeance le salut que seul peut leur donner la fuite, se ruent à l'assaut de la maison.

C'est le moment où, l'escadrille abordant la plage, les matelots armés de haches, les grenadiers, baïonnette au canon, s'élancent à l'assaut.

Et Floridor, ivre de ce spectacle, sans souci du danger qui le menace, hurle, plus que jamais, à se rompre la gorge :

– Vive la France !… À moi !

Soudain la porte s'ouvre et est refermée aussitôt.

Surpris, le brigadier se retourne :

– Vous ! c'est vous !

Il a sauté à terre et court vers Eva Cappardi :

– Enfin, je vous trouve ! balbutie-t-elle ; je ne savais où l'on vous avait enfermé ! Ne perdons pas de temps, suivez-moi.

– Vous suivre ?

– Je connais la maison : une porte donne sur les jardins, par laquelle vous pourrez échapper.

– Moi ! fuir devant des Piémontais ! quand les camarades montent à l'assaut ! jamais !

– Mais ils seront vingt, cent !

– Tant mieux, plus ils seront, plus j'en tuerai.

– Ils vous égorgeront.

– Auparavant, j'en aurai égorgé moi-même.

Elle cherche à l'entraîner vers la porte, presque de force.

Il l'a repousse violemment et, tirant son sabre, il hurle :

– Si le cœur vous en dit, restez. Foi de Floridor, ça sera beau !

À la porte était un verrou intérieur qu'il tira ; puis il jeta, en barricade, le lit sur lequel il empila les deux chaises et la table.

– Oui, répétait-il avec un effroyable rire, oui !... ça va être beau.

Eva était tombée à genoux. Elle suppliait :

– Je vous en conjure, ayez confiance. Suivez-moi ! je vous expliquerai.

Mais déjà, de l'autre côté de la porte, des piétinements furieux s'entendaient.

– Les voilà ! fit le brigadier, en assurant dans sa main la garde de son sabre.

Au même instant, des coups formidables ébranlaient la porte, dominés de cris de rage :

– À mort ! le Français ! À mort !

– Ah ! il est trop tard, ils vont vous massacrer, clama la jeune fille.

D'un bond, elle fut debout.

– Eh bien ! soit ! ils me tueront avec vous. Plutôt la mort que Santa-Foce.

Sous un effort irrésistible, les gonds sautèrent, la porte fut arrachée en dehors et la horde furieuse apparut.

– Allons ! déclara Floridor, voilà le moment de bien mourir.

Mais apercevant sur le palier Santa-Foce qui poussait en avant ses compagnons, il eut un éclat de rire terrible.

– Enfin, chevalier ! cria-t-il, nous voici face à face.

Il bondit jusqu'au retranchement formé du lit et des menus meubles et, par les interstices, il envoyait de furieux coups de pointe aux assaillants.

Le sang coula.

Aux cris de colère des blessés, le brigadier répondait par des éclats de rire qui semblaient des rugissements.

À côté de lui, Eva, de ses mains frêles, s'efforçait de maintenir l'échafaudage en équilibre.

En vain, du reste : les escabeaux, la table, les chaises, tout s'écroulait.

Le lit même fut repoussé.

La meute se rua.

D'un bond, Floridor avait reculé jusqu'au mur, et là, adossé, ne craignant pas d'être pris par derrière, il faisait face, maintenant les assaillants à distance par de terribles moulinets.

Tel un sanglier acculé par les chiens.

Les lances, les baïonnettes, les bâtons formaient autour de lui un cercle duquel il était improbable qu'il pût sortir.

Eva, auprès de lui, les bras croisés sur la poitrine, regardait, comme hypnotisée.

Parfois, droit comme une statue, il écartait, de parades irrésistibles, les coups qu'on lui portait.

Parfois, d'une ruée inattendue, il se jetait en avant et un homme tombait, le crâne fendu, ou la poitrine ouverte.

Le cercle se rétrécissait.

Mais aussi, les forces de l'héroïque lutteur diminuaient, et le moment allait venir, où la fatigue le livrerait sans défense aux égorgeurs.

Au dehors, soudain, par-dessus les clameurs de la foule que les baïonnettes françaises talonnaient, un roulement de tambour domina.

– Cré dié ! gronda Floridor ; mourir tout seul, quand les amis sont là si près… voilà de la guigne.

L'attaque redoubla de furie !

Eva – que les assaillants épargnaient, dédaigneux – s'était insensiblement écartée du brigadier. Elle réussit à s'emparer d'un escabeau, jeté sur le plancher.

Sitôt qu'elle l'eut en main, la vaillante fille courut à la fenêtre, grimpa sur l'escabeau, atteignit les barreaux de la fenêtre, et, s'y cramponnant avec énergie, elle lança dans la rue des appels désespérés :

– Au secours ! par ici les Français ! on nous égorge !

Puis, tout à coup :

– Romero ! Romero !

Elle venait de reconnaître l'émigré, montant au pas gymnastique, en tête d'une section de grenadiers.

Il avait reconnu la voix.

– Eva ! appela-t-il.

– Romero ! Romero ! à moi !

Comme elle achevait ces mots, une main brutale l'empoigna par ses jupes et la jeta à terre.

Un des bandits avait bondi sur elle.

Il levait son bâton pour l'assommer ; de son sabre, le brigadier para le coup et étendit l'homme sur le plancher.

– Ah ! s'écria la jeune fille au désespoir, mais que font-ils donc ? ils n'arrivent pas !…

Un bruit mat s'entendit : Floridor n'avait plus en main qu'un tronçon de son sabre, dont une balle avait brisé en deux la lame à deux pouces de la garde.

Il poussa un rugissement, auquel un éclat de rire répondit.

Et Santa-Foce, son pistolet à la main, s'élança sur lui.

Mais avant qu'il eût pu s'en servir, le brigadier l'avait empoigné à la gorge et les deux hommes roulaient sur le pavé.

– Romero ! Romero ! criait désespérément Eva.

Soudain, le brigadier gémit :

– Ah ! j'en ai…

Traîtreusement, Santa-Foce venait de lui plonger un poignard dans le cou.

Bondissant sur Eva, l'assassin la saisit par le poignet et l'entraîna vers la porte.

Mais il était trop tard. Les pas des grenadiers ébranlaient les marches de l'escalier et avant qu'il eût pu fuir, les baïonnettes apparurent basses, bronzées de sang.

Sans Romero, qui s'était jeté en avant pour le protéger contre la fureur des soldats, Santa-Foce eût été rejoindre sur le carreau tous les Piémontais qui s'étaient rués à l'assaut de Floridor.

Lui, l'officier se le réservait.

– Enfin, chevalier, dit le jeune homme, je vous trouve.

Et, railleur :

– Vous n'avez plus aujourd'hui, comme l'autre soir sur la jetée de Nice, la ressource de vous jeter à l'eau. Il faut vous battre.

– Prenez garde ! cria Mlle Cappardi.

– J'y suis…

Ce disant, l'officier parait un coup furieux que Santa-Foce avait cherché à lui porter à l'improviste.

Le combat ainsi engagé ne fut pas long.

D'un coup de pointe terrible, Romero perfora la gorge du Piémontais, qui tomba comme une masse.

L'officier se précipita vers le brigadier qui grognait de douleur, son tronçon de sabre au poing.

– Ah ! mon pauvre Floridor, gémit-il… mon pauvre Floridor.

À bout de force, le brave dragon eut encore un sourire.

– Baste ! balbutia-t-il, si la France perd un brigadier, elle retrouve un lieutenant. Elle gagne au change…

Et à l'oreille de Pascaline, qui, guidée par le petit Jean, venait d'entrer et s'agenouillait près de lui, il ajouta :

– Le poignard de ce lâche m'a moins cruellement blessé que l'amour de celle-ci.

Et ses yeux, déjà voilés, se tournèrent vers Eva Cappardi qui souriait à Romero…

Pascaline, alors, revenant vers le jeune homme et lui montrant le sabre tout dégouttant de sang qu'il tenait à la main, lui dit :

– Il me semble que vous avez crânement joué votre rôle d'officier français…

– Ne le fallait-il pas pour vous sauver la vie !

Elle haussa les épaules et, montrant par la fenêtre le drapeau tricolore qui flottait maintenant sur la citadelle, à la place de l'étendard de Sardaigne, elle riposta d'une voix vibrante :

– Allons donc ! je savais bien que vous y viendriez… Qu'il soit blanc ou tricolore, qu'il appartienne au roi ou à la Convention, c'est toujours le drapeau de la France !

FIN.